

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

JOURNAL D'UNE POPULATION CONFINÉE : ENSEMBLE, MAIS SEUL·E·S

**ESQUISSE ANTHROPOLOGIQUE D'UNE
SITUATION MONDIALE SANS PRÉCÉDENT**

Auteur : Juliette Hansart
Promoteur(s) : Anne-Marie Vuilleminot, Christine Gard
Lecteur(s) :
Année académique 2019 – 2020
Master en Anthropologie

Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

Remerciements

Je remercie l'ensemble de mes acteurs de terrain, qui ont accepté d'ouvrir leur intimité et de faire part de leur questionnement au sein d'une situation pandémique difficile. Ils ont entièrement nourri cette recherche ethnologique, sans qui cette monographie ne serait pas. Leur apport est inestimable.

Je remercie l'entièreté des professeurs du Master Anthropologie de l'Université Catholique de Louvain pour m'avoir transmis un savoir avec passion et intérêt, pour avoir suscité en moi l'esprit critique et la prise de recul intellectuelle,

Je remercie particulièrement mes promotrices, Anne-Marie Vuillemenot et Christine Grard, qui m'ont accompagné à travers mes différents changements de sujets de monographies, mais surtout à travers chaque étape de cette monographie.

Je remercie particulièrement le fait qu'elles aient toujours répondu présentes, je remercie leur disponibilité, leur réactivité, leur justesse et leur précision.

Je remercie le personnel de la bibliothèque ESPO d'avoir rendu possible la location des livres malgré cette situation pandémique critique.

Je remercie mes parents ayant accepté de relire cette monographie.

L'ÉPIDÉMIE EST MAGICIENNE, ELLE S'ABAT SUR LE PEUPLE POUR LUI FAIRE CHANGER DE NATURE. L'ÉPIDÉMIE N'EST PAS DU CÔTÉ DE L'EXCÈS, MAIS DE LA TRANSFIGURATION. ELLE DÉCOMPOSE LES CORPS ET LES IDÉES QUI SONT DEVANT NOUS POUR MIEUX FAIRE APPARAÎTRE CE QUI ÉTAIT JUSQUE-LÀ CONTENU À TRAVERS DES FRONTIÈRES BIEN DÉLIMITÉES. CAR UNE ÉPIDÉMIE NE CRÉE RIEN, ELLE DÉCUPLE L'INFIME AU SEIN D'UNE CARTOGRAPHIE NOUVELLE. [...] COMMENT CE PHÉNOMÈNE DE CONTAGION DES CORPS ET DES IDÉES QUE SONT LES ÉPIDÉMIES NOUS IMPOSE-T-IL SON LANGAGE ?

ADÈLE VAN REETH 2014

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| INTRODUCTION..... | 1 |
| TERRAIN | 3 |
| I. ÉMERGENCE DU TERRAIN | 3 |
| II. CHEMINEMENT..... | 3 |
| III. DIFFICULTÉS | 5 |
| ANTHROPOLOGIE D'UN DÉSASTRE : PAYSAGE DE LA SITUATION ACTUELLE | 7 |
| RAPPORT À L'INFORMATION : OPACITÉ PAR LA SURINFORMATION | 10 |
| RAPPORT À NOUS-MÊMES : PAS LE MÊME CONFINEMENT ! | 22 |
| I. NOTRE RAPPORT AU TEMPS..... | 23 |
| II. NOTRE RAPPORT À L'ESPACE : ÊTRE DANS UN ESPACE PHYSIQUE | 31 |
| III. ISOLEMENT, ANGOISSE, DEUIL... QUELS IMPACTS PSYCHOLOGIQUES ? | 41 |
| IV. FRACTURES SOCIO-ÉCONOMIQUES : « LES MESURES NE SONT VIVABLES QUE POUR LES RICHES » | 54 |
| V. CONCLUSION : « LE CONFINEMENT ET MOI » | 57 |
| NOTRE RAPPORT À L'AUTRE DANS LA VIRTUALITÉ : ANTHROPOLOGIE DE LA CO-PRÉSENCE, DU LIEN | 59 |
| NOTRE RAPPORT À L'AUTRE DANS LA COLLECTIVITÉ : QU'EST-CE QUI FAIT SOCIÉTÉ ? | 71 |
| I. « ON EST TOUS ENSEMBLE » | 71 |
| II. UN CLIMAT DE MÉFIANCE : NOTRE RAPPORT À AUTRUI IMPACTÉ | 80 |
| III. BOUSCULEMENT DANS NOTRE RAPPORT À L'AUTRE : COMMENT ÊTRE ? | 91 |
| IV. CONCLUSION. LIEN SOCIAL EN DÉSÉQUILIBRE : COMMENT SE RÉINVENTER ? | 95 |
| RAPPORT À NOTRE PLACE EN DÉMOCRATIE : QUEL POUVOIR D'ACTEUR ?..... | 98 |
| CONCLUSION | 105 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 107 |

INTRODUCTION

Que me répondriez-vous si je vous disais qu'en 2020, pendant près de trois mois, la majeure partie de la population mondiale est contrainte de rester chez elle, devant s'organiser afin que l'ensemble de la vie sociale, professionnelle, spirituelle... se déroule dans un espace physique restreint ? Que dans le ciel les avions ne volent plus, que les voitures restent garées, que les chaises des bureaux sont vides et les cours de récréation silencieuses. Que la vie semble intemporelle, où un dimanche se distingue difficilement d'un mardi, où les repas deviennent des horloges, où la vie d'avant, c'était il y a longtemps. Que le monde paraît invisible si on n'y prête pas attention. Disparus les bruits des voitures, de la foule, pour laisser place à un nouveau visage. Celui qui se retrouve sans média pourrait croire à une fin du monde étrangement silencieuse, contrastant drastiquement avec les scénarios imaginés dans les films apocalyptiques. Certains ont mis en garde contre cette possibilité, quelques-uns se sont même penchés sérieusement sur la question, mais beaucoup l'ont ignorée, et aujourd'hui tous la subissent. Un moment historique où l'avenir semble suspendu, où l'espace social est réduit, se limitant à notre perron ou notre balcon. J'ai choisi de traiter d'un objet singulier, marqué du sceau de l'actualité : la pandémie Covid-19, sous l'angle de la mise en récit des personnes touchées par ce phénomène, articulant ces réflexions à la théorie anthropologique. Je cherche à rendre compte d'un phénomène nouveau qui, s'inscrivant dans un contexte spécifique, révèle un ensemble d'interactions structurant cette société, invitant à repenser notre rapport à nous-mêmes, à l'autre, à notre collectivité.

Comme le souligne Lévi-Strauss (2001)¹, l'épidémie, avant d'être une question politique, soulève de nombreuses questions philosophiques. C'est dans ce rôle crucial, pourtant inconscient, de révélateur qu'on peut saisir la teneur, le sens et l'essence de ce terme. Par le biais d'un microorganisme, elle dénonce de nombreuses fractures, propulsant sur la scène publique des failles structurantes, extériorisant ce qui était auparavant de l'ordre du soupçon. De nombreux citoyens, à travers les réseaux sociaux, n'hésitent pas à élever la voix concernant la liberté, la responsabilité citoyenne, les politiques sanitaires, le rôle médiatique, l'économie au point mort... Beaucoup de paradoxes apparaissent au grand jour, et les individus, enfermés physiquement dans des cellules plus ou moins agréables, se tournent vers le questionnement. Le virus alimente les débats de toute part. D'où vient-il ? Que nous révèle-t-il sur notre système sanitaire, collectif, politique, sur notre capacité à accepter un phénomène nouveau ? Que nous dit-il sur notre manière de faire société ?

Le risque, en se lançant dans l'écriture d'une anthropologie du désastre, est d'expliquer le récit pandémique sans évoquer le ressenti des individus. Détailler les mesures gouvernementales, les faits scientifiques, les points de vue des virologues..., peut rapidement mener à un mémoire, mais aussi à l'écriture de l'expérience d'une pandémie en dehors des individus. Je ne souhaite pas consigner un travail de synthèse à propos de l'ingérence des gouvernements, des failles criantes du système sanitaire, des discours simplistes du corps médiatique. C'est l'individu, à

¹ Lévi-Strauss, Claude. « La leçon de sagesse des vaches folles. » *Etudes Rurales*, n° 157-158 (Janvier-Juin 2001): 9 - 14.

qui l'on demande de rester chez lui, peu importe sa situation, et d'attendre pour une durée indéfinie, l'individu amené à brider sa liberté pour la sécurité collective, l'individu qui ne sait plus qui écouter, quoi faire, anéanti par un excès de protocoles, noyé par un flot démesuré d'informations, c'est de cet individu, prisonnier du néant structurant le contexte actuel, que je souhaite rendre compte. Ce travail propose une mise en réflexion du basculement d'une population au sein d'un quotidien singulier, racontée par une infime partie qui le vit. Il s'agit donc d'un panorama limité qui met en exergue le vécu d'une infime partie de la population touchée par cette situation pandémique.

Aborder la thématique des récits de vie au sein de la situation pandémique n'est pas évidente, les vécus sont aussi nombreux qu'il y a d'individus, une même situation critique n'est pas vécue de la même manière. Habitants solidaires ou en lutte, partisans ou opposés, myriades de groupuscules formant un semblant de collectif ou individus parsemés, la profusion d'opinions et leur caractère tant éphémère que divergent empêche toute tentative de synthèse générale. La construction d'une typologie à travers une prétention à l'universalité reviendrait à effacer toute la complexité de cette polyphonie, provoquant la mise en silence des individus. Revendiquer la particularité du récit, c'est reconnaître le sujet hors de portée de tout métarécit. Ce dont on peut parler, c'est de *phénomènes fréquemment observés*, sans affirmer qu'ils constituent un schéma universel de compréhension. La gamme des ressentis évoqués est large, mais on retrouve des configurations communes, des inquiétudes, des questionnements itératifs, construisant un discours sémiologique rudimentaire.

L'analyse des trames narratives précise la centralité du relationnel, traitée à travers différents rapports, comme le rapport au temps, à l'autre, à la collectivité... Comment cette pandémie, s'insérant dans un contexte singulier, vient-elle retravailler notre mode d'être ? Au centre de ces partages : l'incertitude, la perte de repères, le chaos cérébral, cherchant à donner sens, par divers moyens, à un événement perturbateur créant un contexte surréaliste, biaisé et sommaire. Est proposée dans ce travail une (dé)construction de l'individu en contexte moderne occidental, au sein d'une situation pandémique qui vient questionner notre manière de faire société. La dimension relationnelle sera traitée à travers quatre aspects : l'être en relation avec lui-même, avec autrui, avec la collectivité, avec son rôle au sein d'une société, se révélant particulièrement par suite d'une mesure mondiale de mise en quarantaine. Chaque partie illustre comment un rapport spécifique à l'être reçoit cette mesure et se restructure par rapport à elle, et quelles en sont les répercussions qui se profilent. Ici réside le cœur du travail : comment cette pandémie va-t-elle aiguiller, changer ou perpétuer notre mode d'être ? Avec nous-même, avec l'autre ? Comment va-t-elle nous amener à réfléchir la notion de l'espace-temps, de la relation à autrui, à l'Etat, à l'information ?

Il s'agit d'une esquisse d'une anthropologie de l'individu moderne occidental pris dans une pandémie singulière. Consciente du caractère situé et limité de mon terrain ethnologique, je ne prétends nullement livrer une vision aboutie de la réalité actuelle, mais la mise en réflexion d'une pluralité de regards et d'une polyphonie de discours partagés par mes interlocuteurs. Il ne s'agit pas de présenter un achèvement, mais un instant des débats en cours.

I. EMERGENCE DU TERRAIN

Cette pandémie s'est d'abord présentée comme un obstacle dans mes études, puisque fin mars, j'étais censée partir en terrain à l'étranger. J'étais en colère, mais cette colère, il n'y avait personne sur qui la déverser. J'ai donc pris l'envers de la situation, en décidant d'étudier ce qui m'avait fait rester. Mais comment étudier ce phénomène, sous quel angle ? Ce terrain paraît infini, tant par les lieux, les êtres, ou les questions sociétales qu'il touche. Il est tant individuel, dans la mesure où chacun le vit séparément, que mondial, poussant l'ensemble du système capitaliste hégémonique au bord d'un précipice, se concrétisant dans un quotidien bousculé, mais se développant également de manière importante sur le plan virtuel.

La pandémie s'enracine dans l'histoire de l'humanité, et ce n'est pas un travail de recensement de 100 pages qui va pouvoir attester de la grandeur et la profondeur de cet événement. Mais il semble opportun d'en parler. L'ensemble de la société plie bagage pour une durée indéfinie, de multiples certitudes jusqu'ici prises pour acquises s'effilochent, le caractère hégémonique de l'Occident s'effondre, la liberté n'est plus de mise au sein des sociétés démocratiques, les termes d'équité, de solidarité, de faire société éclatent au sein des débats. C'est l'affrontement de l'individu moderne occidental contre son propre miroir. C'est dans ce contexte tangible et débordant d'intérêt que je réalise l'esquisse d'une anthropologie du proche, de l'intime.

En ayant conscience de l'ampleur de l'événement et de la faiblesse de mon recensement, j'ai tout de même trouvé pertinent de partager des récits de vie, des observations, les mettant en débat avec des lectures anthropologiques, des reportages, des articles et des interviews. Je m'engage dans ce travail en sachant qu'il est non-exhaustif, qu'il porte la voix d'une infime partie des individus touchés par ce phénomène, rendant compte d'une réalité délimitée spatio-temporellement. Je relaie le vécu d'une catégorie sociale assez aisée, sur une période de trois mois, vivant pour la majorité en Belgique ou en France. Je ne témoigne pas des personnes sans-abris se retrouvant sans douche, sans nourriture, ni de ceux se retrouvant sans emploi, craignant ne pas avoir suffisamment d'argent pour assurer les prochaines courses, mais toutes ces personnes existent. Je ne peux rendre compte du déconfinement, aussi intéressant soit-il, car cela donnerait naissance à un travail trop dense. Enfin, il est trop tôt pour émettre une vision globale de la situation. Ainsi, il s'agit d'analyser un phénomène transnational en adoptant des points de vue à chaque fois locaux, donc fragmentaires. Ce travail, loin d'être exhaustif, n'offre donc qu'une fenêtre sur la situation actuelle.

II. CHEMINEMENT

Le terrain s'est défini en deux axes. J'ai premièrement pris pour outil de travail *Facebook*, plus particulièrement des groupes créés dans le cadre du confinement. Pourquoi ? Au sein de ce contexte où l'on réinvente des espaces sociaux, la vie sociale a majoritairement basculé vers les réseaux sociaux, constituant une mine d'or de données. J'ai choisi cinq groupes Facebook qui ont pour particularité le partage du confinement, que ce soit par le récit, par le débat, par

l'art. J'ai procédé de deux manières. D'une part, j'ai publié un mot qui explique ma démarche et ma proposition de partager le vécu relatif au confinement. Certains intervenants, ayant entendu parler de mon travail via des intervenants ou des proches, se sont eux-mêmes dirigés vers moi dans le souhait de partager leur vécu relatif à la situation pandémique. Le partage n'a pas été pareil, tant dans la récurrence du contact que dans la manière de raconter. Certains m'ont partagé un instant spécifique de leur confinement, d'autres ont préféré le faire fréquemment. Chacun décidait de l'approche, de la thématique, du moment, du biais par lequel se réalise le partage. Pas de limite de temps, tant que la personne souhaitait partager, on poursuivait. L'ouverture à l'intimité se faisait différemment, et la thématique était très large, certains partageaient leur quotidien, me racontant leur balade journalière, leur liaison avec un chat du quartier, les difficultés à s'adapter à des plateformes virtuelles, les difficultés liées au fait de vivre dans un unique espace physique, les jours qui se ressemblent... D'autres, a contrario, partagent très peu sur ce quotidien *confiné*, mais expriment leur méfiance envers l'Etat qui aurait dû prévoir cette situation critique, qui n'a pas mesuré les conséquences du confinement, qui nous cache des choses, sur la subjectivité des médias, leur propagation de la peur, sur les applaudissements du soir... Certains n'ont pas partagé leur quotidien, mais m'ont uniquement fait part de leur réflexion au sujet de cette situation.

D'autre part, toujours à travers ces cinq groupes Facebook, j'ai étudié comment les personnes parlent entre eux du confinement. La mise en débat est centrale dans cette deuxième partie. Se dressent ainsi deux « types » d'acteurs de terrain. J'ai pu nouer un contact quotidien avec une vingtaine de personnes, me partageant à rythme régulier leur intimité, leurs difficultés. Le deuxième type concerne des individus avec qui j'ai eu soit un contact direct mais limité, m'offrant une fraction de leur histoire, soit avec qui je n'ai pas eu de contact direct. Ces acteurs sont référenciés dans le texte de la manière suivante : Nom, date, réseau social. Pour respecter l'anonymat, les noms des interlocuteurs sont pour l'entièreté des noms d'emprunt.

La plupart des données empiriques ont été réalisées par un biais virtuel : WhatsApp, Facebook ou Skype, selon la préférence de chacun. Le virtuel est un moyen pour réaliser le terrain, un outil de travail, émanant de l'adaptation nécessaire à la situation. Le terrain est multi-situé virtuellement, certains intervenants me parlent depuis des pays lointains, mais est limité par la nationalité, ayant contacté exclusivement des individus de nationalité belge ou française, afin de focaliser mon étude sur un contexte sociétal bien précis. Néanmoins, certaines rencontres se sont réalisées IRL², des intervenants localisés dans le Brabant Wallon m'ont proposé de nous rencontrer physiquement, toujours dans un espace ouvert, avec une distance physique. Ces personnes sont référenciées de la manière qui suit : Nom, date, carnet de terrain. Quelques rares rencontres se sont réalisées à travers un appel téléphonique. Je me suis adaptée au souhait des intervenants, partageant leur vécu à travers l'interface qu'ils préféraient.

Le deuxième axe est le partage des conditions de terrain. D'où je parle... Je vis le confinement de manière concrète, prise dans la même configuration groupale inédite. D'un terrain réel, j'utilise le biais du virtuel pour entretenir une relation avec mes interlocuteurs, qui me racontent une situation qui résonne au sein de mon propre quotidien. Assise à ma fenêtre, je

² IRL : « In Real Life (littéralement dans la vraie vie), une expression couramment employée sur Internet pour désigner la vie en dehors d'Internet. » <https://fr.wikipedia.org/wiki/IRL>

m' imagine comment ces autres personnes vivent ce même moment, à la même heure, mais derrière leurs murs à eux. Par ce principe expérientiel, comprendre l'autre, s'imaginer à sa place n'a jamais été si accessible puisque cette place, je l'occupe aussi. Ce qu'on me partage renvoie à mon propre vécu. Ainsi, une partie de mes notes provient de ma propre observation, lors de balades où je témoigne de l'ambiance des rues, des parcs, de ce climat singulier, où les regards se croisant traduisent autant la compassion que la méfiance. En compilant des instants de vie dont je suis témoin, je raconte un quotidien bouleversé. Il s'agirait de déconstruire ce moment quasi-universel à la lumière des récits de vies, afin de réfléchir à cette situation sidérante, énigmatique et singulière.

III. DIFFICULTÉS

I. OBSERVATION PARTICIPANTE

L'observation participante peut empiéter sur un élément essentiel : la prise de recul. L'objet d'étude a été volontairement choisi, mais la sous-estimation de son ampleur a été négligée. J'ai décidé d'étudier la situation pandémique, c'est cette situation qui m'a envahie tout entière, s'imposant dans chaque recoin de mon quotidien. Je croisais des amies, elles m'en parlaient, j'appelais ma grand-mère, elle m'en parlait, j'allumais la télévision, je n'ai plus allumé la télévision. L'ensemble des sphères de ma vie privée semblaient être sous cette même emprise. Un sentiment d'immobilité tant physique que mental. Rendre compte d'une situation est difficile lorsqu'on est immergé, voire submergé, et qu'on ne peut y échapper.

Une deuxième difficulté réside dans l'écriture d'une anthropologie du proche. Cette pratique nécessite une prise de recul à propos des conditions de construction de l'objet d'étude, un travail de déconstruction d'un contexte qu'on connaît sans savoir, sans percevoir, dans ce cadre-ci le contexte moderne³. La production de connaissance demande une perspective critique : penser les effets de nos constructions culturelles, de nos représentations, alterner le regard intime et le regard extérieur, questionner ce qui nous est familier, interroger l'invisible, révéler les enjeux dissimulés de la vie quotidienne, extérioriser ce qui est de l'ordre du refoulé. Deux procédures se présentent pour ce travail de dénaturalisation. D'une part, l'aspect diachronique des pratiques sociales démontre que ce qu'on identifie comme réalité sociale ne l'a pas toujours été, mais résulte d'un processus aléatoire, qui aurait pu prendre une tout autre tournure. D'autre part, la construction synchronique met en évidence le phénomène de construction des catégories de pensées, résultant de multiples interactions entre individus, collectifs et institutions dans un espace-temps situé. Ces deux procédures, finalement, nous font apparaître la modernisation comme étant le fruit d'une construction sociale, qui plus est très récente, si on regarde l'histoire de l'humanité.

³ Il s'agirait, pour être plus précis, de parler d'une société post-moderne occidentale, car malgré la globalisation de la modernisation opérant depuis un siècle, elle ne se présente pas de la même manière partout. Il s'agit, dans ce travail, de traiter du contexte post-moderne au sein de la société occidentale.

II. DONNÉES EMPIRIQUES

Témoigner de la situation pandémique actuelle, c'est donner la parole à quelques personnes parmi des milliards. Du fait qu'elle touche tellement d'individus tout en déstabilisant une partie des sphères sociales, j'ai récolté une pléthore de données. Comment rendre compte d'une telle situation ? J'ai témoigné des phénomènes fréquemment observés, privilégiant certains récits, tandis que d'autres demeurent inutilisés. J'ai éprouvé de la frustration. Cesser de traiter de nouvelles données. Dire non. Accepter de ne pouvoir tout travailler, afin d'éviter un mémoire ressemblant à un énorme recueil de données parsemées, diffuses et floues. Je souhaite parler de lui, qui se retrouve sans travail et tente de réinventer une possibilité, d'elle qui a de la toux mais qui n'ose appeler son médecin de peur de le déranger, ou encore d'elle qui avait un rendez-vous médical pour une douleur, mais qui a compris que tout serait remis à demain, sans savoir quand ce serait, demain. Tous présentent un récit de vie passionnant. Sur base de quels critères devais-je privilégier un témoignage plus qu'un autre ? Le caractère polyphonique et pléthorique des données a constitué tant une richesse qu'un obstacle : comment représenter cette diversité, comment structurer une telle hétérogénéité ? Ici réside la plus grande difficulté que j'aie ressentie dans l'écriture de cette monographie, constituant, selon moi, une lacune majeure de ce travail : rendre compte de la diversité des vécus, tout en ayant conscience de ne pouvoir approfondir correctement ces différentes ouvertures opérées. Cette monographie, par la mise en récit du vécu d'une infime partie de la population vivant cet épisode épidémique, propose uniquement une ouverture aux questionnements surgissant pour certains, réapparaissant pour d'autres.

Deuxièmement, le biais par lequel j'ai recueilli une importante partie de mes données peut s'avérer contraignant pour un aspect principal. Le virtuel constitue une interface avantageuse, les individus semblent se confier aisément, peut-être par le fait de partager cela avec une inconnue, qu'on ne voit parfois même pas. Néanmoins, cela comporte un désavantage majeur selon moi : on ne peut pas lire la personne à travers le mouvement de son corps, à travers son regard, les plis de son visage, ses gestes. Le non-verbal constitue un langage majeur, offrant une lecture essentielle, et à ce non-verbal, on n'y a pas accès !

III. TÉMOIN DE SOUFFRANCES

À peine quelques minutes après avoir lancé mon terrain, je panique. Rapidement, je reçois des messages d'individus me racontant de manière détaillée ce qu'ils vivent, et leurs récits peuvent être difficiles à lire. Une première interrogation se pose : qu'est-ce que je fais des informations reçues ? A partir du moment où on me partage un vécu, j'en deviens le témoin. Lorsque quelqu'un me confie qu'il se drogue car il souffre, qu'il arrive au bout de sa réserve de drogue, et qu'il espère que cette période ne va pas durer trop longtemps car il a peur de se faire du mal, il y a l'anthropologue qui réceptionne ces informations en tant que données empiriques, et il y a la personne, qui éprouve de l'empathie. Qu'est-ce que ces personnes attendent de moi ? Me partagent-elles ces confidences uniquement pour nourrir ma recherche, ou pour avoir un soutien ? Face à la détresse des interlocuteurs, je dois veiller à ne pas me prendre pour ce que je ne suis pas, je ne suis nullement habilitée pour les accompagner. S'en tenir au cadre de la recherche face à des personnes potentiellement en danger est quelque chose que j'ai trouvé difficile.

I. LA PANDÉMIE COMME OBJET ANTHROPOLOGIQUE

Une même mesure sanitaire n'est pas réceptionnée de la même manière selon le contexte dans lequel elle s'inscrit. Lors de l'épidémie d'Ebola, la plupart des mesures sanitaires ont été jugées inacceptables par la population, et donc improductives, à cause d'une méfiance généralisée envers le gouvernement corrompu et les partenaires occidentaux. Cette dénégation s'accompagne d'un refus des structures hospitalières, de l'évasion des sujets contacts, de la dissimulation des malades. Néanmoins, replacées dans leur contexte, ces réactions sont foncièrement rationnelles (Moulin 2015). L'anthropologue Abdel Cheikh (in Laurentin & Prissé 2020) rend compte des marges de manœuvre étroites du gouvernement mauritanien lors de la pandémie actuelle, cherchant à protéger sa population tout en sachant qu'imposer un confinement serait un désastre. Il instaure quelques mesures, comme un couvre-feu et la fermeture des lieux publics, il popularise des gestes barrières au sein d'une population où l'accès à l'eau est limité et où les rites sociaux quotidiens s'accommodent très difficilement à des exigences de distance. Ces exemples démontrent à quel point le contexte socio-historique est déterminant dans la compréhension d'une situation pandémique, elle s'inscrit différemment tant « les usages, les pratiques, les savoirs et surtout le rapport à l'invisible sont variés, multiformes, enculturés » (Vuilleminot 2020, 2).

Ce n'est donc pas le virus lui-même qui est intéressant à étudier, mais le contexte dans lequel il s'insère, dans ce cas-ci la société moderne occidentale. Perturbant l'entièreté des sphères sociales, cette situation redéploie tout un imaginaire latent qui s'actualise, exposant les limites, les failles et les incohérences de notre société, les rapports quotidiens structurant la vie sociale, provoquant un travail de dénormalisation des phénomènes sociaux. Cette pandémie se présente alors comme « "Révéléateur" avec un R majuscule. Elle est révélatrice des inégalités sociales - qu'elle va d'ailleurs aggraver, des fractures sociales, mais aussi des nationalismes et de la montée des peurs de l'autre » (Moulin 2020, citée dans Aellig 2020). C'est en ce sens que le virus se présente comme un objet *maussien*, « marqueur des parcours physiques, temporels et sociaux des individus ; un indicateur des usages matériels et symboliques des micro et macro-écosystèmes appréhendés par un individu et sa (ses) société(s) ; des révélateurs des relations mises en place entre l'individu, la société et un environnement » (Epelboin 2010, 2). C'est dans ce cadre que je propose de nombreuses digressions historico-théoriques de la société moderne occidentale⁴, permettant de comprendre comment les individus vivent et entendent cette pandémie, comment ils réceptionnent les différentes mesures.

⁴ J'ai réalisé une déconstruction du terme « modernisation », car la récurrence de son usage amène une imprécision. Une mise en perspective théorique et historique paraît pertinente afin de définir ce à quoi nous sommes confrontés depuis deux siècles qu'on appelle du terme vague de « modernisation » ou « modernité », correspondant à un ensemble de changements sociaux qui, depuis le XVIII^{ème} siècle, affectent une grande partie des sociétés humaines, occidentales dans un premier temps, mondiales dans un deuxième temps, bousculant intégralement notre rapport au monde, à nous-même, à l'autre. Comme le terrain se situe en Occident, je vais traiter de la modernisation en Occident.

II. LA PANDÉMIE INSCRITE DANS LE CONTEXTE MODERNE OCCIDENTAL : MESURE DE CONFINEMENT

En quelques semaines, l'Europe se retrouve sous un quasi-couvre-feu permanent, entraînant une restriction massive des libertés individuelles et une débâcle économique qui s'annonce être sans précédent. Au nom d'un danger sanitaire imminent, le gouvernement impose à tous ses citoyens une mise en quarantaine. Respect, adaptation et bon sens sont demandés. Il faut protéger ses concitoyens. La mise en quarantaine comme moyen de protection n'a rien d'inédit. Pendant des siècles, lors d'épisodes épidémiques, cette pratique se déroulait souvent dans des lieux isolés et surveillés, entourés de murs ou d'une nature hostile rendant impossible toute évasion. Au risque de contagion élevé s'ajoutait le risque de mourir de faim. La discussion sur l'efficacité était récurrente, mais à défaut de trouver une autre solution, l'expérience se renouvelait (Moulin 2015). Néanmoins, bien que la mise en quarantaine relève d'une pratique ancienne et récurrente, le contexte dans lequel elle se réalisait est aujourd'hui fondamentalement révolu. L'ordre social, traditionnellement dur et rigide, détient aujourd'hui un caractère dynamique et malléable, propre à l'instabilité de la société le constituant (Harari 2015). Le contexte actuel ne se prête plus à une telle injonction, où liberté, autonomie, individualisme sont désormais de mise. Comment la population reçoit-elle cette mesure ?

Ce que nous vivons comme événement catastrophique s'impose différemment, selon notre contexte, notre capacité de résilience, notre manière de nous informer, notre histoire... et selon cette lecture, l'acceptation d'une telle mesure sera reçue différemment par chaque individu. C'est ici qu'émerge l'éclatement de la polyphonie des discours, la diversité dissimulée composant notre société s'extériorise à travers des récits de vie aussi divers qu'il y a d'individus. La pensée unique moderne s'effrite pour laisser entrevoir de multiples opinions qui, on le verra, s'expriment dans des espaces virtuels ou réels communs, ramenant à l'espace-temps, aux phénomènes sociaux, leurs caractères dynamiques et fluides. Selon Balandier (1981), « les sociétés ne sont jamais ce qu'elles paraissent être ou ce qu'elles prétendent être, elles s'expriment à deux niveaux au moins ; l'un, superficiel, présente les structures « officielles » ... l'autre, profond, ouvre l'accès aux rapports réels les plus fondamentaux et aux pratiques révélatrices de la dynamique du système social » (cité dans (Le Breton 2008, 84)). Mettant en péril certaines structures fondant la société moderne occidentale, cette pandémie vient révéler ces non-dits, ces dissimulations, elle dévoile partiellement ce système sous-jacent. Christine est confinée dans sa maison avec sa plus jeune fille âgée de 19 ans. Elle interprète cette pandémie comme une exagération des conséquences de la modernisation, elle me partage comment des éléments préexistants s'extériorisent, atteignant un certain paroxysme.

Elle révèle beaucoup de choses. C'est un peu l'exagération de notre société moderne, en plus fort. Par exemple, elle révèle des inégalités sociales, que le confinement n'est pas du tout vécu de la même manière selon où tu es, et puis économiquement tout le monde ne s'en sort pas de la même manière, elle révèle aussi notre rapport au temps, qu'on est toujours pris dans cette machine infernale, qu'on n'a jamais le temps et là soudainement on en a. Elle révèle aussi nos vrais liens vis-à-vis des autres, tu sais par exemple des amis.

(Christine 53 ans, 12 mai, carnet de terrain)

On remarque, à travers ce partage, la notion du rapport : notre rapport au temps, notre rapport à l'autre. Comment cette pandémie, s'insérant dans un contexte singulier, vient retravailler ce qui fonctionnait comme structure. On verra comment la dimension relationnelle est centrale aux récits de vie, elle est traitée à travers différents rapports. Ce travail illustre la souffrance des individus, décrite différemment à travers les récits de vie, mais propre à une société qui a déconstruit la notion d'attente, de non-maîtrise, d'acceptation de notre condition humaine, de notre place au sein d'un ensemble créant et transformant l'univers, et non comme créateur et transformateur univoque.

Plus qu'une maladie microbienne, elle s'introduit comme maladie sociale, comme symptôme d'une société cherchant à maîtriser tout élément constitutif de son environnement, et simultanément à bannir tout ce qui lui échappe, acceptant le déni comme fondement structurel. L'entrée en modernisation de l'Occident se caractérise par une idéologie de domination et de maîtrise sans détour, relevant tant de la sphère marchande que technoscientifique. Le désencastrement économique, l'extension de ce système à l'ensemble des sphères sociales amène à définir le monde comme anaxiologique, un monde qui « n'est plus un univers de valeurs, mais de faits [...] subordonnés à une saisie rationnelle, soumis à l'exigence du possible » (Breton 2008, 66). La science solutionne tout mystère, le monde ne répond qu'en terme de rationalité. L'insaisissable devient tangible. Rien n'échappe à cette recherche absolue de maîtrise, pas même l'individu, soudainement subordonné par la machine. Désormais, tout devient objet de maîtrise, tant l'environnement que la dimension temporelle, cette « désacralisation gagne tous les domaines accessibles à la condition humaine, y compris le vivant » (Breton 2008, 77). Le hasard est banni, le sacré de même, l'entrée en modernisation bouscule notre manière d'être au monde. La modernisation, dans ses principes de base, n'est pas néfaste. Démocratie, liberté d'opinion, droits civils, progrès technique, son lexique donne envie, ses conséquences sont dissimulées, et l'option « choix » n'a jamais été proposée. S'imposant dans toutes les couches de la sphère sociale dans une visée d'homogénéité et de conformisme, son caractère dominant fait d'un modèle innovateur un criminel passif. On pourrait faire l'étalage de ses répercussions sans difficulté : urbanisation, essor du prolétariat, adaptation à l'heure, atomisation du communautaire, désintégration du patriarcat... (Berthoud 1992).

Je tiens à préciser, avant dans rentrer dans le cœur du travail, qu'on traite de la modernisation s'inscrivant au sein de la société occidentale, il s'agit d'une vision occidentalocentrée, non une généralité s'appliquant à toutes les sociétés qui se prétendent modernes. Ces représentations sont tributaires d'une vision du monde singulière, relevant d'une construction culturelle et symbolique spécifique, non une réalité en soi. Il s'agit donc de l'esquisse de la répercussion sur la population d'un épisode pandémique s'insérant dans un contexte singulier, celui de la société post-moderne occidentale du XXI^e siècle.

RAPPORT À L'INFORMATION : OPACITÉ PAR LA SURINFORMATION

De quelle manière cette situation s'est-elle présentée à nous, par quels canaux a-t-elle été partagée, comment a-t-on réceptionné ces informations ? Voici autant de données intéressantes pour étudier le ressenti des individus face à cet épisode pandémique. Il s'agit de percevoir comment chacun réceptionne et intègre ces informations, comment chacun accueille à titre individuel une situation collective. Noah, confiné seul avec sa maman, m'explique que celle-ci est tout le temps devant la télévision, même si elle fait quelque chose d'autre, la télévision reste allumée en bruit de fond. Si ce n'est pas la télévision, c'est sur son smartphone. Il m'explique qu'il remarque une différence importante entre eux, où lui perçoit le discours médiatique presque comme du poison, véhiculant des informations parfois douteuses, il s'en méfie, au contraire de sa maman.

Son discours est le discours plaqué des médias, je n'ai même pas besoin de regarder le Journal Télévisé, j'ai la rediffusion en direct, de manière permanente. Mais moi j'évite cela, ils ne font qu'alimenter une peur, une méfiance, des chiffres et des statistiques qui changent tous les jours. Ils blablatent, c'est tout ce qu'ils savent faire, blablater, répéter, et surtout terroriser. Moi, j'avoue que je préfère les articles scientifiques, les virologues par exemple, les sociologues, ils cherchent à expliquer ce qui se passe, pas à tourner les informations dans un sens spécifique pour je ne sais quelle raison.

Il me partage que le fait que sa maman et lui ne s'informent pas de la même manière, c'est-à-dire par les mêmes canaux, avec la même intensité et la même réception de l'information se traduit dans leur manière d'appréhender la situation actuelle. Il interprète cette différence d'attitude notable par la réception du message médiatique. Selon lui, si sa maman est tellement stressée, c'est parce qu'elle passe beaucoup trop de temps devant les Journaux Télévisés, et qu'elle ne remet pas en question ces informations divulguées. Il m'explique qu'il tente parfois d'amener d'autres idées, de la prévenir de la subjectivité de ces informations, afin de limiter son angoisse, mais rien n'y fait. Et ce qui le dérange surtout, c'est quand cela se répercute sur sa vie à lui. Il ne peut voir personne, peut à peine sortir, doit toujours tout désinfecter, sa petite copine habite dans le village à côté mais il ne peut la voir.

Il faut voir ma maman, elle veut tout désinfecter, elle fait des énormes courses pour ne pas devoir y aller souvent, elle ne veut pas que je sorte ni que ma copine vienne dire salut, même devant la maison. Elle a peur de tout, mais dans les faits, quand tu regardes objectivement, ce n'est pas si terrifiant que ça, mais les médias n'invitent pas du tout à prendre du recul, au contraire, ils veulent qu'on soit dedans tout le temps, vraiment tout le temps.

(Noah 25 ans, 13 juin, appel Facebook)

Ce partage est extrêmement riche par toutes les questions qu'il soulève : comment s'informent-on, comment réceptionne-t-on ces informations, comment vont-elles influencer notre appréhension de la situation, notre relation aux autres ? Plus qu'un moyen d'information, c'est aussi toute une production d'imaginaires, une manipulation du sens, qui accompagne ce processus de médiatisation.

I. COMMENT S'INFORME-T-ON ?

The process of self-formation becomes increasingly dependent on access to mediated forms of communication – both printed and, subsequently, electronically mediated forms. Local knowledge is supplemented by, and increasingly replaced by, new forms of non-local knowledge which are fixed in a material substratum, reproduced technically and transmitted via the media (Thompson 1995, 74).

La structuration de nos savoirs, discours et opinions se construit, pour une grande partie, par l'articulation entre les savoirs spontanés, les discours officiels et les médias. Nous mobilisons, au quotidien, une sociologie spontanée informelle provenant tant de prototypes socioculturels que de réflexions personnelles. Ensuite, les discours officiels des institutions, tels que « la justice est neutre », « le trouble psychique est un handicap », défendus et répétés quotidiennement, nous nourrissent également. Enfin, les médias montrent et disent le social. Ils classent les thèmes fondamentaux de l'actualité politique, valorisent et dévalorisent des comportements sociaux, transmettent des stéréotypes culturels. Les médias constituent un puissant vecteur de mise en scène de la société » (Draelants 2018, 30). La médiatisation constitue un impact majeur de la modernisation, l'avènement d'une industrie culturelle de masse et le décentrage de cette transmission révolutionnent ce domaine. Par le développement de la radiodiffusion, la télévision, la généralisation d'Internet..., toute information est désormais accessible n'importe où, n'importe quand, provoquant une interconnexion mondiale (Thompson 1995). L'espace public comme lieu de formation de l'opinion public étend donc son emprise, pénétrant l'intimité des foyers par le biais des médias et des plateformes virtuelles. Cette prolifération des possibles bouscule notre rapport à l'information (Douay 2014).

Le traitement médiatique peut s'étudier à travers deux modèles. Le modèle *two steps flow of communication* indique une réception médiatique en deux temps, un premier où les individus reçoivent le message, un deuxième où ils l'interprètent. Le deuxième modèle, *la seringue hypodermique*, compare le message médiatique à une drogue injectée par le biais d'une seringue, s'introduisant dans le corps avec des effets considérables. Les individus recevraient ce message sans chercher à le questionner, de manière assez homogène (Draelants 2018). Ces deux manières de recevoir les informations pourrait illustrer ce que Noah perçoit comme décalage entre sa maman et lui : une divergence de compréhension d'une même situation provenant d'une réception médiatique distincte. Léa, quittant son appartement étudiant bruxellois pour se confiner avec sa sœur et sa maman dans le Brabant Wallon, me partage qu'elle remarque une énorme différence entre ses proches passant beaucoup de temps devant le Journal Télévisé, relayant le discours médiatique à tout le monde et l'appliquant à leur propre vie, ainsi qu'à celles des autres dans certains cas.

Il y a des gens, autour de moi, ils passent beaucoup trop de temps devant l'écran, écoutant chaque JT avec la même attention que s'ils regardaient un épisode de leur série favorite, attendant le prochain épisode avec impatience, et ceux qui cherchent à s'en distancier parce qu'ils sont néfastes. Certains de ma famille, ou même mes potes, on dirait que le discours médiatique c'est la parole sacrée, qu'on ne peut pas remettre

en question, tout ce qu'ils disent c'est d'office véridique. On ne pense pas, on l'applique, et on le fait appliquer aux autres aussi !

(Léa 22 ans, 17 mai, carnet de terrain)

La notion de relais, dans ce témoignage, est centrale. L'individu, en reprenant le discours des médias, va se l'approprier et le transmettre à ses proches, dont certains vont enclencher le même processus, et ainsi de suite (Sperber 2014). L'individu devient un leader d'opinion, et ce rôle, au sein du contexte pandémique, est déterminant⁵, surtout lorsqu'on étudie le modèle de la *seringue hypodermique* en sachant la subjectivité que peut prendre le discours médiatique. De plus, au XXI^e siècle, les espaces de relais sont de plus en plus nombreux. Ce phénomène de contagion des idées, c'est-à-dire s'approprier une idée sans forcément en vérifier l'origine, le contexte..., se manifeste à travers de nombreux récits. Clémence, étudiante en psychologie, m'explique qu'elle ne sait plus comment s'informer, qui ou quoi croire, comment traiter cette masse importante d'informations.

On me l'a dit mais je ne sais plus qui exactement, ma mère, ma tante, ou l'un de mes frères ? Je ne sais pas, mais je l'ai entendu en tout cas. Après je ne sais pas si c'est vrai, on dit tellement de choses en même temps, comment savoir ce qui est vrai ou faux ? Moi je ne sais pas, je ne sais plus comment m'informer. Surtout qu'en plus les médias, ils ne sont pas innocents là-dedans, ils transmettent le message qu'ils souhaitent transmettre.

(Clémence 26 ans, 27 mai, appel Facebook)

Christine, que j'ai présentée auparavant, témoigne également du phénomène de l'individu qui se convertit en leader d'opinion, divulguant un amas d'informations piochées on-ne-sait-où ?

J'ai entendu, à la base, que le Covid viendrait d'un pangolin ou d'une chauve-souris, ou des deux. Puis là, un ami me dit qu'il est probable qu'il ait été créé dans un laboratoire en Chine, apparemment la France financerait des laboratoires étranges et isolés faisant des tests en tout sens, et que le Covid s'en serait échappé. Puis j'ai entendu aussi dire qu'il n'existe peut-être pas. Bref, tout le monde tient des informations, on ne sait même pas d'où ils les tiennent, et le pire c'est que beaucoup les tiennent pour vrai ! Bon, moi je ne sais plus trop qui écouter j'avoue.

(Christine 53 ans, 17 mars, carnet de terrain)

Ces différents récits m'amènent à penser qu'il y aurait, dans notre rapport à l'information, trois éléments majeurs. Premièrement, il existe un réel phénomène de contagion des idées, puisées tant à travers le discours médiatique qu'à travers d'autres moyens de communication. La récurrence des phrases, au sein d'une conversation avec un proche, telles que « j'ai entendu que », « on m'a dit que », « mais je ne sais plus qui me l'a dit », attestent de ce phénomène. En relayant un message sans savoir ni son origine, ni son auteur, le basculement vers une mauvaise

⁵ On verra comment le discours médiatique déteint sur les individus, et comment cette réception médiatique, parfois prise comme « parole sacrée » selon les termes de Léa, va provoquer des attitudes très différentes, transformant l'espace public en espace de potentielles convergences et conflits. Tout cela sera traité en détails dans la partie « notre rapport à la collectivité. »

information est critique. L'OMS qualifie d'ailleurs cette inflation de fausse information « base d'info-délit », dont le danger réside dans leur diffusion plus rapide que les vraies informations (Keck 2020, cité dans Gesbert 2020). Ce constat mène au deuxième : la sur-information. Ces récits témoignent d'une sur-information critique, « on dit tellement de choses en même temps » (Clémence), « ils blablatent, c'est tout ce qu'ils savent faire, blablater, répéter » (Noah). Que provoque une telle sur-information ? Enfin, récemment, on constate aussi une certaine méfiance envers le discours médiatique, une appréhension expliquant peut-être la réception du message médiatique en deux étapes, dont la deuxième consiste à interpréter ce message. On voit cette méfiance à travers certains termes, tels que « ils sont néfastes » (Léa), « les médias, ils ne sont pas innocents » (Clémence). On va donc approfondir ces trois observations empiriques.

II. CONTAGION DES IDÉES

Le phénomène de contagion des idées est un outil extrêmement performant, et les médias le savent. Le contrôle de l'espace médiatique est crucial, car la connaissance de notre société se construit en partie à travers ce dernier. S'insérant petit-à-petit dans le processus même de socialisation, à travers un espace de contrôle et d'influence du devenir social, il balise ladite « opinion publique » (Draelants 2018). En sélectionnant certaines informations, en minimisant d'autres simultanément, il détermine insidieusement l'actualité et le discours populaire, en utilisant le discours médiatique comme outil de propagande. Catherine, institutrice primaire, me partage à quel point, pour elle, les médias divulguent une pensée unique cherchant à répandre une certaine peur, elle le remarque notamment à travers l'usage de termes spécifiques, choisit minutieusement selon elle.

Ils parlent de guerre, qu'on est tous ensemble là-dedans pour combattre un ennemi commun, propageant une sorte d'idée de communauté mondiale. Depuis quand ? Puis vraiment, une guerre, un ennemi ? La crise partout, la fin du monde, tous ces termes relatifs à une situation critique rendent la situation dévastatrice. Mais l'est-elle vraiment réellement ?

(Catherine 54 ans, 17 avril, carnet de terrain)

Ce récit m'amène à étudier le lexique utilisé par les médias. Comme le soulève très exactement Catherine, on constate l'usage d'un lexique relatif à la guerre, à travers le discours de certains présidents notamment, que je retrouve moi-même au sein des récits, illustrant ce phénomène de contagion des idées : « en ces temps de guerre », « on s'en sortira », « la tragédie qui frappe mon pays » ou encore « je suis retournée sur le front. » On remarque également cela à travers l'usage du terme « crise », employé de manière assez englobante pour traiter de la situation actuelle. Certains voient une crise environnementale ayant des graves conséquences au niveau sanitaire (Pelluchon 2020, in Tewfik 2020), d'autres une crise politique latente utilisant la crise sanitaire comme interface visible (Michel 2020).

Les mutations modernes rythment la vie des individus, tel un chaos élaboré. Le changement est une réalité sociale. Rien d'exceptionnel à cela. En revanche, on pourrait critiquer le fait de vouloir définir tout changement par le terme « crise ». La récurrence de cet usage provoque

une normalité, mais surtout une perte de sens, permettant tout au plus de dire que quelque chose ne va pas. En se généralisant de la sorte, ce terme s'est vidé de son sens. La crise est censée nous réveiller, mais désormais, elle nous endort : c'est « la crise du concept de crise » (Morin 1976, 163). Brachet et Bonnacase, dans leur étude des crises sahéliennes, formulent une critique analogue : « c'est finalement la pertinence même de l'emploi du terme crise que l'on peut interroger, dès lors que celle-ci désigne [...] une situation quasi-permanente et structurelle depuis une quarantaine d'années » (Brachet 2013, 6). Selon ces auteurs, ce terme a perdu son sens premier pour devenir instrumentalisé et détourné en fonction d'intérêts politiques : « ce qui est désigné comme « crise » ne renvoie pas seulement à une réalité sociale, mais aussi à un mode de gouvernement de cette réalité » (Brachet 2013, 7).

Thibault, étudiant en économie, confiné chez ses parents dans le namurois, me partage son point de vue sur la manière dont on nous (dés)informe, dont on nous rapporte des données.

La façon dont les données ont été rapportées est insensée. N'importe quel mort est dit mort du coronavirus. On croit des chiffres qui n'ont aucun sens. C'est vachement bien ce coronavirus parce qu'on a plus de morts de crise cardiaque, il suffit de découvrir le vaccin du Covid pour ne plus avoir de mort du tout. Et après on s'étonne qu'on se méfie, qu'on parle de fin du monde. Avec une diffusion pareille de la peur, évidemment que tout le monde a peur de tout le monde.

(Thibault 26 ans, 6 juin, appel Skype)

Cette critique, Thibault l'appuie sur cette nouvelle routine médiatique : le recensement des morts du Covid-19, et plus précisément par le fait qu'au sein de ce décompte, on retrouve des individus également porteurs d'autres pathologies, ainsi que des personnes assez âgées, des données pertinentes que ce décompte semble occulter. Thibault interprète cette pratique médiatique comme une recherche de propagation de la peur plus qu'un partage de réelles informations. Propagation qui, selon lui, touche profondément les citoyens, qui remobilisent ce discours (Thibault, 6 juin, appel Skype). On retrouve une expérience proche de celle de Noah, qui interprète la divergence entre sa maman et lui par cette (non)prise de recul du discours médiatique. Noah explique la peur généralisée de sa mère par la manière dont celle-ci reçoit le message médiatique. Selon Jean-Dominique Michel (2020), spécialiste en anthropologie médicale, « le même traitement politique ou journalistique appliqué à n'importe quel épisode de grippe saisonnière nous terrifierait tout autant que l'épidémie actuelle » (Michel 2020). Mise au-devant de la scène médiatique, cette pandémie porte une image terrifiante de menace pour l'humanité. Frederic Keck (2019), anthropologue spécialiste des crises sanitaires liées aux zoonoses, interprète ce traitement médiatique hallucinant comme source d'une dramatisation de l'identité collective. Cependant, il s'agit d'une lecture du traitement médiatique précise, non représentative de l'ensemble des lectures possibles. On ne peut donc prétendre à une pensée unique, standardisée, car au-delà des discours médiatiques, on trouve de nombreuses lectures attestant de la complexité des situations, des tensions sociales, des divergences qui se jouent tant au sein de l'espace public qu'au sein de l'espace privé.

III. SUR-INFORMATION

Comme expliqué ci-dessus, les informations viennent de trois principaux canaux, bien qu'il y en a d'autres. Chacun semble construire son discours à l'intersection des bribes de conversations entretenues, des réflexions personnelles, ainsi que des discours officiels et médiatiques, mais le flot abondant d'informations n'aide pas à rendre la compréhension de la situation transparente. Claire, confinée seule dans sa ferme située dans le Hainaut, regarde le Journal Télévisé tous les jours, dès cinq heures du matin (son heure de réveil), mais ce contexte pandémique amène une profusion de nouvelles incommensurables. S'ajoutent à cette surinformation les interprétations de ses amies. Elle passe beaucoup de temps au téléphone en temps *normal*, mais aujourd'hui, contrainte de rester chez elle, elle me partage qu'elle passe sa majeure partie du temps au téléphone. Mais elle me confie qu'elle ne sait pas si c'est une bonne idée, car elle ne sait plus comment s'informer, elle trouve ça important de rester informée mais en même temps, vu la manière de le faire ainsi que le fait que tout le monde se fait relais de ces informations, elle ne sait pas trop comment recevoir cela.

Tout le monde parle, des informations viennent de partout, on entend des nouvelles mesures et d'autres qui se modifient, c'est à perdre la tête. Comment on fait nous ? On va devoir vérifier si chaque information est vraie ou fausse, obligatoire ou non, en ayant conscience que ça peut changer en quelques jours !

(Claire 89 ans, 7 juin, carnet de terrain)

C'est le caractère dense, omniprésent et non-certifié des informations que Claire critique. On constate l'impact de ce phénomène par son expression « c'est à perdre la tête. » Noah, lors d'un autre appel, me confie aussi son opinion par rapport à cette surinformation.

On me dit que, j'ai entendu que... c'est plus possible. Tout le monde devient le relais des médias, sans vérifier ce qui est vrai du faux, les discours se modifient au fil des bouches par lesquelles ils passent, comme un téléphone sans fil. C'est vraiment ça, un téléphone sans fil médiatique qui passe de bouche à bouche ! Sur toutes les plateformes possibles. Et ça ne ressemble à rien, au final tu dis quelque chose que tu as entendu et tu ne sais même plus de qui ça vient, d'où ça vient, mais tu le dis quand même.

(Noah, 26 mai, appel Facebook)

Ces récits m'amènent à penser une déstructuration de l'information. Qui écouter, comment vérifier, comment ne pas être submergé ? Cette sur-information, comme précise Noah, s'opère également à travers un déplacement de l'espace démocratique vers des plateformes virtuelles, constituant de réels espaces d'expression publique, des cyberspaces. Cette mise en réseau permet la diffusion et la collecte d'informations à grande échelle, et simultanément la construction d'une expertise alternative au discours officiel, participant au façonnement de l'opinion publique. Ces cybercitoyens, en tant que leader d'opinion, peuvent contredire le discours officiel tout comme le réaffirmer (Douay 2014).

Être informé de ce qui se passe au sein de notre société, en tant qu'acteur à part entière, est crucial, d'autant plus en période pandémique où cela nous permet de mettre du sens, une explication, à ce qu'on vit, et donc à réduire le néant provoqué par ce temps suspendu.

Comment réaliser cela face à une polyphonie de discours, dont une majorité sont sous l'emprise de la subjectivité ? Les ressentiments de méfiance, de colère, parfois même de détresse sont fondamentalement compréhensibles. Nicolas, jeune entrepreneur lançant une boîte d'alcool fort, confiné dans un appartement au Mexique, me partage que face à cela, il ne souhaite plus allumer le Journal Télévisé.

95 % des informations, c'est le Covid. Moi, c'est le reste qui m'intéresse, mais pour avoir ce reste, il faut d'abord se taper les trente minutes de répétitions au sujet du Covid-19.

(Nicolas 30 ans, 24 avril, Appel Whatsapp)

C'est dans ce cadre que Léa dénonce le fait que les médias occultent toute pensée divergente, privilégiant la répétition des mêmes considérations inintéressantes à une mise en débat (Léa, 17 mai, carnet de terrain). En effet, toute information non relative au Covid-19 se voit frappée d'une indifférence critique, tandis que toute information afférente à la pandémie se répète. Il ne se passe d'ailleurs pas une heure sans qu'il n'y ait de nouvelles informations à ce sujet, même s'il n'y a parfois rien à dire, les médias s'accrochent à ce sujet, trouvant toujours un nouvel angle d'approche (Compte-Sponville 2020, cité dans Brunfaut 2020). Cette répétition abondante est la raison pour laquelle Nicolas ne regarde plus le Journal Télévisé, car « tout s'y rapporte et tout y revient. [...] Il faut se montrer particulièrement motivé pour avoir d'autres informations » (Vuilleminot 2020, 3). L'hypermédiatisation plonge l'individu dans un flot de paroles alimentant la cacophonie virale caractéristique actuelle, participant alors au maintien d'un état de tension permanent. A cette surinformation s'ajoute de plus un corpus de règles nouvelles et dynamiques, le flot abondant de mesures gouvernementales et leur caractère éphémère et parfois contradictoire n'aide pas à rendre la compréhension de cette situation plus transparente.

IV. MÉFIANCE : OPACITÉ COMME DISSIMULATION D'UNE IGNORANCE ?

Toute pandémie, par le non-sens et le hasard qu'elle induit, présente un mystère : « d'où vient-elle ? » Elle suscite une production d'imaginaires alimentant les théories complotistes. Le contexte actuel n'en est pas épargné, et le risque de tomber dans du conspirationnisme, en prenant la crédulité pour de l'intelligence, est critique (Bronner 2020, in Gesbert 2020). Sans entrer dans les théories du complot, cette partie reprend les reproches énoncés envers l'Etat, dissimulant une inquiétude s'extériorisant en une méfiance qui tend à se populariser.

On est en colère, énormément, contre les pouvoirs, parce qu'ils n'ont rien prévu, alors qu'ils auraient pu, ils auraient pu savoir, réagir. La réaction du gouvernement, c'est comme être témoin d'un accident de voiture au ralenti : tu observes sans bouger, bouche bée, sans agir.

(Céline, 28 mars, discussion Facebook)

Céline, confinée en région parisienne, dénonce métaphoriquement l'inactivité criminelle du gouvernement face à la propagation du virus. Décembre 2019, premier cas recensé en Chine. Les pays limitrophes s'équipent pour désamorcer le virus sans trop de conséquences. En janvier, l'Occident dénonce l'incurie des dirigeants chinois dans la propagation d'une grippe sur

leur territoire. Deux mois plus tard, il se retrouve assommé par cette même grippe, et la Chine apparaît comme modèle de gestion de crise sanitaire (Keck 2020, cité dans Gesbert 2020). Peut-on reprocher à nos gouvernements la manière dont ils ont géré cette situation ? Avaient-ils d'autres choix ? En cette période, les gouvernements sont le berceau de toute critique. Les virus émergents sont devenus une préoccupation centrale à partir des années 1990, dire que la préparation était absente du paysage serait un grand mensonge. De plus, en 20 ans, le Covid-19 est la troisième émergence d'un coronavirus. Mais à chaque épisode, on s'inquiète, on se rassure, puis rien. Immobilité. Passivité. Comment justifier cette passivité face à une épidémie prévue, voire attendue ? Ces publications scientifiques sont-elles restées dans leur quant-à-soi ? Olivier, un interlocuteur vivant près de Liège, explique cette passivité par la distance opérée.

Quand ça ne t'atteint pas personnellement, c'est très abstrait.

(Olivier 46 ans, 15 mars, Facebook)

Comme à notre habitude, on ignore ce qui ne se passe pas chez nous, ce qui n'affecte pas nos proches. Des épidémies, il y en a eu, mais pas chez nous. Assis sur notre fauteuil, écoutant le Journal Télévisé, on a entendu parler du SRAS, d'Ebola, mais il suffisait de zapper afin de ne plus en entendre parler. Cette fois-ci, notre déni et notre égocentrisme ont payé, on est en pénurie de tout ce qui était nécessaire, pataugeant comme des cons.

(Thibault, 6 juin, appel Skype)

On rejoint la notion du « balcon de l'Europe » développée par Anne-Marie Moulin (Aellig 2020), où l'on regarde ce qui se passe dans la cour du voisin depuis « chez nous ». Cette situation révèle nos incohérences : banaliser, dramatiser, prendre de mauvaises mesures, en avoir conscience mais ne pas le reconnaître, menant à une stérilisation de la pensée, un déni de la réalité... Une déliquescence éthique et intellectuelle dont l'Occident ne peut aujourd'hui se défaire (Michel 2020). Une autre déliquescence résiderait dans l'amas de surinformations comme pratique de dissimulation d'une non-maîtrise. Catherine me partage son ressenti par rapport aux discours officiels, qui selon elle ne savent pas de quoi ils parlent mais font semblant, sans avouer qu'ils ne savent simplement pas de quoi l'avenir est fait.

Ce sont les différents corps décideurs ou les organes décideurs ou les organes consultatifs qui sont tous dans le flou, que ce soit le conseil national de sécurité, les virologues, le corps médical, les économistes, les politiciens, personne ne sait exactement, personne n'a de vision à long terme parce que c'est impossible et donc ce sont des mesurette qui sont prises à gauche à droite et qui rajoutent du flou et de la peur.

(Catherine, 23 mai, carnet de terrain)

Confusion, non-maîtrise, imprécision, voilà les adjectifs caractérisant, à son analyse, la situation dans lequel ce corps politique, médical, scientifique se situe. Il existe une multitude de savoirs différents sur le sujet, qui parfois convergent, parfois divergent, mais dans les deux cas sont

déroutants. Thibault rejoint ce ressenti, expliquant que cette profusion de paroles témoigne d'un non-savoir qui semble s'étendre à l'ensemble des corps sociaux.

Personne ne sait. Tout le monde parle, mais finalement, personne ne sait vraiment, ni ce qu'il en est, ni ce qu'il en adviendra. Des mots, dans tous les sens, tout ça pour dissimuler une profonde vérité : on ne sait pas, cette fois-ci on ne maîtrise plus.

(Thibault, 6 juin, appel Skype)

Il y a tout et rien, des mesures dans tous les sens. Et ce n'est pas là pour nous protéger, ils s'en foutent de nous protéger.

(Laïa, 27 mai, carnet de terrain)

Selon Laïa, cette quantité non négligeable de règles est dangereuse, il y a trop d'informations et c'est ce qui est dangereux. On ne sait plus ce qui se passe, personne ne sait ce qui se passe, pas même les policiers qui sont censés appliquer ces règles. Stéphane vit dans les vallées bordant la ville de Vérone, au nord de l'Italie. Il me partage sa méfiance envers cette situation où l'Etat, instaurant la peur et l'alimentant quotidiennement, prend une place trop importante selon lui. Il m'explique comment il réceptionne les messages médiatiques. Il accorde plus d'attention à l'auteur véhiculant le message qu'au contenu du message même. Par exemple, s'intéressant à l'OMS, il se pose la question : qui finance ? Des donateurs privés, notamment Bill Gates, et une chaîne pharmaceutique. Qui finance cette chaîne ? Bill Gates, à nouveau. Il m'explique que Bill Gates a fait un don de 2 millions d'euros au journal Le Monde. Examinant quotidiennement les médias à travers quatre pays, Belgique, France, Italie et Angleterre, Stéphane m'explique que cette situation a confirmé sa méfiance déjà présente envers les gouvernements.

La chose qui le rend le plus fou est que les gouvernements prennent des décisions sur des informations dont ils ne sont même pas sûrs eux-mêmes. [...] Je n'avais déjà pas confiance aux gouvernements, j'ai encore moins confiance aujourd'hui. Les informations qu'ils donnent n'ont pas été vérifiées, la Chine ou l'OMS disent quelque chose et ils reprennent sans vérifier. On dit la même chose, sans se poser aucune question. C'est plein de personnes avec des conflits d'intérêts énormes. Comment cela se fait-il que des personnes qui sont normalement pleines de bon sens ne se posent pas la question ? Peut-être qu'ils le font mais alors on se demande où est leur bon sens, ou quel intérêt se cache derrière. Appliquer des mesures d'un gouvernement qui ne sait même pas de quoi il parle ? Comment le sait-on ? Parce que quand on se renseigne sur le sujet, on se rend compte qu'il y a plein d'informations. On est en période soi-disant de crise, et ce n'est pas forcément simple, mais ce n'est pas pour ça qu'on peut faire n'importe quoi. [...] La liberté de presse, la liberté de parole, censées être un droit de l'homme, sont complètement bafouées. Le nombre de personnes dont on a éteint le Facebook, le YouTube, ils ont peur de laisser une autre vue passer, alors tu te dis mais pourquoi ? Ils passent de l'énergie à démolir une personne qui donne une information parallèle. On démonte la personne, et pas ce qu'elle raconte. Il est où le journalisme ? L'information qu'on te donne est vraiment biaisée. Après ça, je me suis rendu compte à quel point l'information qu'on te donne n'est pas du tout neutre, elle est écrite pour

« te faire croire que ». Quand tu regardes avec un peu de recul, c'est incroyable de voir à quel point on se fait manipuler. On ne sait plus qui croire, on est perdu. Diviser c'est régner. [...]. Mais pourquoi ? De quoi les gouvernements ont-ils peur ?

(Stéphane 57ans, 24 juin, Appel Skype)

Beaucoup d'éléments alimentent une déconstruction du discours gouvernemental, dans ce cadre-ci. Sources officialisées sans passer par un processus de vérification au préalable, absence d'esprit critique, informations biaisées et subjectives, conflits d'intérêts, investisseurs privés, bafouement de la liberté d'expression, maintien d'une pensée unique, où toute pensée auxiliaire se voit neutralisée et tue, manipulation... le compte-rendu dont Stéphane me fait part est robuste. Au cœur de ses critiques : le caractère subjectif et manipulé des informations. C'est dans ce même raisonnement que Jean-Dominique Michel (2020) se demande : pourquoi une telle couverture médiatique ? Pour donner l'illusion d'une solidarité collective ? Pour renouveler, dans une expérience émotionnelle extrême, la loyauté à l'autorité ?

Ce que Stéphane analyse à travers ces informations concerne l'extrême concentration de groupes financiers et industriels dans le champ de la culture, transformant la communication en industrie lourde. En effet, le contrôle de cet espace est réalisé par des groupes privés ou des Etats. Comme expliqué plus haut, par le pouvoir de contagion des idées, de baliser l'opinion public, le discours médiatique est loin d'être transparent et objectif, mais propose à contrario un écran d'illusion. Le propre de la modernité est la relation constante entre l'axe économique, politique et socio-culturel (Draelants 2018). De plus, simultanément à la modernisation se produit aussi une révolution scientifique, où la raison devient une croyance fondamentale. Cette idéologie de la science va se soumettre à la technique, se détachant du savoir désintéressé pour devenir une science instrumentalisée légitimant de nombreux phénomènes sociaux (Berthoud 1992). C'est dans ce cadre qu'on peut partiellement faire le deuil d'un savoir épistémologique, d'une santé intellectuelle, où désormais « une affirmation remplace une autre affirmation, une déclaration succède à une autre et ainsi s'éteint peu à peu le savoir-faire théorique, heuristique et épistémologique au fondement même des pratiques universitaires » (Vuilleminot 2020, 3). On se trouve dans une zone de malhonnêteté intellectuelle, où recevoir des informations dénuées de tout intérêt et/ou des journalistes ayant une réelle liberté d'investigation et de parole semble plus que jamais improbable (Michel 2020).

V. CONCLUSION : NOTRE RELATION AUX INFORMATIONS

Les sociétés sont sujettes de temps en temps à des périodes de panique morale. Un événement, une personne ou un groupe de personnes sont définis comme des menaces pour des valeurs sociales et pour les intérêts de la société. Sa nature est présentée de manière stylisée et stéréotypée par les médias ; des barricades morales sont édifiées par des éditeurs, des évêques, des hommes politiques et toutes sortes de personnes bien-pensantes ; des experts socialement accrédités énoncent leur diagnostic et des solutions (Cohen, 1972, cité par (Nova 2018, 194)).

Au fil des réflexions issues d'individus vivant cette situation singulière, de nombreuses analyses ressortent, qui se relient finalement de manière assez étonnante. Le discours médiatique,

utilisé comme outil de propagande, relaie un discours de guerre, de crise, de fin du monde, travaille notre rapport à la mort, et cette présentation stylisée et stéréotypée d'un phénomène perturbateur par les médias n'est pas négligeable dans la contagion de la peur, de la catastrophe. La révolution numérique se pose, dans ce contexte, autant comme remède que comme poison : elle permet de rendre le confinement vivable, mais les retransmissions médiatiques sont loin d'être insignifiantes, la fonction phatique⁶ qu'elles remplissent est déterminante, on le voit à travers notre rapport à l'autre.

Ce discours est d'autant plus dangereux qu'il est omniprésent, tout sujet se ramène à la pandémie. De plus, tant le corps scientifique, politique, que les citoyens relayent ce message, devenant des leaders d'opinion, participant à l'accentuation de cette pléthore d'informations et leur caractère subjectif. Cependant, le leurre médiatique qu'induit Internet, les réseaux sociaux, ou tout autre canal de communication ne constitue pas une pratique propre à la situation pandémique. La facilité de propager une idée et de s'octroyer ainsi un rôle de leader d'opinion est un fonctionnement préexistant, mais qui semble particulièrement présent au sein de cette situation pandémique, accentuant le paroxysme de cette subjectivité critique. Tout citoyen peut devenir « expert » de tout, ce que réfute Claire notamment, qui partage ne plus savoir comment s'informer. L'imbroglio majeur des informations n'est pas propre à cette situation pandémique, mais révèle au contraire des fonctionnements déjà existants.

Il revient donc au citoyen de ne pas se contenter « de la désinformation et de la propagande qui actuellement tient lieu de politique publique dans nos pays » (Michel 2020) mais de questionner ce qu'on vit à travers une démarche philosophique, c'est-à-dire se documenter, mettre en contraste les points de vue, car « si on s'interdit de penser aux motifs, et qu'on obéit simplement aux autorités, on se trouve alors dans un non-sens » (Michel 2020). Thibault dénonce cette situation, qu'il qualifie de non-sens chaotique, noyant l'individu dans une pléiade de données invérifiables.

On dit que, tout le monde dit que, mais qu'est-ce qu'on dit vraiment ? Ça ne ressemble plus à rien, ça n'a plus de sens, on a des informations dans tous les sens qui nous tombent dessus, et nous on patauge, on est noyé dans un non-sens chaotique.

(Thibault, 18 juin, appel Skype)

La contagion des idées, amplifiée par une surinformation et une méfiance qui tend à se populariser, m'amène à penser à une perte de sens (dé)structurant ce contexte. La profusion de questions se heurte à une incertitude générale de la part des dirigeants et des experts. Des bribes de réponses rythment l'amas diffus et parfois contradictoire d'informations qui ne fait qu'amplifier la régénérescence de nouvelles questions. Les discours officiels pataugent, se contredisent. Cette surinformation témoigne de l'opacité de la situation tout en participant à la rendre plus opaque. L'expérience de la pandémie est d'abord celle d'une ignorance et d'une incertitude. Catherine partage son ressenti par rapport à ce traitement de l'information, elle

⁶ Fonction phatique : « Fonction du langage dont l'objet est d'établir ou de prolonger la communication entre le locuteur et le destinataire sans servir à communiquer un message. » <https://www.cnrtl.fr/definition/phatique>

explique que cette incertitude générale vient bousculer chacun, de manière personnelle, dans son propre questionnement.

Le fait qu'on divulgue de la peur, le fait qu'on ne sache pas ce qu'il se passe, c'est-à-dire qu'on est dans une incertitude à laquelle on ne nous a jamais été habitués, et plein de mesures font qu'on ne sait plus comment être, qu'il n'y a plus de repères, et que du coup chaque individu brode selon son contexte, selon ce qu'il a vécu, selon son histoire, selon son entourage...

(Catherine, 23 mai, carnet de terrain)

C'est ici, dans cette singularité que Catherine expose, que se construit le cœur du travail : comment vivons-nous une même situation pandémique ? De nombreuses personnes m'ont partagé leur vécu, leurs difficultés, leur réflexion par rapport à la situation actuelle, et la partie suivante propose un rassemblement de ces fragments de vie pour partager le vécu d'une population dans un moment de soumission à une autre règle du temps. Comment ces mesures du confinement ont-elles impacté, voire influencé une restructuration de nos modes de vie ? Comme précisé dans l'introduction, mettant en lumière les phénomènes fréquemment observés, je propose une mise en débat, sans constituer une représentation large du vécu de la population lors de cette pandémie.

RAPPORT À NOUS-MÊMES : PAS LE MÊME CONFINEMENT !

« On est tous logés à la même enseigne. C'est ça qui est intéressant. Il n'y a pas d'échelle sociale. Il n'y a pas de riches, de pauvres » (Fulla 2020, cité dans Robert 2020). C'est dans cette optique qu'il appelle à relativiser ce qu'on vit : « ce n'est quand même pas un moment très difficile de notre vie [...]. Nous, notre seul petit problème à l'heure actuelle est de rester confiné chez soi » (Fulla 2020, cité dans Robert 2020). Dois-je préciser qu'il est confiné en bord de mer ? Lola Lafon publie : « Hâte de lire les journaux de confinement de celles et ceux qui vivent dans des petits appartements sans maison de campagne, de celles qui ne supportent déjà plus leurs enfants. De ceux et celles qui vivent dans les quartiers populaires », s'emboîtant poétiquement avec l'envie de Diane Ducret de découvrir les récits « des célibataires, des petits salaires, des banlieusards, des sans famille, des gens en somme, qui n'ont pas de vie de secours » (Lafon et Ducret, citées dans Serrell 2020). Ces discours peuvent être difficiles à lire, quand on pense aux sans-abris qui n'ont pas de « chez soi », à ceux que cette situation place dans une situation économique critique, ou encore les « non-confinés » qui triment dans les hôpitaux, les supermarchés, les chantiers, qui ne peuvent admirer l'apparition des bourgeons ou les chèvres se baladant en ville, ou décrire cette période comme une redécouverte du temps pour soi, encore moins se plaindre du manque d'extravagance. Ce récapitulatif malheureusement nécessaire se résume en une phrase : « La romantisation du confinement est un privilège de classe » (Germa, cité dans Serrell 2020).

Je profite de cet interlude pour préciser que les récits partagés sont, en grande majorité, ceux d'une population aisée. Un terrain dans une autre région n'aurait pas forcément mis en lumière les mêmes difficultés. Il y a une importance majeure à tenir compte des conditions matérielles et psychologiques de chacun. Dans quel pays se situe-t-il, dans quel logement, est-ce que c'est chez lui ou non, avec qui est-il/elle ? Certains se retrouvent dans leur maison familiale, avec des personnes « proches » mais avec qui ils n'avaient plus l'habitude de vivre au quotidien, tandis que d'autres se retrouvent isolés dans un petit espace, qui était convenable lorsqu'on pouvait aller au travail, au restaurant, mais qui nous rappelle aujourd'hui ces animaux dans les zoos, placés dans une boîte décorative. D'autres encore se retrouvent coincés dans un pays étranger pour une durée indéterminée, cherchant souvent à rentrer au plus vite, envie alimentée en grande partie par la peur de tomber malade dans un pays où on connaît mal les soins de santé, ou par un budget limité, ou par ennui. Pour certains individus, vivant dans la rue ou dans un logement insalubre, « on leur dit de rester chez eux, mais qu'est-ce que ça veut dire de rester chez soi quand rester chez soi constitue un danger ? » (Manteau 2020, citée dans Richeux 2020).

En dehors du contexte dans lequel on vit (ou subit) le confinement, la sensibilité de chacun, son histoire, son entourage, sa capacité à la résilience, l'ensemble de ces éléments déterminent le vécu de l'individu *confiné*. Au sein de cette situation pandémique se nichent autant d'attitudes qu'on compte d'individus. Tandis que certains se barricadent chez eux, ne sortant que s'ils n'ont pas le choix et évitant tout contact avec autrui, d'autres tentent de vivre comme si de rien n'était, subissant presque ce confinement comme une mesure coercitive personnalisée. Certains sont des médias ambulants, maîtrisant parfaitement la connaissance des mesures de

chaque pays, du nombre de mort, comme si cette situation les terrifiait tout en les fascinant, tandis que d'autres se protègent des informations. Certains accueillent ce temps de repos comme un miracle, car s'ils maintenaient leur rythme de travail, ils risqueraient le burn-out. Il y a les indépendants qui craignent les répercussions budgétaires, les étudiants et les enseignants qui se familiarisent avec des dispositifs virtuels, les sans-abris pour qui l'idée de se confiner n'a aucun sens, et du fait de la fermeture des dispositifs, se procurer à manger, une douche, un lieu pour dormir est de plus en plus compliqué.

Cette partie montre comment une même mesure gouvernementale, l'injonction de se confiner, impacte notre vie de manière très singulière. Le rapport à l'espace-temps, dans ce contexte pandémique, est poussé dans des limites extrêmes. L'injonction la plus extrême de cette période influe directement la notion de l'espace : on est contraint à l'isolement social, à l'immobilité. L'ensemble de notre vie se déroule désormais dans un seul et même espace physique. On vit une compression de l'espace physique, tandis qu'il se démultiplie virtuellement. Ensuite, la dimension du temps se vit différemment, beaucoup mentionnent le fait d'avoir soudainement beaucoup de temps, mais d'autre part on voit un usage du temps singulier, sous l'emprise de l'idéologie capitaliste. On verra ensuite les impacts psychologiques du confinement, la manière dont cette situation, exportant de nombreuses charges négatives, déteint sur les individus, nourrit une anxiété critique. Enfin, le monde du travail permet d'illustrer à quel point on ne vit pas cette situation de la même manière, et ainsi réfuter l'idée réductrice « on est tous ensemble là-dedans ».

I. NOTRE RAPPORT AU TEMPS

Comment le temps s'inscrit-il dans notre quotidien *confiné*, comment les individus l'accueillent-ils ? L'étude de l'usage du temps au sein du contexte pandémique permet de comprendre certains ressentiments exprimés dans les récits. Ces récits témoignent de trois rapports qu'on entretient avec notre temps, des rapports ressortant particulièrement au sein du contexte pandémique, offrant à réfléchir à propos de l'usage du temps au sein du système moderne occidental, n'ayant pas épargné, dans sa visée de domination et d'homogénéité, cette dimension. Ces trois rapports concernent la possession de notre temps, les critères de rationalité définissant notre usage, et enfin une piqûre de rappel du caractère fondamentalement incertain du temps.

I. A QUI APPARTIENT NOTRE TEMPS ?

Célia, confinée seule dans sa maison située dans la campagne au nord de Paris, me confie que ce confinement lui fait du bien, car elle est seule, dans une grande maison, plein de projets en tête, et en plus, son patron continue à la payer pour ne faire presque rien (elle ne me précise pas son travail).

Je vis ma meilleure vie depuis le début du confinement. [...] J'ai plein de projets et le matos pour donc ça me permet de me projeter, repeindre une partie de la maison, refaire ma cuisine, fabriquer des étagères, rénover des meubles, en fabriquer, faire mon potager.

(Célia 28 ans, 27 mars, discussion Facebook)

La perspective de réaliser des projets, de se projeter concrètement, démontre cette idée d'un temps qui nous appartient, dont on peut se saisir pour en faire usage à notre manière. Nicolas me partage un goût du temps pandémique appréciable également, usant ce temps pour réfléchir et prendre du recul.

J'en profite pour faire du cheminement personnel. Je me rends compte que des événements comme celui-ci sont une opportunité pour faire une pause dans sa vie, voir un peu où on en est, où on a envie d'aller, qu'est-ce qui paraît essentiel, qu'est-ce qui ne l'est pas, faire un peu le ménage.

(Nicolas, 7 avril, Appel WhatsApp)

Un temps qui offre une possibilité de mettre en pause et de réfléchir, un temps pour soi, tel est la définition que Nicolas semble offrir à ce temps spécifique. Christine m'explique qu'elle réalise tout ce qui était en *stand-by* dans sa maison : repeindre des pièces, faire un potager, lire des livres, se balader dans sa région à vélo.

En général, j'ai très peu de temps pour moi. Je cours toujours partout, à des réunions, en classe, puis au médecin, tout est prétexte pour courir et stresser. Ici, je ne stresse plus, je continue de travailler, mais j'ai l'impression d'avoir beaucoup plus de temps, j'ai l'impression pour être plus précise de choisir mon temps, de le diriger, et je fais plein de choses, comme avant, mais pour moi !

(Christine, 21 avril, carnet de terrain)

L'expression « très peu de temps pour moi » est, selon moi, crucial. Si notre temps n'est pas pour nous-mêmes, pour qui est-il ? Cette expression courante dans notre définition de l'usage du temps au sein de la société moderne occidentale n'est cependant pas anodine. D'autres récits utilisent des expressions analogues : « temps offert », « réappropriation de son temps ». « Attendre, patienter, contempler, méditer, réfléchir, s'arrêter, tous ces verbes ne paraissent pas appartenir à nos modes d'être contemporains » (Vuilleminot 2020, 2), tellement nous semblons emportés dans un rythme frénétique et harassant caractérisant la vie quotidienne en société moderne occidentale. Catherine, en utilisant les termes « courir et stresser » pour décrire son quotidien, illustre cela. Ainsi, cessant cette boulimie d'activités que notre quotidien semble imposer, notre agenda se vide (partiellement), laissant des pages blanches qu'on peut remplir (presque) à notre guise. Nos journées, habituellement rythmées par diverses activités en des lieux et à des horaires précis, se présentent différemment. Le temps pandémique est singulier. On pourrait voir le confinement comme une expérience expiatoire et ascétique, où tenir son corps prisonnier permettrait à l'âme de reconquérir sa liberté, propice à un exil intérieur (Petit 2020). Mehdi, jeune écrivain confiné à Paris, utilisant le pouvoir de la plume pour rendre compte de la situation actuelle de manière quotidienne, témoigne d'un même sentiment.

Avant, on devait abrégé, alors que maintenant le temps est long, et nous le prenons, et le temps est à nous.

(Mehdi, 18 mars, Facebook)

A croire, en analysant ces partages, qu'on n'a jamais décidé de l'usage du temps, et finalement de notre vie. La vie n'est que remplie de temps. 24 heures qui passent, c'est une journée qui s'écoule. 365 fois cela, c'est une année entière. La vie passe tandis que le temps fuit.

II. QUEL USAGE FAIT-ON DE NOTRE TEMPS ?

Le système économique, expliqué en introduction, est sorti de son quant à soi pour structurer l'ensemble des éléments qui constituent notre vie humaine, y compris la dimension temporelle, se voyant réduite à répondre à des critères de rendement, d'efficacité, de rapidité (Draelants 2018). Cet usage du temps, spécifique au monde moderne occidental, Catherine le dévoile à travers son récit, critiquant comment l'usage du temps semble devoir répondre à des critères spécifiques.

Combien de formations gratuites en ligne sont apparues ? Apprendre à cuisiner, à faire du yoga, apprendre l'espagnol en 4 semaines, à reconnaître les plantes médicinales ? Tous ces gens qui montrent ce qu'ils font, pour montrer qu'ils rentabilisent leur temps, qu'il n'est pas perdu, mais fichez-nous la paix ! Pour une fois qu'on peut faire ce qu'on veut, on vient, à travers notre écran, nous rendre coupable de ne rien faire ! On vient nous dire ce qu'il faut faire ! Et le pire, c'est que ça marche, je me sens mal.

(Catherine, 17 avril, carnet de terrain)

Beaucoup d'éléments majeurs ressortent de ce partage. Notamment l'expression « perdre son temps », expression qu'on retrouve également fréquemment dans notre définition de l'usage de notre temps, caractérisé par des critères de gains et de pertes, lexique directement repris du système capitaliste. En lançant le système ferroviaire au XIXe siècle, l'ensemble du monde se synchronise désormais jusqu'à la moindre seconde. Tout se mesure par le temps. La sonnerie d'école, les programmes télévisés, les horaires des transports publics... L'heure se lit partout, on consulte en moyenne « l'heure des douzaines de fois par jour, parce que presque tout ce que nous faisons doit être fait à l'heure » (Harari 2015, 416). A force d'avoir une vie chronométrée, ne sommes-nous pas en train de vivre sous l'emprise d'un horaire ? La question mérite d'être posée, d'autant plus dans cette situation pandémique où tout se présente comme si le confinement devait être efficace et productif, afin d'éviter de « perdre du temps ». Mais qu'est-ce qui définit un temps « perdu », sur base de quels critères ? Deuxièmement, il y a le regard des autres, ce regard ayant étendu son emprise en se développant au sein des réseaux sociaux, relayant directement l'idéologie de la démonstration, servant de support pour asseoir cette doctrine du regard (Draelants 2018). Aujourd'hui, au sein de notre société, l'image a atteint un succès grandiose, constituant un champ social à part entière. Tout devient monstration, et donc démonstration. L'individu se fait fondamentalement regard (Breton 2008). Léa rejoint ce sentiment de culpabilité à travers cette idéologie de l'image divulguant l'idée d'un confinement productif.

Des personnes montrent leurs nouveaux plats, leur séance de sport, les bricolages de la maison... mais ce n'est pas parce qu'on partage massivement des idées de choses à faire pendant le confinement qu'il faut obligatoirement être productif, apprendre de

nouvelles choses et lire 103 livres. On a le droit de ne rien faire, de rester au lit, de se reposer. On a le droit d'être fatigué, de ne pas se sentir au top.

(Léa, 13 avril, carnet de terrain)

Ce partage témoigne d'une lassitude, où même confiné, nous semblons enchaînés dans le même schéma de rentabilité. Pourtant libérés des contraintes du quotidien, ce confinement offre une possibilité inédite de repenser nos modes d'être, notre espace-temps, à renouveler nos échanges. La manière de vivre son confinement se standardise, se conformise, répondant à des attentes précises, mais qui ne semblent pas provenir de nous-mêmes. La surmédiation de la pensée unique ne fait qu'accentuer cette carence de personnalité. Un temps *offert*, qui nous échappe à nouveau ! C'est dans cette révélation de la dimension temporelle que l'analyse d'Anne-Marie Vuillemenot s'imbrique parfaitement.

Se multiplient les injonctions de l'agir : communiquer sans cesse sur et par les divers réseaux dits sociaux, nous agiter - au moins par des mots à défaut de gymnastique journalière - , amener, alarmer, relayer, inventer de nouveaux modes de solidarité, donner nos cours virtuellement, rester en lien avec la communauté universitaire et la communauté tout court (laquelle ?), participer à la confusion verbale, imagée, imaginaire et majoritairement dés-informative sur le Covid-19, etc... en résumé, *pour légitimer notre confinement nous contaminons notre quotidien [...]* Même confinés nous sommes actifs, producteurs et consommateurs. *L'agitation s'assimile à l'agir*. Pouvons-nous, pourrions-nous, simplement vivre au jour le jour ? (Vuillemenot 2020, 2).

Le processus de normalisation caractéristique du système moderne occidental semble même influencer la manière de faire le confinement, on voit, à travers ses injonctions de l'agir, se profiler une vision conforme et normative de vivre ce confinement, afin de légitimer ce temps suspendu.

III. L'INCERTITUDE AFFAIBLISSANT LA MAÎTRISE : LE CAS PARTICULIER DES VOYAGEURS

Nicolas, après m'avoir partagé son ressenti par rapport au temps *confiné* comme une occasion de se recentrer personnellement, démontre un troisième aspect du temps *moderne*. Il m'explique que son rapport au temps a changé dû à la situation actuelle, cette situation démontre le caractère fondamental, mais nié, du temps : aléatoire, incertain, hypothétique.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Beh ça veut dire que ma relation avec le temps est différente. On a beau faire des plans, mais ça ne sert à rien parce que la vie elle nous pousse dans l'autre sens, et le coronavirus c'est un très bon exemple de cela [...]. Je pense que toutes ces choses que je vis maintenant, peut-être que j'étais déjà un peu en train de les vivre, mais ça les condense, ça m'oblige à les faire.

(Nicolas, 7 avril, Appel WhatsApp)

Ce récit dévoile comment une situation incertaine ramène de la spontanéité dans une structure sociale moderne occidentale cherchant à contrôler cette dimension aléatoire. Nicolas parle du processus de planification, où les individus inscrits dans cette société s'attendent à ce que la vie suive une trajectoire linéaire et prédéfinie, concluant qu'on ne peut jamais savoir, parce

que cette idée n'est qu'illusoire. Cette sensation face au caractère incertain du temps est particulièrement présente dans le cas des voyageurs. J'ai analysé un groupe Facebook de voyage dans lequel des individus partagent leurs itinéraires, leurs questions... principalement des Belges et des Français. Lors de la pandémie, la profusion des publications affectées à ce sujet a été considérable, tous partageaient leur trouble face à la situation, les incertitudes, et surtout leur désarroi face au dilemme : rester ou rentrer ? Si je reste, combien de temps serai-je bloqué ? Si j'attrape le Covid, serai-je pris convenablement en charge ? Mais si je rentre, suis-je conscient d'une part de renoncer à mon voyage, d'autre part de risquer de répandre ou ramasser le virus au passage, et potentiellement contaminer mes proches ? Ce questionnement est d'autant plus difficile que chaque situation est particulière, où les fermetures des frontières renforcent la pression, ainsi que le fait de vivre cela loin des siens. Tatiana, bloquée en Nouvelle-Zélande, est partie seule rendre visite à des amis pendant un mois. Suite à l'annulation constante des vols vers la France, elle décide finalement de rester dans le pays. Elle explique que l'argent perdu, les compagnies aériennes ne répondant pas aux appels, sans aucune date de retour prévue, alimentent un sentiment d'angoisse majeur.

J'ai acheté 3 vols retour au total, ça m'a coûté une fortune (Je ne sais pas si ça va être remboursé) [...] Après 10 jours de stress intense (Je pars... Je pars plus... par où je passe... et si je reste coincée...), j'ai une nouvelle peur à l'idée de prendre l'avion.

(Tatiana 28 ans, 31 mars, Facebook)

Athéna, confinée en Inde avec son compagnon, partis ensemble faire un tour de l'Asie et sur la route depuis plusieurs mois, ont décidé de rester là-bas (ils habitent en France), mais Athéna partage que l'incertitude du retour, de l'évolution de la situation, des conditions sanitaires rendent toute décision stressante.

Nous sommes confinés en Inde à Querim. [...] Ça reste anxiogène car plus aucun vol et pas de solution de rapatriement prévue. Le confinement c'est 24/24 et les commerces y compris alimentaires sont fermés.

(Athéna 35 ans, 25 mars, Facebook)

Charlotte est partie début novembre avec son copain faire un tour de l'Amérique Latine, elle se retrouve à Huaraz, une ville bordée par les montagnes de la Cordillère Blanche, lorsqu'elle se retrouve bloquée. Le gouvernement transmet les conditions de confinement, leur Hostel sera l'unique montagne à gravir, la terrasse au troisième étage comme unique sommet. Elle m'explique qu'ils ont choisi cet Hostel pour son prix économique, sans imaginer qu'il serait leur foyer pour les prochains mois. Elle me décrit son logement, ainsi que son ressenti à propos de certains regards sur elle, tant dans la rue qu'à l'Hostel.

Un bâtiment bétonné, sans chauffage, avec une petite cuisine qui ne paie pas de mine, où tu n'as aucune envie de cuisiner, et un vieux poste télé. [...] Depuis qu'il y a le coronavirus, on est tout de suite visés parce que ce sont des Européens qui ont apporté le virus. On est mal regardés, on se fait un peu insulter dans la rue, et hier soir c'était le pompon parce qu'il y a des voisins qui sont allés voir le propriétaire de l'hôtel en lui disant que si on continuait à sortir à deux pour aller faire nos courses, ils nous

dénonceront à la police, apparemment ils ont pris des photos de nous dans le jardin, ou en train de manger ensemble, alors que normalement on n'a pas le droit, je ne sais pas d'où ils sortent tout ça.

(Charlotte 24 ans, 27 mars, appel Facebook)

Ce récit est intéressant car il illustre un point de vue spécifique sur la situation pandémique au Pérou, un vécu propre à la personne, racontant des regards insistants, des insultes dans la rue, Charlotte interprète cela par sa couleur de peau. On peut également donner une autre lecture à ces regards, si l'on se penche sur les mesures relatives prises par le pays par rapport à la pandémie. Au Pérou, les hommes pouvaient sortir certains jours de la semaine, les femmes les autres jours, mais il était strictement interdit de sortir en couple. Ainsi, tandis que Charlotte interprète ces regards par le fait qu'ils sont les boucs émissaires de cette pandémie, les Blancs qui amènent le virus en voyageant, on pourrait également expliquer cette situation par le fait qu'ils apparaissent aux yeux des habitants comme se moquant des mesures. Ce récit suppose qu'il y a peut-être un manque de compréhension réciproque des codes des autres dans un contexte d'insécurité ambiante, un effondrement de l'empathie et un repli sur ses propres repères qui créent de la défiance (Christine Grard, 31 juillet, mail).

On se rappelle une semaine plus tard. La montée du racisme selon les termes de Charlotte, le manque de confort, l'ennui et surtout l'incertitude de la situation font qu'ils décident de rentrer dès que possible en France, mais ce retour s'annonce compliqué, car les informations se font rares. L'Ambassade, chargée de rapatrier tous les Français, ne répond que très peu. Au bout d'une semaine sans email de l'Ambassade, ils décident de prendre un transport de nuit jusqu'à la capitale, Lima. Arrivés en ville, ils se rendent compte que Huaraz n'était pas un nid à désordre, mais que cela touche l'ensemble du pays. Personne ne sait comment rentrer, l'Ambassade envoie quelques ressortissants puis retombe dans le silence, et un marché informel et secondaire s'est mis en place. Des Français, sur un groupe WhatsApp, disent qu'il faut contacter Vanessa de Air France, et lui demander de trouver des billets. Ils la contactent, elle leur demande : nom, prénom, numéro de passeport, carte de crédit. Direct, droit au but, pratique... ou arnaque ? Comment savoir ?

Nous sommes au Pérou, on n'a pas arrêté de nous tanner en disant faites attention aux faux policiers, ne donnez pas votre passeport, encore moins un détail de votre carte bancaire, dormez dans les bus de nuit avec votre sac, ne dormez pas, etc. Et ici, à un parfait inconnu, je donne l'ensemble de mes renseignements ? Mais ai-je un autre choix ?

(Charlotte, 5 avril, appel Facebook)

Charlotte est aujourd'hui rentrée en France, à Angers, chez ses parents. Elle me confie que sa maman a difficile à réaliser qu'elle est là, physiquement présente, tellement elle était stressée qu'elle reste bloquée. Elle me partage qu'elle a l'impression que ce n'est pas un retour définitif, juste un temps de pause, un petit souffle (Charlotte, 3 mai, appel Facebook). C'est le deuil d'un grand rêve qui meurt en quelques jours. Des plans de voyage élaborés plusieurs années à l'avance, avec de nombreux sacrifices. Un retour précipité, sans projet, juste un abri auprès de la famille. Beaucoup parlent d'échec, de déception, d'une sensation d'inachevé, d'amertume,

d'une envie de hurler tout en pleurant. Des jours où on arrive à relativiser, et d'autres où on a envie de tout balancer. Tous expliquent leur projet initial, leur déception, où ils se trouvent aujourd'hui, souvent chez un membre de la famille ou un ami, la valise ouverte et la tête vidée, mais finissent en disant : « au moins, je suis en bonne santé et mes proches aussi ». Ils parlent de deuil du voyage, de nombreux témoignages illustrent ces sentiments.

Les frontières se sont fermées et le confinement a été décrété la veille au soir de notre départ ! On devait partir 13 mois [...]. La situation nous semble absurde, on est devant nos bagages ultra préparés et on se sent con. Première réaction de la soirée, on a cherché comment partir à tout prix : impossible... puis on a passé des heures à annuler le début du voyage (avion, Airbnb, campings, voiture de location, etc). [...] Ici il n'y a personne et tout est beau et cela nous aide à faire le deuil de ce départ raté.

(Judith 35 ans, 29 mars, Facebook)

2 ans de préparation, voyage commencé en décembre 2019 pour une durée de 10 mois, on a passé 3 mois exceptionnels sur les routes (assez de temps pour réaliser que ça va être le voyage d'une vie). Mi-mars en 2-3 jours tout s'accélère, les pays annoncent la fermeture de frontières, les gens s'affolent, tous les voyageurs rencontrés ne parlent que de ça... on rentre ou on reste ? [...] Je suis en colère et des fois je relativise et accepte amèrement la situation. Ça ressemble à un deuil et tout son processus (sauf que je ne sais pas si mon voyage est mort ou pas)

(Gabion 43 ans, 29 mars, Facebook)

Année sabbatique qui a commencé en janvier et qui se termine en janvier 2020. Retour en France, plus de logement, de revenu, seule dans un appartement, finis pour le moment les découvertes, les rencontres, le sentiment de liberté... Douche très froide, la résilience est difficile.

(Izabell 24 ans, 28 mars, Facebook)

Je suis tellement amère que ça me fait pleurer régulièrement. Tout ce qu'on a lâché en France pour rien, tout l'investissement mental et financier, ce projet commun construit à deux, l'aventure d'une vie réduite à néant.

(Mélanie 29 ans, 28 mars, Facebook)

Ces récits ont en commun un projet élaboré qui s'envole en quelques jours. Tous partagent comment ils ont rêvé de ce projet depuis plusieurs années, comment ils le concrétisent petit-à-petit, jusqu'aux dernières étapes décisives où ils quittent emploi, domicile et s'envolent vers un inconnu rêvé. Certains ont eu le temps de goûter à cette liberté, d'autres étaient sur le départ, mais tous partagent le deuil d'un projet. On retrouve, dans ces récits, un étonnement face à l'imprévu, on retrouve des êtres qui semblent éparpillés, plongés entre rêve et réalité, où l'inscription d'un tel projet semblait construite dans une réalité immuable. Le caractère contingent du voyage n'aurait jamais été pensé. Wilfried, le papa de Virginie, rentre en contact avec moi pour me partager son avis au sujet de cette pandémie. Il est confiné dans un petit appartement avec sa femme, Anne, en région Bruxelloise. Il m'explique qu'ils s'informent

énormément, et cette pandémie leur donne matière à réfléchir. Il interprète les réactions de certains individus comme propres à une société qui leur a appris le goût de la domination, de l'individualisme exacerbé.

Nous sommes gâtés, depuis toujours, au sein de cette société, nous vivons dans un monde d'illusion, c'est pour ça qu'on se plaint de quelque chose qui vient bousculer nos quotidiens. [...] On se plaint vite, on a l'habitude de se plaindre. C'est un peu la réaction des pays nantis, de se plaindre vite. On a été gâtés pendant des années, on trouve ça normal. Il n'y a personne, à part nous les vieux, qui savons ce que c'est de vivre avec des sacrifices. Les autres n'ont jamais connu la guerre. On était aussi privé de beaucoup de choses. Je trouve que cette pandémie a donc un dénominateur positif parce que ça dévoile le caractère de l'homme.

(Wilfried 90 ans, 2 juin, appel téléphonique)

Wilfried dénonce le caractère privilégié de l'individu inscrit dans la société moderne occidentale, qui semble avoir intégré que tout lui était dû, à tel point que lorsque quelque chose ne se passe pas comme il le souhaite, il se plaint et cette plainte est normalisée. Il réalise une comparaison intéressante avec l'époque de la guerre (il fait référence à la deuxième guerre mondiale), démontrant ainsi que le fait de se plaindre est propre aux pays dits « nantis », ainsi qu'aux individus n'ayant pas connu la guerre, n'ayant donc jamais connu un sentiment de privation. Il faut cependant avoir conscience que tout individu inscrit dans cette société n'accède pas à un confort de vie. On verra par la suite à quel point, au contraire, ce système a créé et perpétué des inégalités sociales profondes entre les individus. Néanmoins, comme le précise Wilfried, cette pandémie dévoile certaines caractéristiques de notre manière d'être au monde. Ces récits reflètent la difficulté pour l'individu inscrit dans la société moderne occidentale de supporter la frustration dans une société qui prévoit et maîtrise tout, faisant de l'imprévisibilité une donnée impensable. Ces conceptions de la vie et de la liberté sont propres à l'idéologie moderne occidentale.

VI. L'INCERTITUDE AFFAIBLISSANT LA MAÎTRISE : THÉORISATION

Le temps vit en dehors de l'homme, il existe objectivement, comme s'il était extérieur à lui, il a des propriétés mesurables et linéaires. [...] L'Européen se sent au service du temps, il dépend de lui, il en est le sujet. Pour exister et fonctionner, il doit observer ses lois immuables et inaltérables, ses principes et ses règles rigides. Il doit observer des délais, des dates, des jours et des heures. Il se déplace dans les lois du temps en dehors desquelles il ne peut exister. Elles lui imposent ses rigueurs, ses exigences et ses normes. Entre l'homme et le temps existe un conflit insoluble qui se termine toujours par la défaite de l'homme : le temps détruit l'homme (Kapusinski 2000, 23-24).

Ces récits illustrent une dimension centrale au temps sous l'emprise de l'idéologie moderne : le déni général de son caractère dynamique. Ces récits témoignent d'une surprise face à des projets qui ne suivent pas une trajectoire linéaire et prédéfinie. Les efforts mis dans ce projet et le ressenti exprimés à cause de l'annulation ou la mise en pause du projet témoignent du fait que cela semblait impensable. Alain Gras, dans son essai sur le temps, reproche le caractère

linéaire du temps moderne. Un temps du cosmos neutre, homéostatique, où le devenir se construit par rapport à un référentiel interne dont l'évidence substantielle s'impose à tous. L'inattendu comme donnée étrangère, comme impossibilité, même à concevoir car « l'inattendu, selon le degré d'insolite qu'il contient, suscite l'angoisse ou d'interminables discussions visant à en réduire le mystère » (Le Breton 2008, 95). Tout se maîtrise. Rien n'est laissé au hasard, même le temps. Le temps du rationnel. La société nie l'imprévu, son besoin impératif d'objectivation lui donne l'illusion de contrôler (Gras 1985). Quelle place laisse-t-on à l'imprévu ? Est-ce que la vie reste intéressante dans un monde où elle est calculée, rationalisée et prévue à l'avance pour nous ?

Avant, lorsqu'il y avait une tempête, on s'immobilisait et on attendait qu'elle cesse pour reprendre nos activités. Cela faisait partie de la vie, il fallait survivre au sein d'une nature tant accueillante qu'hostile. Aujourd'hui, on a cherché à oublier son imprévisibilité, s'inventant uniques maîtres des tempêtes et du chaos. Et pourtant, aujourd'hui, les rues sont vides et chacun est derrière sa fenêtre, attendant sans en connaître la durée, comme auparavant, nous obligeant à vivre dans l'ici et maintenant, l'instant présent, bien que découper le temps en trois dimensions distinctes est une impropriété, car rien ne les sépare, il n'existe qu'une construction culturelle de la coupure, prenant son origine dans la représentation moderne du temps. Ces éléments appartiennent au même présent, au présent des autres, existant dans cette synchronisation du temps discordant (Gras 1985). Aujourd'hui, le présent est celui d'une attente, de la perception confuse d'un avenir possible. La capacité existentielle de l'individu à prendre en main ce qui est et ce qui advient est, dans ce contexte, mise à l'épreuve. Ne pas savoir, accepter d'attendre sans savoir. Il s'agit de repousser, semaine après semaine, les limites de sa tolérance personnelle.

Cette pandémie vient rappeler le caractère autonome du temps, sa condition réversible, phénoménologique. Histoire d'individus, histoire de leurs relations, tous s'inscrivent dans un temps présent élargi. Il y a une multiplicité des temps sociaux. Afin d'appréhender le réel de manière intelligible, il s'agirait d'accueillir le paradigme du phénomène, du caractère discontinu du temps phénoménologique. Cette défense de la subjectivité autorise l'action d'un objet au sein d'un milieu social, qui le modifie et devient bientôt le contexte, permettant de reconstruire le paradigme temporel et d'accepter le caractère profondément subjectif de l'existence sociale (Gras 1985).

II. NOTRE RAPPORT À L'ESPACE : ÊTRE DANS UN ESPACE PHYSIQUE

Notre rapport à l'espace physique, au sein du contexte pandémique, se présente à travers trois dimensions. Premièrement, l'espace public, en tant qu'espace relationnel, n'est plus accessible. Comment vit-on la privation de ces espaces ? Ensuite, nous sommes amenés à vivre au sein d'un unique espace physique, quelles en sont les conséquences ? Comment vivre seul, ou avec quelqu'un, dans une compression de l'espace-temps ? Enfin, ce même constat amène une

redéfinition des frontières de l'extimité. Comment faire perdurer l'équilibre devenu fragile par cette réduction drastique de l'espace physique ? Je ne traite que de l'espace physique⁷.

I. LA PRIVATION DE L'ESPACE PUBLIC

L'espace public, au sein de l'épisode pandémique actuel, est devenu hostile et inaccessible, empêchant tout échange, accentuant le sentiment de coupure sociale. L'ensemble des espaces se voit réduit à un aspect fonctionnel, et de nombreux lieux sont désormais « inutiles » car inutilisés. La recherche de sens des pratiques quotidiennes se déplace, mais où ? Comment a-t-on répondu à cette contrainte ? Comment vit-on la privation de ces espaces ? Virginie, confinée avec ses deux enfants dans le Namurois, me décrit ce nouvel espace public comme transformé, et cela par la manière dont les individus en font désormais usage. Ce n'est plus la même ambiance, la même chaleur. Elle vit la distanciation physique comme quelque chose qui éloigne plus que physiquement les individus les uns des autres, elle me raconte comment les gens sont masqués, semblent éloignés, passent leur chemin.

Ça me fait froid. Dans la rue, les gens ne s'arrêtent plus pour papoter, tout le monde semble encore plus pressé que ce qu'il n'était déjà avant⁸, ils font la file, on n'entend plus le bruit des gens qui discutent, qui rigolent, qui s'assoient et observent le défilé rythmé des citoyens d'une ville. Aujourd'hui, il n'y a plus de vie, on est presque des automates, masqués, regard vers le bas, marchant vite pour aller d'un point A à un point B. Voilà la vie de l'espace public.

(Virginie 43 ans, 14 mai, appel Skype)

Disparus, les bruits des conversations, de la foule, ce qui apportait, à en croire les mots de Virginie, une vie à l'espace public. Ces temps de pause, ces rencontres, construisaient la vie sociale. Noah me partage son ambiguïté par rapport à cette nouvelle ambiance citadine. Vivant en ville depuis six ans, le bruit constant des voitures a fait place aux bruits des oiseaux, et il le vit agréablement. Mais paradoxalement, le vide de la ville amène une certaine pesanteur, les bancs sont vides, parfois l'interdiction est même marquée physiquement par des banderoles rouges et blanches, il m'explique que l'unique bruit des rues qu'il perçoit est le rythme des pas de quelques individus, les traversant non pour flâner, regarder, observer, mais pour aller à un endroit précis. Il me partage comment ces meubles tournés vers la rue, tels que les tables et chaises des cafés et des restaurants, attestent « du manque de vie critique actuel » (Noah, 21 mai, appel Facebook). On retrouve, dans ces deux récits, comment la carence de vie sociale structurant originellement l'espace public se ressent, à tel point que les deux concluent en dénonçant le manque de vie occupant aujourd'hui l'espace public.

⁷ L'espace virtuel, d'autant plus en cette période pandémique, ne fait que se démultiplier, on verra plus en détail la virtualisation de l'espace dans la partie III : notre rapport à l'autre.

⁸ « Tout le monde semble encore plus pressé que ce qu'il n'était déjà avant » : on remarque, dans ce récit, à nouveau la dimension temporelle moderne occidentale, celle des individus qui n'ont pas le temps, qui ne le prennent pas, ou que l'on ne permet pas. La question de notre usage du temps en Occident est une vaste question, méritant une monographie pour la traiter correctement.

Sophia est confinée dans un petit appartement situé dans un quartier résidentiel calme. Elle me partage qu'elle n'a pas de jardin, mais que juste devant chez elle se trouve une grande plaine verte, dont elle profite presque quotidiennement, que ce soit pour manger, lire un livre, observer la vie qui s'y déroule, constituant finalement une extension de son lieu de vie, également en période de confinement. Avoir un espace vert si proche rend, pour elle, la vie en appartement plus supportable. Néanmoins, en contexte pandémique, l'accès au parc est plus restreint, il n'y a pas de barrières, mais beaucoup de passants lui font une remarque concernant sa présence dans ce parc.

On me dit souvent « vous ne pouvez pas être là », et de parfaits inconnus hein ! Puis un jour, je peignais, et ce sont des policiers qui sont venus me faire la remarque, rien de méchant, mais avec une petite pointe qui signifiait que je ne pouvais plus disposer de cet endroit, c'était prohibé. Et ce n'est pas facile, depuis ma fenêtre je le vois, il est vide, personne ne l'occupe, j'y vais à des heures tardives quand même, mais bon ce n'est pas la même chose, il n'y a plus de vie.

(Sophia 26ans, 29 mars, appel Facebook)

A nouveau, l'interdiction de l'espace public comme espace de production sociale amène à une même conclusion : « il n'y a plus de vie ». L'espace public comme espace d'échange social, où l'on crée des liens, paraît donc crucial. L'aménagement urbain est, depuis les années 1990, une priorité sociale répondant à une pluralité d'usages, favorisant un usage de proximité. Il devient crucial dans sa capacité « à orienter les comportements sociaux, à instruire la relation à autrui » (Douay 2014, 7). Jan Gehl (2019), étudiant l'interrelation entre vie sociale et espace public, construit deux catégories d'activités pratiquées dans l'espace public, celles dites *incontournables*, telles marcher pour faire les courses, être debout pour converser... et les *facultatives*, comme se promener, contempler le paysage, s'asseoir sur un banc. Alors que l'espace public a d'abord été créé pour permettre la réalisation des activités incontournables, ce sont les activités facultatives qui ont petit-à-petit rempli l'espace public, démontrant le caractère essentiel de celles-ci. Tandis que certains lieux sont de transit, d'autres sont envahis par des individus qui se posent, s'assoient sur des marches, occupant l'espace public pour une durée indéterminée. Ces espaces favorisent la flânerie, stimulent la sensorialité, la convivialité, offrent des espaces de rencontre donnant lieu « à des interactions sociales reposant sur la présence de gens qui, dans un même espace, se croisent ou se regardent » (Svarre 2019, 29).

La fonction sociale à laquelle ces espaces invitent est essentielle. Toute activité entend une dimension sociale, « comme le besoin de voir d'autres personnes, de se trouver au même endroit qu'elles, de s'affirmer socialement, d'être au courant de ce qui se passe » (Svarre 2019, 73). C'est l'exposition visible et voyante, réciproque et réversible, se déroulant sous forme d'une « théâtralisation » des places, ressemblant plus à une scène publique qu'à un espace urbain. Ces actions constituent des formes d'attention coopératives, organisant la co-présence, contribuant à la coproduction de l'espace public. Aménager un espace public, c'est donc agir sur la gestion des co-présences, sur le mode d'habiter et de partager un espace extérieur, libre et accessible. C'est définir les possibilités de sociabilité et de loisirs (Zimmermann 2001).

L'histoire montre « comment la transformation des structures spatiales accompagne celle des structures mentales et des structures sociales » (Zimmermann 2001, 46). Aujourd'hui, les rues sont vides, la ville est rythmée de passants ne s'arrêtant plus, attestant du repli de la vie sociale actuelle. La dimension récréative est proscrite, des activités dites *incontournables*, sont rendues non-effectives, voire impossible (Svarre 2019). Supermarchés et pharmacies sont les uniques justifications pour lesquelles les citoyens peuvent arpenter les rues. L'usage du temps diffère, l'ensemble des espaces publics se convertissent en lieux de transit, traversés d'un pas hâtif par des passants souvent sûrs de leur trajectoire. Les barrières séparant les files, les gardes à l'entrée des magasins, les gels hydroalcooliques à l'entrée des magasins, les masques, l'ensemble de ces éléments en interrelation reproduisent et garantissent ce contexte de la prohibition.

Cette nouvelle ambiance de l'espace public, aliéné de sa fonction sociale, est décrite comme « sans vie », auparavant composée des bruits des conversations, des passants observants, des lieux investis par des individus ayant simplement envie de partager un moment avec d'autres. Si on définit un espace uniquement par les pratiques sociales qui l'activent, beaucoup d'espaces sont amenés à disparaître. C'est dans ce cadre qu'on observe *une multiplication des non-lieux*⁹, d'espaces qui ne se définissent « ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique » (Augé 1992, cité dans (Vuilleminot 2020, 3). Ces espaces créés à l'origine pour la vie sociale, aujourd'hui rendus inaccessibles, ne revêtent plus le même sens. Où se déplace cette sphère de sens ? Quels espaces possibles pour partager un lieu, « que reste-t-il du sens commun qui permet d'ordinaire le partage d'un lieu ? Assistons-nous à une expansion de non-lieux ? » (Vuilleminot 2020, 3). Des bancs publics, de la place principale, ces espaces publics se sont déplacés aux balcons et aux pas de portes, un espace privé gradué en espace public, constituant un nouvel espace public où l'on peut parler à l'autre, interagir, ou simplement perdurer la co-présence autrefois garantie par l'espace public, sans craindre d'être sanctionné. A-t-on par ailleurs déjà dénombré des balcons autant investis, tant au niveau de la décoration que de l'utilisation de ces espaces ? Ces nouveaux espaces de rencontres réinventés démontrent de l'importance de la fonction récréative de l'espace public. Ce nouvel espace se remplit de vie, en particulier à 20h, permettant une microsociologie de l'exposition de soi, de la coprésence, de la socialité.

II. LA VIE RÉDUITE À UN ESPACE PHYSIQUE : CONFLITS INTERNES ET EXTERNES

Lundi 9 mars est une journée qui se déroule tranquillement, ponctuée de cours et d'activités. À une exception près : la réception de plusieurs mails du recteur. Ceci rythmera l'ensemble de la semaine, et en l'espace de cinq jours, l'Université ferme physiquement ses portes et bascule en mode virtuel. Les professeurs se forment à donner cours sur une plateforme informatique, les élèves appivoisent ce support, et Louvain-la-Neuve se vide de ses habitants semi-permanents. Mardi 17 mars, notre Premier Ministre annonce la mesure de confinement. A partir du lendemain midi, se déplacer est exclusivement réservé pour des raisons d'alimentation, d'aide envers des personnes âgées ou faibles, de travail,

⁹ Anne-Marie Vuilleminot. Juin 2020. Esquisse d'une réflexion : de l'espace et du temps en contexte pandémique ?

ou pour du sport. Avec qui est-ce que je souhaite vivre ? Je me rends compte déjà de la chance de pouvoir me poser cette question. L'idée d'alterner entre ma maison et celle de mon copain est rompue par ma belle-mère, me faisant comprendre que je dois choisir un lieu. Le choix est difficile, la nuit est longue, et ma relation avec ma belle-mère se complique, car mes alternatives ne lui conviennent pas. C'est la première fois, en cinq ans de relation, que l'on voit les limites de chacune. Ce temps éveille des sensibilités qu'on ne connaissait pas chez l'autre, fait sortir les différences connues de chacune, mais jamais dites, maintenues dans le coffre des non-dits.

(Moi-même 23 ans, 20 mars, carnet de terrain)

Cette situation impose des questionnements absents de notre vie ordinaire : avec qui est-ce que je souhaite vivre ce confinement, c'est-à-dire pour une durée indéfinie dans un espace réduit ? Qu'est-ce dont j'ai besoin, quelles sont mes priorités ? Il faut néanmoins préciser que le choix d'un lieu de vie prolonge l'idée de la romantisation du confinement, ce questionnement ne se pose pas à tout le monde, mais constitue un luxe ! Beaucoup ne peuvent peser le pour et le contre entre deux logements différents, selon les individus qui y seront, s'il y a un jardin, le nombre de chambres, la localisation¹⁰. Ce questionnement se profile principalement pour les jeunes, qui souvent vivent en appartement seuls ou en colocation, et qui hésitent à rentrer chez leurs parents, où l'espace s'avère parfois plus grand, ou également pour les personnes en couple mais vivant séparément. Selon notre relation à la solitude, à notre compagnon, notre famille... chaque questionnement est singulier. Dylan partage cette difficulté à choisir, entre l'envie d'être avec l'autre, mais la peur d'être simultanément *trop* avec l'autre, deux sentiments difficilement conciliables.

J'hésite vraiment à aller chez un copain, d'un côté j'ai peur de finir par devenir dingue tout seul mais aussi d'avoir envie de lui foutre des baffes.

(Dylan 27 ans, 16 mars, Facebook)

Le récit de Dylan met en perspective le caractère radical du choix à opérer. Si nous décidons de rester seul, c'est être vraiment seul, si nous décidons d'être avec le(s) autre(s), c'est être avec eux « 24h sur 24h, 7 jours sur 7 ! » (Dylan, 16 mars, Facebook). Le conflit intérieur, entre un désir de retrouver d'autres personnes par peur de la solitude, tout en craignant cette surprésence des autres, nous amène dans une ambiguïté complexe. Sophia vit seule dans son appartement, elle m'explique qu'elle a toujours aimé cette indépendance, faire les choses à sa manière, choisir les horaires, ne pas devoir s'adapter à quelqu'un d'autre. Lors du confinement, bien que ses parents lui aient proposé de venir dans leur maison familiale, elle a préféré rester chez elle. Elle m'explique que ça fait trop longtemps qu'elle a quitté la maison et elle ne se sent pas capable de vivre sous l'autorité de quelqu'un d'autre. Néanmoins, elle me confie que ce n'est pas facile, car bien qu'elle aime une certaine solitude, ici cette solitude est exacerbée.

J'ai choisi de vivre seule, j'adore ça, depuis longtemps. Mais ici, ce n'est pas vivre seule, c'est vivre dans la solitude, une solitude imposée, que je subis, ce n'est pas la même

¹⁰ On verra plus en détail à quel point ce confinement n'est pas vécu de la même manière, comment les inégalités sociales structurant depuis toujours notre société moderne occidentale accentuent cette fracture sociale.

chose. C'est comme si mon choix de vivre seule est poussé à l'extrême, et que je dois l'assumer, parce que je l'aurais choisi.

(Sophia, 18 avril, Appel Facebook)

Ce récit atteste de la radicalisation de toute décision due à la mesure de confinement, soit on vit une solitude accablante, soit on est constamment avec les autres. Comment concilier, dans ce contexte, notre envie d'être seul tout en ne subissant pas une solitude fatale, ou notre envie d'être avec l'autre sans être excédé ? Schopenhauer réalise un dithyrambe ambigu mais révélateur par rapport à la solitude, extériorisant le dilemme entre la solitude et la compagnie de l'autre. Il explique au préalable pourquoi être seul est difficile. On ne se suffit pas, voire on ne supporte pas notre propre compagnie, et ainsi, « reclus et isolés, nous nous ennuyons : l'existence « oscille, comme un pendule, [...] de la souffrance à l'ennui » » (Schopenhauer, 1819, cité dans (Petit 2020)). Il conseille alors de cultiver sa richesse intérieure afin de combler ce vide. Ainsi, d'une mortalité imminente, l'isolement devient une fièvre du bonheur. Il illustre ce paradoxe en prenant l'exemple des porcs-épics en hiver, hésitant entre la solitude mais froide et la chaleureuse mais dangereuse promiscuité des autres : « le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les individus les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau » (Schopenhauer, 1851, cité dans (Petit 2020)). Cette réflexion repense l'équilibre entre le besoin d'être seul et le besoin de la communauté, deux impératifs difficilement conciliables, mais qui semblent nécessaires à chacun. Comment penser le vivre ensemble, cette dimension peu présente dans une société moderne occidentale qui érige l'individualisme et l'intérêt personnel comme idéologie. Comment combler ce besoin de l'intime, de l'autre ?¹¹

Christine est confinée dans sa maison, mère de cinq enfants, il n'y a que Anna, la plus jeune, qui a quitté son appartement pour venir vivre près d'elle. Bien qu'elles s'entendent très bien et qu'elles partagent une grande maison à deux, avec un jardin et des espaces verts pas loin, elle m'explique que ça reste difficile de voir tous les jours la même personne, elle a l'impression de tourner en rond. Elle partage qu'autant elle était contente à l'idée de passer du temps chez elle, à mettre en action de nombreux projets mis en pause – on voit son enthousiasme par rapport à ce nouveau temps¹² – autant cet enthousiasme s'est remplacé par un sentiment de lassitude générale.

Le fait de devoir vivre continuellement avec la même personne, de réapprendre à vivre avec quelqu'un avec qui l'on n'a finalement plus l'habitude de vivre, avoir un rythme différent (je vis la journée et elle l'après-midi/soir), ne pas avoir la même alimentation, mais surtout être continuellement avec l'autre c'est vraiment... pourtant je l'aime, c'est ma fille, on s'est toujours bien entendues. En fait, je pense que peu importe avec qui tu

¹¹ Cette réflexion nous permet de réfléchir notre rapport à l'autre et à la collectivité au sein de la société moderne occidentale. On verra, dans ce cadre, la notion de coprésence, de la relation à autrui, et comment ce lien social se voit retravaillé avec l'omniprésence du virtuel au sein du relationnel. On verra ensuite la question de collectivité, comment cette valeur prend sens au sein du contexte pandémique, et qu'est-ce qu'elle nous révèle de notre société fondant l'individualisme comme structure-clé du corps social, au détriment du communautaire. L'ambiguïté révélée par Schopenhauer est centrale au sein du contexte pandémique.

¹² Son récit par rapport à la manière dont elle vit ce temps *confiné* se situe dans la partie : à qui appartient notre temps ?

es confiné, ça mène à une même situation de lassitude. Heureusement que dans mon cas, il n'y a pas trop de tensions ou d'altercations, juste une lassitude. Parfois, mon ennui personnel déteint sur notre relation, je ne sais pas faire autrement, c'est la seule personne avec qui je suis *vraiment*¹³ en relation.

(Christine, 6 avril, carnet de terrain)

Le récit de Christine témoigne d'un réapprentissage du vivre ensemble avec des proches avec qui l'on n'a plus l'habitude de vivre, mais plus encore, d'un vivre ensemble au sein d'un unique espace, ce dont on ne semble pas avoir l'habitude dans notre quotidien modernisé où ne font que se multiplier les lieux, les individus, les activités. La notion de l'environnement sonore développée par Augustin Berg illustre cette multiplication de lieux, nous vivons dans différents lieux, nous changeons de lieux en cours de journée, c'est pour démontrer ce dynamisme constant qu'il développe la notion de « mille lieux » (Vuillemenot 2018). La vie se déroule à travers mille lieux, avec mille êtres avec lesquels nous interagissons ou non, mais qui sont présents. Aujourd'hui, nous passons de mille lieux à un unique espace physique, de mille individus à quelques-uns. Ce confinement impose une distance physique avec la plupart des individus, et paradoxalement, entraîne une proximité inédite, amenant certains à vivre constamment ensemble, pouvant détériorer certaines relations. A nouveau, ici se dévoile la compression de l'espace-temps caractéristique de la situation pandémique. Ce contexte pandémique se vit déjà difficilement, à différents niveaux, par l'angoisse d'être contaminé, de mourir, le stress financier, l'angoisse face à des projets mis sur un plan auxiliaire pour une durée indéterminée... et à ces difficultés s'ajoute l'apprentissage que représente le fait de vivre dans un unique espace physique, seul ou accompagné, et les complications que ce nouveau quotidien peut provoquer.

Laura, française de nationalité, étudiant depuis deux ans à Nottingham, amène, une complication en plus au travers de son récit : l'impossibilité de s'échapper. Sa maman, Marie, est venue lui rendre visite pour deux semaines, elles ont donc loué un Airbnb au centre-ville. Quand la situation comme à se compliquer, Marie décide de rester avec Laura, tandis que Théophile, son frère, part dans le sud de l'Angleterre avec la famille de sa copine (Laura, 19 mars, appel Facebook). Un mois plus tard, on se rappelle. Cela fait un mois que Laura et Marie sont dans un Airbnb, et Laura me partage que dans l'appartement, les tensions augmentent. Théophile a été mis dehors par la famille de sa copine, ce qui met Marie hors d'elle pour deux raisons selon Laura. Premièrement, Marie leur a demandé à plusieurs reprises s'ils étaient sûrs d'accueillir Théophile car ce serait pour toute la période de confinement et ceux-ci ont toujours confirmé. Deuxièmement, ils ne l'ont pas reconduit jusqu'à Nottingham mais l'ont déposé au train, qui est selon Marie un nid à virus. Théophile est aujourd'hui à Nottingham mais confiné dans un autre lieu car Marie lui impose 14 jours de quarantaine. Laura m'explique que l'angoisse de sa maman est liée au fait qu'elle a eu un cancer du sein il y a quelques années. Elle me partage ensuite qu'elle a donné le contact d'un dealer à son frère car celui-ci s'ennuyait, il le rencontre et s'assied dans sa voiture. Marie, au courant, devient hystérique selon les

¹³ « C'est la seule personne avec qui je suis vraiment en relation » : le terme « vraiment » est non négligeable. Que signifie être vraiment en relation, qu'est-ce que cette interlocutrice sous-entend en utilisant cet adjectif ? Nous verrons cela en détail dans la partie : notre rapport à l'autre.

termes de Laura et met toute la faute sur Laura, car selon elle, le fait qu'elle soit physiquement présente la rend plus facilement coupable. Elle m'explique que sa maman lui reproche d'avoir donné un nom de dealer, que ce n'est pas le fait qu'il fume qui la dérange, mais le contact en tant que tel. Laura se sent exténuée, elle voulait le mieux pour chacun, mais reçoit la colère de sa maman, selon elle injustifiée, et paie pour l'inconscience de son frère. Elle termine l'appel en me partageant qu'elle veut partir parce que l'ambiance est anxiogène mais n'a nulle part où aller, et d'autre part n'a pas envie de laisser sa maman seule en cette période.

Si l'on veut respirer, c'est dehors, dans un parc, et puis on est obligé de retourner dans cette ambiance mortelle. On sort parce qu'on est énervé par l'attitude de quelqu'un, par tout ce qu'elle dégage de négatif, mais comme on vit 24h sur 24h ensemble, on ne peut en échapper. A part dehors, là où c'est à moitié interdit. Obligé d'être avec l'autre !

(Laura 21 ans, 22 avril, appel Facebook)

Le récit de Laura accentue l'idée de radicalisation évoquée notamment par Dylan et Sophia : le confinement provoque une impasse. Dans cette expérience de privation de la liberté s'ajoute la difficulté liée à la promiscuité, touchant son paroxysme dans l'empêchement de s'en défaire. On le voit, dans ce récit, l'impact de cette compression de l'espace physique, du jeu de tensions, de cette impossibilité de s'échapper, de devoir se satisfaire d'un tour du parc, tout en sachant que nous allons devoir y rester, dans ce lieu, pour une durée toujours indéterminée. Et encore, ce cas de figure concerne ceux qui peuvent se déplacer, certains doivent se contenter de ce qui se trouve à moins d'un kilomètre de leur domicile, et par ailleurs qui n'ont pas de case « j'en ai marre » à cocher pour justifier ce déplacement, jugé alors inutile, auxiliaire.

Lisa quitte son appartement pour aller chez ses parents pour le confinement pour des raisons de confort principalement, elle explique que son appartement est petit, en ville, alors que la maison est située dans la région du Hainaut, elle a un jardin, et elle ne sera pas seule. Mais elle partage le regret de cette décision, elle vit seule depuis une dizaine d'années, et se retrouver dans un cadre familial, avec des règles précises, des horaires, une autorité, elle vit cette situation comme un retour à l'enfance, où elle ne pouvait rien faire. Elle explique comment elle retrouve les crises familiales, les habitudes qui n'ont pas changé, elle raconte des repas silencieux, elle définit sa chambre comme seul refuge, où une clé peut constituer un objet précieux.

Je suis retournée chez mes parents toxiques, me retrouver confinée avec eux est littéralement la pire chose qui puisse m'arriver sur cette terre ; je suis enfermée dans ma chambre dans le noir depuis 4 jours pour ne pas les voir, la santé mentale à 0, apparemment il fait 20 degrés dehors je n'étais même pas au courant.

(Lisa 32 ans, 20 mars, discussion Facebook)

Qu'est-ce qu'elle entend par « parents toxiques », elle ne développe pas. Mais le terme est loin d'être insignifiant. Peut-être est-ce par rapport aux règles imposées, à l'autorité, à une privation de liberté qu'elle dénonce en illustrant cette situation comme un retour à l'enfance où elle ne peut rien faire ? Ce récit se rapproche des autres dans l'illustration de la complexité d'un vivre

ensemble à réapprendre, d'un jeu de tensions, de sensibilités différentes, d'une recherche d'équilibre entre respecter l'autre tout en s'autorisant à vivre. Cette situation d'enfermement peut générer des violences domestiques, envers son partenaire ou ses enfants. Mehdi met en mots son ressenti par rapport à la situation qu'il perçoit chez ses voisins.

Mes voisins du dessous aussi, ils en ont marre, de cette vie intérieure, je les entends depuis ce matin, à travers les conduites d'eau, j'entends l'homme et la femme qui crient, les enfants qui pleurent, j'entends des choses qui se cassent [...], et j'entends que l'amour est au bord de la crise de nerfs, dans l'appartement du dessous, parce que nos appartements n'ont pas été pensés pour qu'on soit confinés à l'intérieur, non, ce sont plutôt des cocottes minutes dans lesquelles nous sommes, et bientôt, il faudra ouvrir le couvercle, voir le ciel, exploser.

(Mehdi, 25 mars, Facebook)

« Nos appartements n'ont pas été pensés pour qu'on soit confinés à l'intérieur. » Cette phrase dénonce à elle seule l'une des plus importantes conséquences de la mesure de confinement : nos lieux de vie ne sont pas appropriés à une telle injonction, l'oppression physique, le vivre-ensemble constant ou la solitude insoutenable, la promiscuité, tout cela s'avère déterminant dans notre capacité de résilience. Bien que notre « chez soi » présente un caractère intelligible et familier, procurant un sentiment de sécurité (Breton 2008), se limiter à cet unique espace est compliqué. Notre espace privé n'est pas conçu pour recevoir l'entièreté de notre vie. Comment vivre une telle compression, comment équilibrer nos relations sociales à notre besoin d'indépendance, et vice-versa, comment vivre cette indépendance sans sombrer dans la solitude ? Cette situation d'enfermement amène l'individu à puiser dans ses ressources personnelles pour surmonter cette épreuve.

III. LA VIE RÉDUITE À UN ESPACE PHYSIQUE : REDÉFINITION DE L'EXTIMITÉ

J'ai présenté, dans une autre partie, Catherine. Catherine est institutrice en immersion pour les cinquièmes primaires, et comme tout le corps enseignant, elle s'est adaptée à des outils virtuels (non sans difficulté me confie-t-elle) pour continuer à donner cours. Au sein de son expérience à propos de ses classes virtuelles, elle me partage les différentes questions qu'elle s'est posée : Où donner cours, dans ma chambre c'est trop intimiste mais il n'y a pas de bruit, en bas mais il risque d'y avoir du passage, dehors ça ne fait pas sérieux. Finalement, elle m'explique qu'elle opte pour sa chambre en réarrangeant ses meubles, de sorte qu'on ne puisse voir, par la caméra, que des livres derrière elle. Néanmoins, malgré qu'elle soit dans sa chambre, elle me partage qu'il y a parfois ses enfants qui viennent pour demander où se trouve la râpe à fromage, tel CD de musique... et si ce ne sont pas les enfants, c'est le chat. Elle m'explique qu'elle trouve difficile de réaliser sa vie professionnelle au sein de son foyer, de son intimité, et surtout de délimiter ces deux espaces sans qu'ils s'entremêlent (Catherine, 2 avril, carnet de terrain).

Laura, confinée à Nottingham avec sa maman, exprime un ressenti similaire, éprouvant aussi une difficulté à séparer deux sphères normalement bien distinctes qui se déroulent aujourd'hui, en contexte pandémique, dans le même espace physique. Elle me partage que l'Airbnb est très

petit, il n’y a qu’une chambre et ensuite l’espace commun avec la cuisine, la salle-à-manger et le salon tout en un. Et la salle-de-bain. Ce n’est pas tant les cours qui ont posé problème, car elle pouvait activer le mode *mute* et ne devait pas mettre la caméra, mais c’est devenu plus complexe lors des examens oraux, où elle devait allumer caméra et micro. Elle partage son énervement envers sa maman, qui n’a pas respecté ces moments, passant derrière l’écran, lui posant des questions, elle n’arrivait pas à se concentrer et cela l’a beaucoup embarrassée. Outre cette difficulté, de manière générale, la privation de l’accès aux bibliothèques a été difficile pour elle, travailler à la maison, en compagnie de sa maman, était impossible. Elle me confie qu’elle craint pour ses résultats, et qu’il n’y a pas de doute, ces potentiels mauvais résultats seront la conséquence du confinement (Laura, 3 juin appel Facebook).

Virginie, maman de deux jeunes enfants (8 ans et 11 ans), partage à quel point il est difficile de continuer sa profession en télétravail tout en s’occupant de ces deux enfants de manière quotidienne. Elle m’explique qu’habituellement, elle les dépose à l’école avant d’aller au travail et vient les rechercher en fin de journée, et le week-end elle a du temps pour eux. Mais dans la situation pandémique actuelle, elle est amenée à devoir présenter des réunions professionnelles tout en animant ses enfants, en veillant à ce qu’ils écoutent leur classe et réalisent leur devoir, tout en pensant à préparer le repas du midi et du soir. Elle trouve que le fait que ses sphères, habituellement délimitées, se côtoient, voire s’entrechoquent, rend cette situation pandémique encore plus pénible. Elle partage également qu’elle ne sait plus quoi faire pour animer ses enfants.

Je ne sais plus quoi faire. On a tapissé tous les tableaux, rempli de couleur tous les mandalas, trié, donné, rangé, réarrangé les armoires à habits, à jouets, à bricolage, on a fait des gâteaux au chocolat – figue, au chocolat – noisettes, au chocolat – caramel, je leur ai même appris à tuer un coq et à le vider. Je ne sais plus quoi faire. Et on n’est qu’en avril. Beaucoup de parents signent une pétition pour que l’école ne reprenne pas, moi c’est tout ce que je rêve. Jamais je ne poserais ma signature.

(Virginie, 12 avril, appel Skype)

Ces récits témoignent, différemment mais conjointement, d’une autre conséquence liée au fait de vivre dans un unique lieu physique : le recul de l’intimité. Cette pandémie bouscule notre espace personnel. L’espace de travail, familial, amical..., se regroupent en un seul et même espace, la passerelle séparant habituellement un monde intérieur, connu, d’un désordre apparent du monde externe n’existe plus. On appelle notre employeur depuis notre chambre, avec nos enfants jouant derrière nous. On est en examen oral et le facteur sonne en bas pour livrer un colis. L’espace intime se redéploie au sein de notre vie professionnelle, médicale, sociale, les figures de la cohabitation se multiplient, la séparation entre ces espaces est réinterrogée par le biais du télétravail, rendant possible l’extension de l’espace public et professionnel. On a du mal à placer des frontières, à équilibrer les moments. Catherine atteste de cette recherche d’équilibre en partageant sa réflexion par rapport à l’élection du meilleur endroit, au sein de sa maison, pour exercer sa profession sans que cela ne pénètre trop son

intimité. Elle explique ses agencements, ses stratégies afin de rétablir un semblant de frontière entre ses sphères. Laura exprime la difficulté de réaliser ses études au sein de l'espace dans lequel on vit, où notre vie personnelle peut venir à tout moment perturber cela. Les sphères se touchent, cohabitent difficilement, effaçant la dichotomie extérieur/intimité et « découplant ainsi les espace-temps » (Vuilleminot 2020, 8). On cherche à redéfinir, à travers des stratégies d'adaptation, les frontières autrefois clairement délimitées de l'extimité. Privatisation, délimitation, l'individualisme est mis en tension par ce recul de l'intimité.

Cette situation pandémique redéfinit notre rapport au temps et à l'espace, qui se présente autrement : un temps qu'on découvre dynamique, aléatoire, surprenant, nous rappelant notre non-maîtrise, notre impossibilité à gérer tout ce qui compose notre environnement, un temps aussi qui ne semble pas nous appartenir. Notre rapport à l'espace est également retravaillé, on se rend compte que l'impossibilité de vivre l'espace public nous marque, on recrée aussi vite des espaces de possibilité pour perdurer cette coprésence que réalisait l'espace public. Aussi, le fait de vivre dans un seul lieu nous amène à retravailler notre rapport à nous-mêmes dans le cas où nous sommes confinés seuls, ou à nos proches, ainsi qu'à retravailler la notion d'intimité. La conception spatio-temporelle se voit reconfigurée. Pouvons-nous faire l'hypothèse de la perte d'un sens commun tant de l'espace que du temps, ou par cette reconfiguration forcée, d'une restructure de l'espace-temps ?

III. ISOLEMENT, ANGOISSE, DEUIL... QUELS IMPACTS PSYCHOLOGIQUES ?

I. ISOLEMENT : EXPÉRIENCE COMMUNE D'UN ENFERMEMENT

Lucas, confiné chez sa maman dans le Namurois, me partage qu'il a terminé son Master en Commerce depuis 9 mois mais qu'il n'a pas encore trouvé d'emploi, il s'est inscrit au chômage il y a peu et ressentait une certaine culpabilité par cette inactivité, mais partage comment cette période le déculpabilise.

Je suis au chômage depuis le 29 février et au début je culpabilisais de ne rien faire¹⁴ mais maintenant ça va mieux.

(Lucas 26 ans, 16 mars, Facebook)

Il vit cette situation comme une période de déculpabilisation, où il ne ressent plus le besoin de justifier les journées où il ne fait « rien ». Ce temps peut se présenter délivrant, générant un sentiment de normalisation. On n'est plus un projet anéanti par cette situation, on est dans un cadre où le confinement s'emboîte parfaitement avec leur routine. Cédric est confiné dans son appartement à Paris, il vit seul, et cette période d'isolement apparaît comme le prolongement de son quotidien, lui permettant même d'expérimenter plus intensément cette envie de solitude.

¹⁴ A nouveau, que signifie l'expression « ne rien faire » ? Ne fait-on pas toujours quelque chose ? Si notre activité ne répond pas à des critères d'utilité, de performance, selon une échelle prédéfinie de pertes – gains, si elle ne répond pas aux critères imposés par le système économique, est-ce pour autant une activité inutile ou inexistante ?

Je ne supporterais pas d'être enfermé avec qui que ce soit plus de 3 jours, alors que tout seul... même 3 mois ça ne me fait pas peur. C'est mon rêve depuis des années. De plus, plus aucune pression sociale, je ne me suis jamais senti si bien, mes potes ne me forcent plus à sortir, je peux travailler depuis mon canapé, je reste seul, personne ne me dérange.

(Cédric 34 ans, 16 mars, Facebook)

On voit, dans ce récit, que le bien-être exprimé face à une solitude permise qui s'accompagne d'une pression sociale qui est annulée. L'usage du terme « forcer » illustre l'impact de la pression qui semblait s'opérer sur lui. Ainsi, plus qu'une situation qui s'harmonise avec son envie, elle permet de la rendre possible, concrète. Hugues me partage qu'il est paraprène, une sous-catégorie de la schizophrénie, et avant de trouver une médication adaptée à son trouble psychique, la vie familiale était trop difficile, il s'était donc isolé pour une longue période et me partage que cette expérience de solitude antérieure fait qu'il n'appréhende pas la situation actuelle.

Le confinement ça ne change pas grand-chose pour moi, j'ai l'habitude d'être seul. [...] J'ai vécu pendant ces deux années parfois plusieurs semaines sans voir personne et n'ayant pas d'argent à me nourrir parfois de pâtes avec des œufs parfois de pâtes avec de l'ail. Plus les hallucinations et les voix. Ça n'a pas duré deux années entières mais voilà globalement... C'est pour ça que là, moi qui n'ai plus d'hallucinations, je prends tout ça assez tranquillement. [...] Je ne sais pas combien de temps ça va durer ce confinement mais je ne m'inquiète pas trop vis-à-vis de ma résilience.

(Hugues 26 ans, 27 mars, discussion Facebook)

Le terme résilience que Hugues emploie décrit notre capacité à réceptionner une situation de confinement. Ce choix du terme est très pertinent, car en effet, face à une même situation inédite, nous ne réagissons pas de la même manière, selon notre histoire, notre sensibilité, notre contexte... Autant les trois premiers récits illustrent cette situation comme s'harmonisant bien avec leur quotidien, voire le sublimant, autant on retrouve des récits tendant plutôt vers une peur de la solitude, de se retrouver seul avec soi-même, du besoin de contact social. Laïa, confinée à Bruxelles dans une colocation avec trois autres personnes, continuant son travail (elle travaille dans un supermarché) me confie que cette situation tombe très mal au niveau personnel. Elle a connu une longue période difficile et solitaire. Petit-à-petit, rebâtissant des éléments de sa vie, elle me partage qu'elle a aujourd'hui réussi à recréer une vie dans laquelle elle se sent bien, stable, et reposée. Mais au moment où, des années après, elle est prête, il n'y a plus personne.

Ce contact avec les autres que je ne voulais plus, aujourd'hui j'en ai besoin. Je sors enfin de cette grotte, mais il n'y a plus personne. Voilà que je passe 6 mois à nier les messages des personnes, ne pas répondre au téléphone, disparaître de la vie quoi, et là je suis prête, je veux faire la fête, discuter, rire, danser, mais on ne peut plus ! Je dois retourner

dans ma grotte, en espérant que ça ne dure juste pas à nouveau 6 mois, parce que là, je ne pourrais pas. Non, je ne pourrais pas.

(Laïa 27 ans, 27 mai, carnet de terrain)

Un contact social dont on a besoin, mais qu'on ne peut plus expérimenter, si on reprend les termes de Laïa. Victor partage un vécu assez similaire, une expérience solitaire et difficile, où le contact à l'autre a entraîné un certain bien-être, et la perspective de ce moment solitaire cette fois imposé lui fait peur.

Je suis récemment sortit d'une période de dépression et de solitude, et je me suis découvert un coté extraverti. Rencontrer de nouvelles personnes et voir du monde me rend heureux. La perspective de devoir rester enfermé pendant plusieurs semaines, de ne plus pouvoir voir mes potes, et de ne plus pouvoir rencontrer de nouvelles personnes me fait assez peur, j'ai le sentiment que je vais revenir à mon état de solitude et de déprime d'avant (Victor, 16 mars, Facebook).

Ces récits montrent comment une perte du lien social dû à un isolement cette fois-ci imposé de l'extérieur provoque une crainte par rapport à leur résilience, si l'on reprend le terme utilisé par Hugues. On protège notre santé physique les uns des autres en s'isolant, mais c'est cette même isolation qui entache notre santé morale. Comment équilibrer ces deux pôles sans basculer dans une radicalisation qui détruirait l'un au prix de l'autre ? Nina, confinée avec des amis, partage qu'elle rompt avec son compagnon, après 3 ans de relation, juste avant le confinement. Cette situation complique son travail de rupture, par la carence de liens sociaux qu'elle impose.

On s'est séparés 2 jours avant. Du coup j'ai eu la chance de me confiner avec des gens que je connais pour me sentir moins seule, mais lala déprime de la situation mélangée à l'enfermement est un très mauvais mélange et j'ai juste hâte que tout soit fini pour retrouver mes amis et me changer les idées. Parce que là à part cogiter sur cette relation je ne fais pas grand-chose.

(Nina 27 ans, 27 mars, discussion Facebook)

Contact social et activité sont deux éléments dont nous prive cette expérience de confinement, accentuant la difficulté de vivre cette période. A cela s'ajoute une rupture amoureuse dans ce cas-ci, où le manque d'activité et d'amis empêche de se « changer les idées ». On retrouve la dimension du temps en confinement, qui semble nous donner l'occasion de réfléchir, faire une pause, se recentrer sur soi (si on se rappelle le récit de Nicolas), mais ce même temps de réflexion se présente différemment pour Nina. La dureté d'une expérience d'enfermement, causant une carence des liens sociaux et un affrontement à une solitude parfois non choisie peut se vivre très difficilement. Lisa, confinée seule dans un appartement à Bruxelles, exprime son angoisse majeure par rapport au confinement : la solitude, se retrouver seule avec soi-même pour une période indéterminée. Elle partage une assuétude à la drogue, qu'elle a réussi à contrôler à travers diverses activités : les études, la vie active, le sport. Mais ce contexte, en mettant en pause ces échappatoires, empêche de réaliser celles-ci, pourtant cruciales pour la

santé mentale de l'individu. On peut reposer la question : comment équilibrer, dans cette situation, la santé tant physique que mentale sans basculer dans une radicalisation qui détruirait l'un au prix de l'autre ?

Le confinement m'effraie pour la simple raison que j'ai peur de rester seule avec moi-même, je vais rechuter c'est inévitable et ça je le ressens, ça va être difficile car je me sens vraiment impuissante. [...] Je vais me laisser mourir solo dans le noir dans ma chambre maintenant que je n'ai plus d'études ou de sorties pour les fuir.

(Lisa 22 ans, 15 mars, Facebook)

Les premiers jours, j'étais plutôt content. Je pensais que ça pouvait être quelque chose de bon dans ma vie pour me reprendre en main. J'ai eu des débuts de projets [...]. Le problème quand on est à la maison longtemps, 24h sur 24, on ne peut pas échapper à ses problèmes. Mes parents ont une mine d'or en médicaments, et c'est le tramadol qu'ils ont en abondance et j'avais déjà testé y'a quelque temps. Puis j'ai recommencé à tester. Puis à en prendre chaque soir, je suis défoncé tout le temps de 18h à 2h du matin, je me réveille super tard. J'ai des cours par Visio et sur WhatsApp, mais je trouve que ça n'a plus aucun sens, la philo sur WhatsApp ça ne sert à rien. Les cours en Visio bug, et je n'arrive pas à travailler seul chez moi. Tout devient un peu gris et mes vrais amis me manquent [...]. Ce confinement ne me rend pas triste, j'ai juste peur de moi, d'être face à moi-même et mes pulsions, je fais des choses que je ne ferais jamais accompagner, ou alors avec plus de précautions. Et j'ai hâte que ça soit fini, et je veux en sortir indemne.

(Tom 21 ans, 27 mars, discussion Facebook)

Ces récits dévoilent une peur de se retrouver seul, plus précisément face à soi-même, de ne pouvoir être accompagné. Ils parlent de pulsions, de potentielles rechutes, d'une crainte face à une période provoquant une solitude pour une durée indéterminée. Ils dénoncent la rupture du lien social comme une épreuve difficile, démontrant l'importance du lien social comme potentiel amoindrissement de certaines souffrances psychiques éprouvées. De nombreuses personnes ont déjà connu un isolement pour une période plus ou moins longue, de manière volontaire ou non, telles les personnes partant en expédition maritime, dans l'espace, ou les prisonniers, les patients d'un hôpital psychiatrique... Par ces littératures, on connaît les effets psychologiques d'un enfermement. L'expérience de confinement actuel n'isole peut-être pas des individus dans des cellules de 7m² sans lumière, sans vie. Néanmoins, cela reste un enfermement, avec son lot de conséquences : ennui, isolement, stress, manque de sommeil, anxiété. L'isolement est une épreuve psychologique majeure, qui nous aliène de notre environnement, provoquant une rupture des contacts sociaux qui peut nuire à notre santé mentale. Les conséquences de déprivation sociale, dans certains contextes, peut amener un individu à avoir des difficultés à discerner le réel de l'irréel (reality monitoring), ou à ce qui est interne de ce qui est externe (source monitoring). En conséquence, il peut développer des symptômes psychotiques tels que des hallucinations, des altérations de la perception ou encore des expériences de déréalisation (Mengin 2020). Cette réflexion peut se concentrer en une

phrase : « J'ai besoin des autres pour savoir que j'existe » (Fournier 2020, cité dans Neveux 2020). En isolant des milliers de personnes pour une durée indéterminée, on atteint puissamment la santé de chacun, il suffit de le lire à travers ces récits, traitant du rapport à une solitude contrainte, provoquant une carence des liens sociaux et des activités, impactant profondément leur santé mentale (Mengin 2020).

II. CLIMAT ANXIOGÈNE : UNE PEUR INSTITUTIONNALISÉE

S'il y a un terme qui pourrait caractériser le climat social actuel, ce serait peut-être *anxiogène*. Sans affirmer sa généralité par l'idée que tout le monde ressent le climat actuel de telle sorte, sa présence fréquente au sein des récits m'oblige à écrire une partie sur ce ressenti qui tend à se populariser. Dans ce contexte, beaucoup de situations peuvent être source d'angoisse, procurant un sentiment de peur. Mais bien que l'expression de ce sentiment soit répandue, sa mise en mot se décline particulièrement pour chacun.

J'ai très peur de ce qui va se passer avec les événements actuels, c'est la première fois de ma vie ou je n'ai vraiment pas le contrôle sur une situation et ça me terrifie.

(Romain 19 ans, 15 mars, Facebook)

La fin paraît encore si loin, à force de retarder le confinement, de se dire, encore deux semaines, de tenir, sans savoir comment, avec cette seule consigne que je me donne à moi-même maintenant, de vivre au présent, de vivre aujourd'hui, parce que demain est mort, parce que l'été n'aura pas lieu, [...] combien encore, avant dehors ? de jours, de mois ? on n'en sait rien, on verra bien.

(Mehdi, 29 mars, Facebook)

En cette période, je me sens comme dans une salle d'attente, attendant que tout ça passe sans avoir de notion du temps. Et je n'aime pas ça, je n'aime pas ne pas savoir, quand est-ce que je vais revoir mes amis, reprendre mes activités, faire ma vie quoi. Je n'aime pas ça.

(Clémence, 15 avril, appel Facebook)

Romain explicite sa peur par le non-contrôle de la situation actuelle comme expérience nouvelle, et d'après ces mots, terrifiante. Accepter qu'on ne maîtrise pas une situation, qu'il faille attendre de manière indéterminée sans savoir vers où l'on va, est une situation que la société moderne occidentale, dans son idéologie de la maîtrise absolue, semble avoir occultée, niant l'aspect dynamique et autonome du temps. Quant à Mehdi, traitant de la même incertitude, c'est plus d'un ancrage du présent dont il traite, vivre dans le présent et « tenir », parce qu'on ne sait pas. Son récit démontre un individu imbriqué dans une situation dont il a conscience qu'il ne la maîtrise absolument pas, et qui cherche à se forcer à ne pas imaginer, à ne pas espérer, à ne pas attendre cet été habituel, parce qu'il a compris que ce n'est pas de son ressort. Clémence exprime aussi un sentiment d'attente, elle semble considérer que le seul rôle de l'individu, en cette période, est d'attendre que « tout ça passe » en espérant que ça ne dure pas trop longtemps. Ainsi, ces récits témoignent d'individus dépossédés de leur pouvoir d'agir, mis en « salle d'attente » où on leur demanderait d'attendre patiemment et de puiser

dans leur ressource personnelle pour supporter ce contexte, ces récits témoignent d'une angoisse liée à l'incertitude du présent, et de l'avenir. Combien de temps encore, avant dehors, et vers où va-t-on ? A cette incertitude s'ajoutent des facteurs extrêmement personnels. Ninon, étudiante en art, partage qu'elle ne peut continuer son projet artistique à cause de la fermeture des ateliers, empêchant l'accès au matériel artistique.

Ça me fout dans une situation très délicate et dans des angoisses pas possibles [...]. Je ne suis pas en colère contre les mesures, je suis juste remplie d'angoisses qui tournent en boucle dans mon cerveau, seule dans mon appart. Ma pratique artistique, c'est toute ma vie, si ça vacille, je vacille. Je crois que je suis en train de péter les plombs.

(Ninon 23 ans, 14 mars, Facebook)

La mise en pause d'un projet peut provoquer des dommages considérables, on peut le remarquer aux mots que Nino choisit pour décrire ses émotions. Cet empêchement de continuer un projet concerne beaucoup d'étudiants, ceux en art, que ce soit photographie, peinture, architecture, ceux faisant des recherches et nécessitant des laboratoires ou les bibliothèques. Moi-même, j'ai ressenti une angoisse face à la fermeture des bibliothèques, et donc l'impossibilité de me procurer des livres. Nombreux sont ceux travaillant dans l'HoReCa, et qui ne savent pas non plus ce qui adviendra pour eux. Comment la pandémie soulève-t-elle les failles de la société moderne occidentale, comment fait-elle apparaître les inégalités sociales, comment nous révèle-t-elle la manière dont la société répond aux besoins des individus¹⁵ ? L'incertitude du présent et de l'avenir est source d'anxiété, mais on décèle également d'autres facteurs qui s'y ajoutent.

Je ressens de l'inquiétude que ma mère soit touchée car elle est confrontée au monde, bien plus que moi qui suis agoraphobe et donc qui vis assez recluse. [...] Ça m'inquiète et je me sens inquiète. J'avoue que la pression est montée d'un grade en moi.

(Aurélie 22 ans, 17 mars, Facebook)

J'ai peur pour mes parents et grands-parents, j'ai peur pour mon copain, ma sœur et son mari, j'ai peur qu'il leur arrive du mal. [...] C'est terrible mais *les médias nous lavent le cerveau toute la journée*¹⁶. Mon copain lui, m'agace car il va s'acheter un truc chaque jour, un jour c'est le tabac, un autre c'est le pepsi... Il va en *zone à risque*¹⁷ tous les jours.

(Zoé 32 ans, 28 mars, discussion Facebook)

Aujourd'hui je ne peux pas, je ne peux pas parce que j'ai peur, j'ai peur parce que je suis peut-être porteuse, ou infectée, j'ai peur parce que ma simple présence pourrait l'emporter [sa grand-mère] pour toujours, et me rendre impardonnable.

¹⁵ Le dernier point constituant cette partie, intitulé « Fractures socio-économiques : le monde du travail » traite de manière plus approfondie des inégalités sociales structurant notre société moderne occidentale.

¹⁶ « Les médias nous lavent le cerveau » : cette réflexion rejoint le premier point du travail : quelle information nous donne-t-on ? Cette expression reflète la densité des informations qu'on subit quotidiennement et leur caractère parfois subjectif

¹⁷ Lexique relatif à la guerre.

(Sophie 24 ans, 20 mars, Facebook)

Personnellement je craque depuis hier soir. J'ai minutieusement tout préparé avant même que l'épidémie n'arrive en France, 3 personnes fragiles dans ma famille, j'ai dû faire des stocks, donc on ne sort plus du tout et je pense qu'on peut tenir 3/4 mois sans bouger. J'ai des masques, juste ce qu'il faut pour pouvoir sortir au cas où, les plus performants existant actuellement (vu que je m'y suis prise à l'avance). Je deviens une psycho survivaliste. Une experte dans la lecture d'études scientifiques. J'ai limité mes lectures journalistiques, car j'allais exploser à force. Mais là je craque complet, crise d'angoisse, de panique, je suis repassée sous anxiolytique cette nuit. Je ne gère plus du tout mes émotions. Ma mamy et ma maman toussent beaucoup, je deviens aussi hypocondriaque, je ne dors plus et à chaque fois qu'elles toussent, je surveille si elles respirent toujours. Je passe mes nuits à surveiller qu'on ne vienne pas nous cambrioler, parce que déjà beaucoup de cambriolages ont eu lieu autour de nous. Tous mes amis évitent le sujet, je me sens horriblement seule malgré la présence de ma famille. Je n'en peux plus de ce cauchemar.

(Priscillia 28 ans, 27 mars, discussion Facebook)

Ces récits partagent un sentiment majeur : l'inquiétude qu'un proche soit contaminé, que ce soit leur maman, leur papa, leurs grands-parents, leur compagnon, cette peur de la contagion, et de manière dissimulée de la mort, alimente l'anxiété. Avoir peur de nous-même également, en tant qu'individu potentiellement porteur du virus, portant le risque de contaminer un proche sans le savoir. Les gestes sont réfléchis, le travail d'un proche constitue une source d'angoisse, notre copain qui fait des allers-retours constants pour acheter un aliment nous procure à nouveau ce sentiment, tout déplacement, tout contact avec autrui peut accentuer cette angoisse. Le récit de Priscilla est particulièrement illustrateur de l'ensemble des facteurs qui peuvent procurer un sentiment d'angoisse. Elle explique qu'elle a minutieusement tout préparé à l'avance, fait un stock colossal de nourriture, s'est procuré les masques les plus performants existants, partage qu'elle se renseigne également souvent, devenant une « experte dans la lecture d'études scientifiques. » Cette planification s'explique par le fait qu'elle vit avec des individus vulnérables, et qu'elle veut éviter les sorties dehors, d'où le fait qu'elle ait prévu de la nourriture pour les trois prochains mois. Mais malgré cette planification, cette période est tellement angoissante qu'elle explique reprendre des anxiolytiques, et que la moindre toux de sa maman ou sa grand-mère la réveille. Elle vit dans un climat anxiogène permanent, se mettant dans un état de survie constant, vérifiant le souffle de ses proches, contrôlant la maison, comment (sur)vivre dans une telle tension ?

Le fait d'assimiler systématiquement une toux au Covid-19 est une déduction fréquente. A la moindre toux, on pense au Covid, bien que ces symptômes soient familiers à beaucoup d'autres maladies. Sur certains groupes Facebook intégrés à l'analyse, j'ai observé un nombre abondant de publications relatives aux symptômes du Covid-19. Des individus partagent des symptômes qu'ils éprouvent de manière très précise, décrivant leurs ressentis au jour près, l'évolution des symptômes, leur température, ce qu'ils mangent, leur odorat... et où toute la communauté semble se transformer en médecin généraliste, disant comme procéder, à quel moment aller à l'hôpital.

Ces groupes Facebook, par la profusion de publications relatives à la situation actuelle, démontrent ce dont on parlait dans la partie sur les médias : tout nous ramène sans cesse au Covid-19. Céline, confinée dans la région parisienne dans un appartement avec sa famille, écrit un journal de confinement qu'elle me partage, elle explique comment l'omniprésence de cette situation provoque un choc qui s'étend à tous les plans de notre corps, illustrant ainsi la pesanteur de la situation actuelle, où tout nous ramène à la même chose.

Quand un mot vient chambouler ta vie entière pour devenir le centre névralgique de ton quotidien, ça te fait un choc. Un choc physique, psychosomatique, thérapeutique, bref, ton corps et ton cerveau peinent à fonctionner comme il en a eu l'habitude toute sa vie.

(Céline 24 ans, 28 mars, discussion Facebook)

Moi-même, lors de mon partage des difficultés que j'ai ressenties en réalisant ce terrain, exprime cette oppression tant physique que mentale, comment une situation est venue chambouler toute ma vie, à tous les niveaux possibles. Cette situation envahit toute notre vie, tant sur le plan professionnel que personnel, social, spirituel... On remarque, par exemple par les partages de Catherine et Laura, comment elles tentent d'équilibrer les différentes sphères qui coexistent dans un seul et même espace physique, la réorganisation familiale que cela provoque, nous confinant avec des personnes avec qui l'on n'avait plus l'habitude de vivre... Cette situation impacte tellement notre vie qu'on peine à penser à autre chose.

Confinement. Tout semble enfermé en ce mot, le virus et nous. [...] Si nous apprenons le décès d'une personne, nous nous demandons aussitôt si c'est à cause du Covid-19 – comme s'il n'était plus possible de mourir d'autre chose. Si un enfant se montre nerveux ou colérique, c'est forcément en raison du confinement. La moindre toux appelle une interprétation *covidienne* (Vuilleminot 2020, 2-4).

Tout y revient, les informations tournent en boucle, se répètent, et nos conversations semblent reprendre ce même schéma répétitif, comme si on ne se sentait pas légitime d'aborder une autre thématique. Tout comportement, tout phénomène est assimilé à cette situation, comme s'il n'existait rien d'autre. Ainsi, on se trouve confinés tant physiquement que mentalement, car tout nous ramène au même sujet. Virginie me partage qu'elle ne sait plus qui croire, que faire, parce qu'elle trouve qu'à cause de tout ce qu'on entend, tant aux Journaux Télévisés que par des proches, tout le monde parle, donne des indications, fait des suppositions, mais personne ne semble savoir, et cet amas d'informations, elle m'explique que cela la tétanise.

Le problème c'est que tout le monde parle ! Tout le monde sort des nouvelles mesures, qu'ils ont entendues à chaque fois on ne sait pas où, alors toi tu te demandes « je le prends sérieusement, je l'applique, ou bien je ne fais rien ? » Mais ce n'est plus possible parce que tout le monde balance des mesures, personne ne les contredit vraiment mais personne ne les confirme non plus, parce que dans les faits, personne ne sait. Sans parler des médias qui eux nous balancent des chiffres par rapport aux morts du Covid tous les jours, et créent des nouvelles mesures à chaque JT. Puis on ne sait pas comment ça va finir aussi, est-ce qu'il y aura un vaccin, est-ce qu'il va falloir vivre avec un masque,

et avec des gants ? Plein de questions, aucune réponse claire, et on nous demande de rester tranquille avec tout ça !

(Virginie, 12 avril, appel Skype)

Virginie dénonce à nouveau les conséquences de cette surinformation, où d'une part, l'individu se présentant comme leader d'opinion fait que tout discours entendu par divers biais est relayé (différemment selon le traitement médiatique que chaque individu opère de son côté). Ainsi, la part de subjectivité des informations augmente par ce circuit de relais, accentuant une surinformation critique. D'autre part, elle critique les médias qui non seulement divulguent des informations négatives, mais amènent aussi un amas de mesures et de protocoles, et ces deux phénomènes alimentent une angoisse pour l'individu, qui se retrouve dans un non-sens, une incertitude critique face à la situation. Ce sentiment de confinement cérébral est accentué par la pratique des médias, qui nous exposent continuellement au même sujet, avec des informations négatives comme le bilan journalier des morts du Covid-19, pouvant mener à un « headline stress disorder » provoquant dans certains cas un déraillement cérébral (Bronner 2020, in Gesbert 2020).

Faut-il porter un masque, de quel type et dans quelles circonstances ? Des gants ? Que peut-on toucher, que ne doit-on pas toucher ? Comment le virus se propage-t-il dans l'air ? Que veut dire une distance sociale d'un mètre cinquante quand on est en mouvement ? Croisé par un joggeur ou un vélo ? Quand il y a du vent ? Peut-on s'asseoir sur les bancs ? À quand l'arrivée des tests ? D'un médicament ? D'un vaccin ? Comment va s'effectuer le déconfinement ? (Vuillemenot 2020, 7)

Cette pléiade de questions est démonstrative de la déstructure constituant le champ sociétal actuel : contradictions, simplifications, non-sens. On vit une période hautement anxiogène, où invisible et incontrôlable caractérisent le climat social. Peur pour soi-même, pour ses proches, pour les conséquences qui vont suivre, pour le caractère terriblement incertain du climat social. Le sentiment d'impuissance, de fragilité, de mortalité, présent dans ces récits, provient d'une insécurité interne, où l'individu ne se sent « même plus en sécurité dans son propre lieu - le lieu du corps - qui peut se trouver contaminé à chaque détour de chemin, à chaque rencontre inopinée » (Vuillemenot 2020, 5). C'est dans cette soudaine découverte de non-maîtrise que Nicolas me partage une réflexion cruciale. Il exprime une certaine ambiguïté face au fait de vouloir protéger la santé physique des personnes plus vulnérables tout en voulant éviter un tel climat social, où l'autre représente un danger mortel, alimentant une certaine méfiance. Il conclut en rappelant que nous sommes mortels, qu'il s'agit aujourd'hui de le reconnaître, et de l'accepter.

De toute façon, dans la vie, il y a toujours un risque de mourir, je pense c'est bien aussi, surtout dans nos sociétés, de s'en rappeler. Le rapport avec la mort, c'est tellement devenu un concept éloigné, que les gens ont trop tendance à penser que je suis jeune puis, je suis en âge moyen, puis je vais mourir. Mais dans les faits, tu n'en sais absolument rien, si ça se trouve tu es jeune et tu crèves. On a tellement dominé notre environnement dans tous les sens, manipulés la science, l'espace-temps, cherché à vivre plus longtemps qu'on a cette illusion d'immortalité, c'est pour ça qu'on accepte pas du tout la mort quand on est face à

elle, on la repousse, on lui échappe tout au long de notre vie, il y a des mécanismes, des opérations, des médicaments, il y a tout ce que tu veux, mais c'est inévitable, et il faut juste accepter qu'on est mortel.

(Nicolas, 13 juin, appel WhatsApp)

Nicolas critique le déni de la mort comme mensonge structurel accepté de la société moderne occidentale, qui semble chercher à définir la mort quelque chose d'inacceptable plutôt qu'une composante essentielle de la vie, « une altérité absolue que rien ne rattache à la condition humaine » (Breton 2008, 230-231). Elle chercherait à éradiquer ce qui fonde notre condition humaine : notre finitude. Nicolas illustre les différents moyens mis en place pour empêcher, ou du moins ralentir cela, il parle de mécanismes, d'opérations, de médicaments, il dénonce une manipulation de la science, un ensemble de systèmes construit afin de bannir la mort de notre quotidien. Mais aujourd'hui, au cœur de la situation pandémique, à travers un microscopique être, elle revient nous heurter, rappelant notre fragilité. « Oui - quelle découverte ! - la mort est aléatoire, peut frapper à tout moment et participe entièrement de la vie et de notre condition humaine » (Vuillemenot 2020, 5). Le refoulement névrotique travaillé par la société moderne occidentale traduit un échec impensable de son entreprise : l'impossibilité de maîtriser l'ensemble des composantes de ce qui nous constitue. La force de la pandémie réside en l'évidence oubliée, qui devient questionnée : notre condition humaine.

III. DEUIL PERTURBÉ

Léa vit dans un appartement à Bruxelles, mais est rentrée dans sa famille pour le confinement. Le 9 mars, un coup de téléphone : son papa est à l'hôpital, il a fait un infarctus. Les hôpitaux commencent à se préparer à l'accueil des patients du Covid, le personnel médical grouille dans tous les sens, bouge des lits, vide des salles pour les remplir autrement. C'est dans ce contexte que son papa arrive. Le personnel médical demande qu'il n'y ait qu'une visite. Léa va le voir. Deux jours après, suite à un nouvel infarctus, il s'endort dans l'abîme du monde. Face à ce décès, elle m'explique son ressenti. D'une part, il y a un soulagement qu'il soit parti juste avant que ça ne devienne trop mouvementé dans les hôpitaux, qu'il n'ait pu recevoir l'attention et la disponibilité du personnel médical nécessaire. Mais d'autre part, face à la réduction colossale d'activités et de contact sociaux, elle se retrouve dans un face-à-face avec elle-même très compliqué. Elle me partage comment cette période, par l'isolement qu'elle impose, accentue la difficulté du deuil. Elle ressent le besoin de sortir, de voir des gens, de vider son esprit par tous les moyens possibles, et la situation l'assigne à faire tout le contraire : rester bloquée, dans une maison qui n'est plus la sienne, où la présence de son papa se fait ressentir à travers les meubles, les photos, les objets, les odeurs. Pas d'échappatoire, au contraire, la réalité brute. Le fauteuil du salon, la télé allumée quand elle montait les escaliers, son papa devant les yeux semi-ouverts, font partie de ses souvenirs (Léa, 19 mars, carnet de terrain).

Deux semaines plus tard, on se revoit. Léa me confie que son nouvel environnement se limite à un lit, une armoire, un bureau, une fenêtre et des affaires s'agglutinant à l'intérieur, le tout délimité par des murs : l'environnement qui compose sa chambre. Cet univers peut s'étendre à la salle de bain, la cuisine, le jardin, et occasionnellement le monde de dehors. Les journées

passent, son téléphone est son principal média social. Elle m'explique que le deuil est difficile, qu'elle se rend compte que souvent elle ne réalise pas, parce que rien n'a marqué cette mort, ils n'ont pas pu réaliser un véritable enterrement, uniquement un petit rassemblement de dix personnes, il n'y a pas eu de messe, de célébration, de prières communes.

Je ne suis pas spécialement très catholique, mais je trouve ça important de marquer ça, de se réunir tous ensemble et de célébrer le passage de la vie à la mort ensemble, autour de la personne décédée. Vivre un deuil chacun de notre côté, ce n'est pas possible, c'est trop dur. Il est parti, comme ça, et on n'a pas pu se rassembler pour vivre ça, on n'a pas pu lui offrir des prières communes, des chansons, des fleurs. C'est dur.

(Léa, 6 avril, carnet de terrain)

Le récit de Léa exprime la difficulté du deuil face à l'impossibilité de réaliser un enterrement. « Ensemble », « se réunir », « seul », « commun », ce vocabulaire explicite le besoin de l'autre dans ce travail de deuil, pour se changer les idées, mais surtout pour vivre ensemble le passage de la vie à la mort. Le fait d'être isolé complique un travail qui se présente déjà comme difficile, c'est-à-dire le fait de perdre un proche. Comment cette entrave à la ritualisation, dans ce cadre-ci le fait de réaliser un enterrement, inhibe-t-il le travail de deuil ? L'entrave à la ritualisation à cause du risque de contagion et/ou par la masse des victimes est regrettamment courante en période épidémique, on peut le constater à travers le récit de Thucydide décrivant comment les sépultures furent bouleversées lors de la peste en Grèce (Moulin 2015), ou encore les enterrements hâtifs, dans des lieux isolés, qui se sont tenus lors de l'épidémie d'Ebola en réponse à la mesure gouvernementale interdisant tout enterrement (Anoko 2017). La ritualisation donne du sens à la mort, toute société construit « un rituel pour faire la part des morts qui survit dans la mémoire des vivants, et inaugurer une coexistence pacifiée. Les rituels funéraires reposent tous sur la notion d'un devoir à rendre aux morts, et d'un équilibre naturel, social et cosmique à maintenir » (Moulin 2015, 9). Dans le contexte de l'épidémie d'Ebola, Anne-Marie Moulin (2015) partage que ces enterrements secrets sont nécessaires afin d'empêcher les conflits potentiels entre les morts et les vivants, incorporer la force vitale du mourant, un ensemble de dimensions essentielles au deuil. On constate, à travers le récit de Léa, comment l'impossibilité de ritualiser la mort complique son processus de deuil. Thibault me partage qu'un ami à lui s'est suicidé il y a deux semaines, il affrontait un trouble psychique depuis quelques années, et selon Thibault, cela devenait insurmontable à tel point qu'il a décidé de mettre fin à sa vie. Il m'explique que ça a été difficile de ne pas pouvoir marquer ce moment, se rendre à l'enterrement, soutenir la famille, mais qu'il a tout de même décidé, avec un autre ami en commun, de se retrouver et de faire une petite cérémonie improvisée, où ils parlaient de leur ami, de leurs souvenirs ensemble (Thibault, 12 avril, appel Skype). Ainsi, comme dans le cas de l'épidémie d'Ebola, on voit l'individu qui s'adapte à une situation inédite pour perpétuer une ritualisation de la mort par diverses actions¹⁸. Charlotte, confinée dans sa

¹⁸ On constate, que ce soit à travers les ressentiments face à l'empêchement de certains rituels ou l'imagination pour en créer de nouveaux, l'importance sociale des rituels. L'idée de ritualisation se pose curieusement au sein de ce contexte pandémique. Tandis que certains sont complètement bousculés, d'autres sont inventés ou réadaptés. Cela est particulièrement visible en ce qui concerne les rituels autour de la mort et du deuil. Par l'empêchement de réaliser un enterrement, certains individus inventent une autre manière de dire au revoir.

maison avec sa famille dans le Namurois, partage qu'elle vient de perdre ces deux grands-parents, et son récit illustre une autre dimension compliquée du deuil.

J'ai perdu ma grand-mère hier matin et mon grand-père il y a 3 semaines. Je suis heureuse de les savoir réunis, vraiment. Ils étaient très âgés donc je m'y attendais. Mais pas maintenant. Enfin pas dans ces conditions. [...] Je n'arrive pas à arrêter de culpabiliser. Je m'en veux de ne pas avoir pu être près eux, je m'en veux de ne pas avoir fait plus quand là, ils avaient besoin de nous. Alors que je n'aurais rien pu faire de plus.

(Charlotte 21 ans, 29 avril, Facebook)

« Pas maintenant, enfin pas dans ces conditions. » Que veut-elle signifier par cette remarque ? Elle explique que les individus meurent seuls, dans des hôpitaux, où aucun proche ne peut venir dire au revoir. Accepter qu'un proche meurt dans une telle solitude est difficilement imaginable pour elle. Corine, médecin, est affectée au service Covid-19 à Erasme. Ce n'est pas le travail harassant qu'elle me décrit comme difficile, mais le contact avec la mort, un contact beaucoup plus fréquent que ce qu'elle connaissait. Elle explique ensuite que lorsqu'un patient peine à respirer et que les moyens mis en place ne suffisent plus, on le déplace en soins intensifs, sauf s'il a plus de 85 ans, dans ce cas on donne une grande dose de morphine, en sachant ce que cela signifie. Corine a beaucoup de contact avec les familles, elle partage quotidiennement l'état du patient. Pour atténuer l'impossibilité de visite, des tablettes ont été distribuées afin que les patients puissent skyper avec leurs proches. Mais ce n'est pas facile, car le dernier contact avec son proche est parfois choquant, elle compare cela à un poisson hors de l'eau qui peine à respirer. Elle me partage sa plus grande douleur sur le terrain *covidien*.

Il était 11h, j'ai eu la famille au téléphone, la patiente allait très bien. La famille était rassurée. A 14h, on me prévient qu'elle était décédée. Comment le dire à la famille, alors que trois heures plus tôt je leur ai dit que son état était stable. Comment le dire ? Avec quels mots ?

(Corine 28 ans, 23 mai, appel Skype)

Le rapport à la mort se pose particulièrement dans le cas du corps médical. Comment est-ce éthiquement défendable de ne pas faire les soins nécessaires pour une personne de plus de 85 ans ? Comment accompagner la famille dans le processus de deuil sans que ceux-ci puissent dire au revoir à leur proche ? Lorsque la famille souhaite faire un Skype, faut-il les prévenir de l'état du patient afin d'éviter de les heurter ? Est-ce que ce corps médical se sent outillé pour cela ? Le traitement accordé aux morts du Covid-19 est difficile à accepter, illustrant les protocoles médicaux, et plus largement le fait que le système de soins considère cela en marge des problématiques de prise en charge. Encore un domaine que cette pandémie révèle, nous invitant à reconsidérer « les logiques de prise en charge de la souffrance, de la maladie et de la mort à l'hôpital, comme dans le reste du système de santé » (Arborio 2020, citée dans Fauquembergue 2020). En conclusion, dû aux restrictions de groupement, les deuils sont bouleversés : impossibilité de voir le proche, de vivre un moment de réitération de lien social

Cette configuration sociale, cette capacité à recréer des rituels, on en trouve des déclinaisons à travers de nombreux domaines. Un chapitre consacré à l'importance des rituels aurait été pertinent si je n'avais pas été limitée par le nombre de pages.

entre les proches et la personne mourante, de réaliser un enterrement ... L'impossibilité de vivre ces moments complique le processus de deuil, ajoutant une épreuve en plus au travail qu'il représente déjà. Tant le travail de deuil que la solitude des personnes mourantes sont difficilement concevables. Comment cette entrave à la ritualisation inhibe-t-elle le travail de deuil et notre relation à la mort ?

IV. CONCLUSION : CONFINEMENT ET TROUBLES PSYCHOPATHOLOGIQUES

Bien que le confinement soit synonyme de protection de soi et d'autrui, il est aussi vecteur d'isolement, voire d'exclusion. Vivre un enfermement est une épreuve humaine laborieuse, pouvant potentiellement créer des séquelles chez les individus. Mais plus que l'expérience d'un isolement, les facteurs pouvant contaminer négativement notre santé mentale sont nombreux. Risque de corps envahis par un tiers, peur de la contamination, rupture des relations sociales, confinement prolongé, deuil partiellement entravé, ambiguïté des informations, renforcement des restrictions, à cela s'ajoute l'ébranlement des institutions conférant une stabilité, sans mentionner les individus éprouvant une vulnérabilité psychologique et/ou socio-économique. Certains expriment l'idée que ce confinement doit être limité dans la durée, ayant conscience de l'insuffisance de leurs ressources psychiques peut-être, conscience qu'il suffit de peu pour perdre la notion de la réalité, de peur de ne pouvoir assumer les conséquences, de ne pouvoir recoller les bouts de personnalité parsemés dans le néant.

Selon Cyrulnik (in Delpont 2020), cette immobilisation forcée est une situation d'agression psychologique, pouvant provoquer une majoration des troubles dans toute dimension psychopathologique. Cependant, il est encore trop tôt pour construire toute théorie à propos de l'interrelation entre ces mécanismes et le confinement, à ce stade cela reste hypothétique, bien qu'on puisse constater une augmentation des conduites dépressives, des conduites addictives, de troubles du sommeil, de conduites suicidaires, de violences conjugales et/ou familiales... dressant le tableau d'une société en détresse (Martin 2020). Les troubles de stress post-traumatique ne sont pas à exclure non plus. Enfin, face aux inégalités sociales et culturelles aggravées par la situation, un paroxysme des inégalités de résistance psychologique ne serait pas étonnant. Cyrulnik insiste sur l'importance des outils de résilience. Il distingue deux catégories. Ceux ayant acquis des facteurs de protection (confort matériel, culturel, affectif et familial) vont pouvoir déclencher un processus de résilience facile. En revanche pour ceux qui, avant le trauma, vivent des facteurs de vulnérabilité (précarité sociale, maltraitance familiale, petit logement...) les conséquences vont être plus conséquentes. On constate une répartition inégale des facteurs dû à l'existence d'une inégalité sociale, aggravant le traumatisme que peut représenter un tel confinement (Delpont 2020). Comment va-t-on accompagner ces individus, comment va-t-on prendre en charge et répondre à ces détresses psychologiques ?

IV. FRACTURES SOCIO-ÉCONOMIQUES : « LES MESURES NE SONT VIVABLES QUE POUR LES RICHES¹⁹ »

Un dernier aspect à développer, au sein de cette partie traitant de la situation pandémique à un niveau très personnel, concerne le secteur socio-économique, qui illustre particulièrement bien à quel point ce confinement ne se présente pas de la même manière selon la situation de chacun, un secteur qui à nouveau se révèle au sein de ce contexte. Mehdi partage la situation de son père, ayant perdu son travail à cause du contexte actuel.

Mon père n'a plus rien à manger, les placards de sa cuisine sont vides, son frigidaire aussi, il n'a pas eu ce luxe, de faire des réserves, parce que sa vie à lui, c'est au jour le jour.

(Mehdi, 19 mars, Facebook)

Quel quotidien pour une personne ne pouvant être sûre de pouvoir se nourrir ? Comment cette personne se sentirait-elle face aux individus blâmant le manque d'extravagance critique et l'ennui mortel ressenti pendant cette période ? Comment de telles différences peuvent-elles encore exister dans un Etat où les droits sociaux sont censés s'appliquer à tous ? Sébastien, confiné dans un appartement à Bruxelles, m'explique qu'il n'a plus de travail à cause de la situation pandémique actuelle, il travaille dans le service bagage des aéroports et comme plus aucun avion ne traverse le ciel, il se retrouve sans emploi, le plaçant dans une situation économique critique :

Si je pouvais travailler, même s'il y avait le risque de contracter le virus, j'irais. Je m'en fiche d'attraper ce virus, en revanche à cause de ces fichues mesures je ne sais pas comment va se passer ma fin de mois. Je n'ai pas assez de réserves pour tenir trois mois confinés !

(Sébastien 32 ans, 3 avril, discussion Facebook)

Préférer contracter le virus plutôt que ne pas travailler, et donc ne pas percevoir de revenu, peut être compréhensible face à la détresse économique à laquelle il faut faire face, surtout pour ceux qui vivent par une subsistance journalière. Zoé, femme de ménage travaillant en unité psychiatrique, continue à travailler sur son lieu de travail, et me partage son expérience professionnelle en épisode pandémique.

Je suis femme de ménage, en unité psychiatrique. La psychiatrie est oubliée, autant que nos forces de l'ordre, ou bien nos entreprises de grande distribution. Nous ne sommes pas oubliés car nous n'avons pas de reconnaissance, non, ça n'est pas le plus important. Nous sommes oubliés car nous n'avons que très peu, voire même pas de masques à disposition. Nous travaillons dans les microbes mais nous ne pouvons pas tous nous en protéger. Nous sommes également en fort sous-effectif. Certaines personnes n'ont pas trouvé de mode de garde pour leurs enfants, et ont demandé un arrêt de travail à leur médecin. Certains sont sujets à des allergies, des maladies cardiaques ou respiratoires, et demandent donc un arrêt

¹⁹ Tag sur mur, Schaerbeek, 24 mai, photo de Anaïs de Munck.

à leur médecin généraliste. Certains ont tout simplement peur de ramener le virus chez eux, et de le porter jusque chez leurs aînés. Dans ma profession, nous avons un masque par jour, et par personne (sachant que passé 3 heures, le masque n'est plus efficace). Nous avons vu, comme environ tous les services hospitaliers de France, nos congés être supprimés. Certains sont réquisitionnés pour aider au soin, ou pour remplacer les multiples arrêts de travail de nos collègues. C'est mon cas. On m'a changée d'unité pour une durée indéterminée, on a supprimé mes congés, changé mon planning, rajouté des weekends (alors qu'en temps habituel, j'ai les weekends). Je crois que ce qui me fâche le plus, c'est ceux qui me montrent leur reconnaissance, et qui eux, ne se mouillent pas. « Avec tes tendinites aux deux poignets et ton entorse au pouce, et ton asthme, et tes rhinopharyngites chroniques, tu devrais rester chez toi, tu es vraiment courageuse » Non, je ne suis pas courageuse. J'ai conscience de la détresse dans laquelle est le corps soignant, et toute autre profession à grand risque. Oui, je suis asthmatique et je n'ai qu'à claquer des doigts pour être arrêtée mais non, je refuse de céder à la panique, et je refuse de laisser ces milliers, que dis-je milliards de personnes qui ont besoin de soins actuellement, urgents ou non. Chaque malade mérite d'être soigné en temps et en heure, et dans les meilleures conditions. Je prends soin de mes collègues. Je me rajoute du travail, mais ça va je ne suis pas excessivement débordée. Je me tue à désinfecter les moindres recoins des locaux que j'entretiens. Je désinfecte leurs claviers, souris, téléphones, poubelles. Je désinfecte chaque endroit susceptible d'être en contact avec des doigts, des mains. Rien n'est oublié. Les interrupteurs, les boutons des volets, les poignées de porte, les poignées de tiroirs des bureaux, les surfaces, les éviers, les savons et les chasses d'eau, les photocopieuses, les poignées des bouilloires et cafetières... Je pense à tout.

(Zoé, 28 mars, discussion, Facebook)

Margaux, éducatrice spécialisée au sein d'une institution médico-sociale « auprès de personnes avec des handicaps sévères et très dépendants », partage ses inquiétudes liées au travail.

A part l'arrêt des visites et des sorties, la vie continue, aux yeux de mes supérieures « ce n'est pas grave ils sont bien ici ». Ouais. Mais eux les recommandations ils ne peuvent pas les suivre, on doit les changer, faire leurs toilettes, se faire tousser dessus toute la journée... Nous travaillons dans la peur, nous ne sommes pas armés en cas de contamination. Je flippe grave pour les résidents. S'ils le chopent, ils y passent tout de suite et la direction ne semble pas inquiète. [...] La docteur de l'établissement a enfoncé le clou en disant que si ça arrivait ici, ils allaient tous crever. Que les réas prioriseraient certaines personnes, et clairement, les déficients profonds sont loin d'être prioritaires.

(Margaux 37 ans, 18 mars, Facebook)

Mehdi, écrivain, réalisateur et chroniqueur, activant sa plume pour décrire l'environnement trouble actuel, rend compte de la situation d'une caissière rencontrée.

A 16h, les rayons étaient aussi vides que les rues, et au milieu des allées, une caissière, sans masque, les mains nues, déchirait le scotch des cartons, les ouvrait, et remplissait les rayons, je l'ai regardé faire, je lui ai demandé si elle allait bien, elle m'a juste dit que ce matin, des gens s'étaient battus pour un paquet de farine, et que seul son patron, lui, était

content de ça, de voir des gens se battre, parce que « lui, mon patron, il pense à son chiffre », et quand elle m'a dit cela, j'ai compris pourquoi elle était sans masque, les mains nues, parce que derrière, les patrons pensent à leurs chiffres.

(Mehdi, 27 mars, Facebook)

Si on prend uniquement les actifs, on peut dessiner trois types de corps professionnel. Un tiers des actifs continuent de travailler sur leur lieu de travail (corps médical, salariés des grandes distribution, salariés de la logistique, éboueurs, forces de l'ordre...). Un autre tiers télétravaille, tandis que le dernier tiers est mis à l'arrêt de gré ou de force pour diverses raisons. Ces situations, dans une même expérience collective, amène des expériences individuelles très singulières (Gauchet 2020, in Robert 2020). Le récit de Zoé, de Margaux, ou de Mehdi témoignent d'une peur de contamination dans un lieu de travail peu protégé, tant pour le professionnel que pour l'utilisateur. A cette crainte s'ajoute une forme de solitude : qui entend mes craintes, et qui y répond ? Zoé, à travers des mots tels que « nous sommes oubliés » extériorise cette solitude : qui se soucie de nous, de nos conditions de travail ? Elle mentionne le fait de travailler dans les microbes, d'être en sous-effectif, d'avoir plus d'heures de travail, sans congés. Elle dit qu'elle se « tue » tout en précisant ne pas être « excessivement débordée. » Elle exprime comment elle ne souhaite pas se mettre en congé parce qu'elle veut participer activement à améliorer le niveau sanitaire de la situation actuelle. Margaux mentionne aussi cette solitude face à une crainte de contamination, tant pour elle que pour les résidents, où elle reproche aux supérieurs leur inaction face à cette situation. Comment se faire entendre, lorsqu'on fait partie de ces *invisibles*, qui pourtant font un travail harassant et essentiel ?

La reconnaissance du personnel médical qui trime dans des conditions compliquées est traduite par les applaudissements du soir, à 20h. Faut-il le faire ? Parce qu'on applaudit aujourd'hui, n'aurait-on pas dû le faire depuis toujours ? Et les autres corps de métier qui continuent à travailler, les caissiers, ambulanciers, instituteurs, agriculteurs, éboueurs, personnel de pompes funèbres, et j'en passe... ceux qui subissent les mesures de manière conséquente mais qui n'en parlent pas, ne faut-il pas également les applaudir ou faudra-t-il attendre la prochaine pandémie pour le faire à 19h ? Des professions présentes depuis des décennies apparaissent soudainement comme vitales, pourtant leur salaire minime témoigne de leur statut social. Les invisibles d'une société qui pourtant ne va pas loin sans eux. Se déroule un bouleversement de l'échelle des valeurs. Va-t-on revaloriser ces professions jusqu'ici déconsidérées ?

Cette fracture socio-économique se marque également dans notre espace de confinement. On a vu, dans notre rapport à l'espace, le récit d'individus pris dans un questionnaire concernant le choix du lieu de leur confinement : avec qui souhaite-je me confiner, quelles sont mes priorités ? Ce questionnaire est propre à une infime partie de la population. Dans beaucoup de cas, ce questionnaire n'a pas lieu. Ainsi, de manière imagée, « c'est un peu comme si chacun avait son bracelet électronique finalement. Il y a des gens qui ont un bracelet électronique dans des châteaux du XVIIIe, et puis il y en a d'autres qu'ils l'ont dans quelques mètres carrés, c'est juste amplifié, mais c'est réel le reste du temps » (Virus 2020, cité dans Chaverou & Lamotte 2020). Cette pandémie, loin de souder les individus au sein d'une société se proclamant égalitaire (Draelants 2018), souligne au contraire les inégalités sociales

structurant notre société moderne occidentale. Selon Wilfried, cette situation n'est vivable que pour les populations aisées. D'ailleurs, il perçoit un délaissement des personnes plus vulnérables (par vulnérable, il entend les personnes en situation de fragilité socio-économique).

Il y a pleins de gens qui vont être dans le pétrin, qui perdent leur travail, leur métier n'existe plus ou bien c'est hors de portée pour eux tout ce qu'il se passe maintenant, fin je crois. Ça s'adresse à une élite de gens qui ont tout. C'est une pandémie, ça touche tout le monde, dans le monde entier, mais il y a en a qui sont mieux protégés que d'autres. Et je trouve qu'on a démarré très tard pour protéger les gens, très tard, surtout les gens plus vulnérables. Comme d'habitude, non ?

(Wilfried, 18 avril, appel téléphonique)

En effet, comme le dénonce Wilfried, le délaissement des populations vulnérables n'est pas propre au contexte pandémique, mais constitue une structure même du fonctionnement social (Harari 2015). La modernité repose sur une violence froide qu'elle n'assume pas. Elle cherche à rompre avec la violence tout en l'instaurant autrement, plus insidieusement, mais de manière permanente. Aucun Etat n'a été plus inégalitaire que celui dans lequel nous nous retrouvons aujourd'hui, mais la modernité se préserve des aberrations qu'elle a pourtant créé et accentué à travers l'éclatement des valeurs et les restaurations forcées d'unité (Draelants 2018). Au sein de cette situation pandémique, elle ne peut plus les nier, l'inégalité sociale comme composante structurelle subit une exacerbation au sein du contexte pandémique actuel. Affirmer qu'on est tous ensemble, comme si soudainement, un virus balayait les inégalités sociales structurant notre société, est simplificateur, utopique et naïf. La morbidité du virus se répercute à travers les facteurs socio-économiques. Ce n'est pas scientifique, il suffit de constater les travailleurs précaires. C'est dans cette analyse que réside l'une des problématiques majeures de la pandémie : elle a un taux de morbidité très grande pour certains secteurs de la population et très faible pour d'autres. Cela suscite des questions relatives à la priorité, à l'attention aux plus vulnérables. Que défend-t-on ? Qui priorise-t-on ?

V. CONCLUSION : « LE CONFINEMENT ET MOI »

Que ce soit un travail stressant par le risque de contagiosité, une perte d'emploi rendant notre situation économique critique, un confinement avec des personnes avec qui notre relation est sous tension ou un confinement nous imposant une solitude difficilement soutenable, le constat est difficilement contestable : une mesure gouvernementale ne se répercute pas de la même manière selon notre situation. On a opéré une déconstruction de l'idée « on est tous ensemble » à travers les multiples récits de vie témoignant de l'écart considérable de vécu face à une même situation. On vit une même situation pandémique, mais pas à la même échelle. On ne partage pas du tout les mêmes conditions de confinement. Le « moi » est pertinent, car même au sein d'une même famille, dans un même espace-temps, on ne vit pas cette situation de manière identique. La singularité que cette situation pourtant mondiale provoque est essentielle. Chacun vit ce même contexte de manière très personnelle. C'est ici qu'on retrouve une partie du développement de la phrase « *ensemble, mais seul-e-s* » (le titre de cette monographie). Selon qu'on soit face à un travail de deuil, qu'on ressorte d'une longue période

de solitude où le contact social s'avérait nécessaire, qu'on ressent une intolérance particulière à l'incertitude, que notre tendance l'assuétude s'exacerbe dans cette situation angoissante... la singularité que cette situation pourtant mondiale provoque est essentielle.

La mise en confinement demande un calcul complexe, privilégiant un impératif à un autre : l'impératif sanitaire. Beaucoup auraient préféré continuer leur travail pour gagner de l'argent plutôt que de faire face à ce déficit budgétaire personnel, ou choisi de sortir dehors pour voir des personnes, réaliser des activités, plutôt que de se tenir immobile, chez soi, face à soi-même. Le problème, dans cette situation, c'est qu'on ne peut choisir seul, on choisit pour nous. Dans ce contexte, l'impératif sanitaire est privilégié sur l'économique, mais au sein de l'impératif sanitaire se décline la santé tant mentale que physique, et on privilégie la santé physique en négligeant alors la santé mentale. Je ne pense pas que les gouvernements, en prenant cette mesure, avaient conscience de cela, mais les conséquences sont présentes, et il va falloir les extérioriser et les considérer. Faut-il en vouloir, aux individus, de ne pas avoir suffisamment développé leurs capacités à la résilience pour faire face à cette situation sans trop de complications ? Il faut entendre cette souffrance, la réceptionner et la légitimer.

Cette situation pandémique révèle les toxicités de notre système privilégiant les biens privés à l'intérêt général. Il y a un déni général d'humanité à tous les étages de la société, devenue administration, bureaucratique, technique, pour les humains dirait-elle, mais sans humanité. Les conséquences psychiques et économiques sont désastreuses. Il s'agirait alors de ne pas oublier « tous les morts liés aux conséquences directes et indirectes du confinement. Problème, les premiers sont beaucoup plus faciles à évaluer que les seconds » (Erner 2020). On pourrait comparer le confinement à un médicament puissant, tel la Malarone. En le prenant, on est sûr de ne pas attraper la malaria, mais les effets secondaires peuvent s'avérer pires que la maladie elle-même. C'est dans ce cadre qu'on se demande : le remède ne serait-il pas pire que la maladie, dans le cas où le confinement fera plus de victimes que le virus lui-même ?

NOTRE RAPPORT À L'AUTRE DANS LA VIRTUALITÉ : ANTHROPOLOGIE DE LA CO-PRÉSENCE, DU LIEN

Pour s'adapter face à une situation nouvelle, l'individu démontre une capacité d'adaptation surprenante, puisant dans sa créativité et les divers outils dont il dispose. Dans la situation actuelle, face à l'injonction de limiter tout contact physique, le virtuel s'avère être un puissant outil. L'individu réinvente des espaces de socialisation, bascule en mode virtuel et se recrée un quotidien par le biais d'un écran. L'explosion des réseaux sociaux atteste de ce basculement. Internet devient un véritable noyau de toute activité humaine. Cette restructuration intégrale de notre quotidien n'est pas négligeable, on a déjà pu le développer à un niveau personnel, on va désormais observer comment cela se répercute au niveau de notre rapport à l'autre.

I. LE VIRTUEL²⁰ COMME NOUVEL ESPACE SOCIAL

« Confin'Art Challenge » est un groupe Facebook créé dans le cadre du confinement, où des artistes en tout genre, écrivains, musiciens, sculpteurs, photographes partagent leurs états d'âme d'artistes confinés. Leur vécu s'exprime par le poème, le chant, le dessin... Petit-à-petit, les membres du groupe, en plus de partager leurs œuvres, commencent à travailler ensemble, à s'inspirer des autres et à réutiliser les œuvres existantes en y ajoutant une touche personnelle. Le 26 mars, Mélanie poste un petit texte. Une heure plus tard, Noa met ce texte en chanson avec une guitare. Le 28 mars, Govin, s'étant inspiré de la ligne de chant et de la grille d'accord de la chanteuse, improvise au piano. Trois heures après, Mickael reprend la base instrumentale pour faire du beat-box dessus. Enfin, une heure plus tard, reprenant la base instrumentale et le beat-box, Thomas rappe sur ce morceau. Ainsi, en deux jours, par la main de cinq artistes inconnus, ils créent un morceau. Cet exemple illustre une jam construite sur une dimension spatio-temporelle différente, rendue possible grâce aux réseaux sociaux, réadaptant l'art à la situation actuelle (Confin'Art Challenge, 28 mars, Facebook).

Dans la partie traitant de notre rapport à l'information, on a vu également comment l'espace démocratique, dû à une impossibilité provisoire de le réaliser au sein de l'espace public citoyen, s'est en grande partie épanoui au sein des réseaux sociaux, offrant une nouvelle possibilité d'espace propice au débat, à la réflexion citoyenne, à la liberté d'expression. Le virtuel offre de nombreuses possibilités, nous permettant de réaliser notre profession, entretenir nos relations sociales, maintenir notre rôle de citoyen. Par la panoplie d'outils à disposition, dont on s'est saisi, on a pu s'adapter à cette situation. Mais malgré son caractère inéluctablement essentiel, certains craignent les répercussions de cette omniprésence touchant son paroxysme dans cette situation où son caractère nécessaire s'avère plus que jamais pertinent. Virginie me partage son sentiment par rapport au fait que la vie sociale se déplace en grande partie sur les réseaux sociaux dû au fait qu'on doit s'isoler les uns des autres. Elle me confie qu'elle craint cette accentuation des réseaux sociaux comme espace social, ayant peur plus particulièrement que

²⁰ Le terme « virtuel » désigne l'absence d'existence, ce qui est sans effet actuel. Dans le cadre du travail, ce terme est utilisé pour désigner tout ce qui est relatif à Internet et à l'ordinateur : plateformes en ligne, jeux vidéo, réseaux sociaux, ce qui transite sur le réseau internet, tout ce qui est afférent au monde dit « numérique » (Nova 2018).

cette virtualisation du social tend à se substituer complètement à la relation sociale IRL. Elle m'explique que ses enfants, déjà bien avant le confinement, passent beaucoup de temps sur leur smartphone, et que maintenant même leurs cours sont donnés à travers un écran, elle craint que cela se généralise. L'école permettait une coupure avec l'utilisation des écrans, alors si même l'école impose un écran, que reste-il ?

Ce n'est pas facile parce que maintenant je ne peux même plus leur confisquer leur smartphone parce que ça devient leur outil de travail, ils font école à travers ça, à travers un écran ! Ça s'empire de plus en plus. Je sais qu'il faut ce qu'il faut, mais il faut aussi penser aux conséquences, leur utilisation devient triplée alors que je la trouvais déjà assez démesurée ! J'ai juste surtout peur qu'ils intègrent que cela soit la norme des relations sociales, de la vie.

(Virginie, 3 juin, appel Skype)

Elle exprime une peur résidant dans l'appréhension à ce que le virtuel se substitue au réel, comme forme de nouvelle manière d'être, insinuant donc que la virtualisation des relations détient un versant péjoratif. Christine montre une crainte assez similaire, ce déplacement virtuel nourrit une crainte d'une substitution virtuelle au réel.

On est dans un moment où tout se passe tellement en virtuel, notre vie sociale, professionnelle, même familiale parfois, c'est bizarre, c'est même paradoxal, on se sent seul, et en même temps on est hyperconnecté, mais si cette hyper-connexion nous suffisait, on ne se sentirait pas si seul. Donc ça veut dire que ce n'est pas la même chose. Mais bon, ces écrans sont quand même partout autour de nous, de plus en plus, et dans cette période de manière oppressante je trouve.

(Christine, 21 avril, carnet de terrain)

Ce récit amène plusieurs éléments intéressants. D'une part, Christine critique l'omniprésence des écrans, qui sont « partout autour de nous », rejoignant là l'avis de Virginie, où toutes les deux définissent cette situation par une exacerbation de l'utilisation des écrans, du fait qu'une grande partie de notre vie sociale s'est développée virtuellement par adaptation à la situation pandémique actuelle. Ce rapport au virtuel, démultiplié dans le contexte pandémique, peut être source de questionnement, à une époque où l'omniprésence des smartphones et du Wifi semble presque rendre marginale toute sociabilisation dans l'espace public. Mais pourquoi une telle crainte, où se fonde cette peur du virtuel qui dépasserait le réel ? Allons-nous vers une sur-virtualisation de nos relations ?

II. VIRTUALISATION DES RELATIONS : QUELLE PLACE POUR LE CORPS ?

Sophia me partage à quel point elle est sensible à ce basculement vers une virtualisation (trop) importante, elle explique qu'au fur et à mesure que nos différentes sphères de vie s'activent à travers un écran, c'est bientôt l'entièreté de notre vie qui va s'aliéner à l'écran sans qu'on ne s'en rende forcément compte. Selon elle, cette période pousse à l'extrême des modes de fonctionnement de la société moderne (occidentale) déjà présents, elle prend pour exemple notre relation sociale, qui se déroulait selon elle déjà sur un plan virtuel important, et dans ce

contexte particulier, parce qu'on n'a pas le choix, cela devient presque une généralité. Si tu veux contacter un ami, c'est par un biais virtuel. Selon elle, notre corps n'a plus de place dans l'interaction sociale, se voyant remplacé par un écran.

Si déjà que les relations sociales virtuelles se présentaient presque comme substitut de nos relations sociales réelles, rendant toute relation sociale réelle presque auxiliaire, qu'est-ce que ça va être si, pour maintenir le lien social, on ne peut que passer par le biais du virtuel, que reste-t-il de la vie réelle, et qu'est-ce qu'on fait de notre corps ?

(Sophia, 18 avril, appel Facebook)

Cette réflexion offre une porte d'entrée très intéressante pour réfléchir à la place (ou la non-place) du corps au sein de la société moderne occidentale. Quelle place ce corps détient-il dans nos échanges sociaux ? Stéphane me partage qu'il travaille dans les soins énergétiques, il fait souvent des séances énergétiques où, à travers le corps de l'autre, par une communication spécifique, il sent l'autre et explique les ressentis de la personne à travers ce que son corps dégage. Le corps est central dans son travail. Il me confie à quel point cette situation l'attriste, car on n'a plus droit au toucher, le corps est relégué à un plan secondaire, objet de protection tout en étant aliéné. Il m'explique que son travail consiste à reconstruire, à faire ressentir à ses patients la continuité entre leur corps et leur esprit. Il me partage qu'il utilise beaucoup les outils virtuels, qu'il ne nie pas leur performance, mais rappelle l'importance du corps dans l'interaction sociale, à tout ce non-verbal auquel il donne accès, à ce langage corporel tout autant important que la parole. Il rappelle la charge du corps, sa capacité à prendre les énergies d'un environnement. D'ailleurs, d'après lui, la charge négative que les médias divulguent à longueur de journée déteint sur les individus, le corps prend en charge cette négativité, pouvant mener à une baisse d'immunité (Stéphane, 23 mai, appel Skype).

La notion de coupure du corps, dans la vision moderne occidentale, semble trouver son dessein au sein du contexte pandémique, où la coupure s'impose comme obligation, comme mesure légale, où des objets rappellent cette coupure. La société moderne occidentale définit le corps en termes de coupures, il devient motif d'exclusion, lieu de césure : coupure par rapport à l'autre (passage d'une organisation sociale communautaire à une organisation sociale individualiste), par rapport au cosmos (les savoirs propres au corps ne se réfèrent plus à une homologie cosmos- individu), et par rapport à soi-même (dichotomie corps/esprit). Le corps est séparé de l'individu, il n'est que présence. L'univers vécu, touché, senti se refoule, l'activité sensorielle « tombe en disgrâce au profit d'un monde intelligible dont seule la pensée rationnelle peut rendre compte sans erreur » (Le Breton 2008, 206). Le corps ne peut déranger, encore moins s'exprimer. C'est bien là le statut que la société moderne occidentale lui confère, une place de la retenue, pour ne pas dire du silence. La société tend à le réifier, à travers une architectonique de gestes, de perceptions et de sensations incorporées. Le corps est rythmé, tel une chorégraphie maîtrisée, bien que l'application de cette ordonnance théorique se modifie dans la pratique selon l'appropriation de l'individu et son humeur, qui colore les gestes et les sensorialités, modifie l'attention, rendant disponible ou indisponible, filtrant les événements. Cependant, il s'agit de préciser que ces représentations sont tributaires d'une vision du monde propre aux sociétés occidentales, il s'agit d'une construction culturelle et

symbolique spécifique, non une réalité en soi s'appliquant à toutes les sociétés se disant modernes. Le corps est constamment présent, mais chaque société décide de le mettre « dans l'ombre ou la lumière de la sociabilité. [...] Les sociétés occidentales ont choisi la distance et donc elles ont privilégié le regard, reléguant dans le même temps l'olfaction, le toucher ou l'ouïe, voire le goût dans l'indigence » (Le Breton 2008, 127).

Plus que le bannissement des sens sur un plan auxiliaire, le corps tend à être virtualisé. Le biais des relations sociales se déplace doucement du corps à l'écran. C'est ce que dénonce Sophia, interprétant cette situation comme une exacerbation de nos modes de fonctionnement, selon ses termes, dans le champ du relationnel, où notre contact à l'autre tend à se réaliser par le biais du virtuel au détriment du contact IRL. On assiste au recul du réel, du non-dit groupal face à la formalisation des relations sociales virtuelles, où notre corps, comme le souligne Sophia, n'est plus le médiateur de nos rapports sociaux, nous ne l'utilisons plus pour nous déplacer, ni pour ressentir l'autre, ressentir ce que notre corps peut nous communiquer grâce au langage corporel. Dans une société cherchant à réifier le corps, on pourrait percevoir le virtuel comme l'extase de l'idéologie de l'escamotage ritualisé, où le corps n'a définitivement plus lieu d'être, où tout tend à se réaliser à travers le non-corps. Qu'est-ce qu'on fait de ce corps qui dérange, devenant soudainement encombrant, objet de danger et de menace. Le virtuel, comme option, se pose-t-il ici, comme dessin à la réduction du corps comme enveloppe physique, comme élément détachable, substituable de l'esprit ?

Ces deux récits démontrent une crainte d'un mode relationnel virtuel supplantant le mode relationnel IRL. Ils dénoncent le fait que les interactions médiatisées s'imposent comme unique espace pour vivre un rapport social, au détriment des interactions en coprésence. Ainsi, selon Stéphane, cette pandémie serait terrifiante dans le fait qu'elle prouve qu'on puisse se passer de la vie réelle pour vivre virtuellement (Stéphane, 23 mai, appel Skype). Cette crainte semble provenir de la tension machine – individu. Depuis la Renaissance, la technoscience travaille le corps selon une évolution numérique de plus en plus aigüe, dissolvant sa dimension symbolique afin de le réduire à un corps en pièces détachées, décomposables et remaniables. L'écriture de l'Homme-machine est collaborative, et son effet double : à la réduction matérialiste de l'âme s'adjoint une théorie du dressage, rendant le corps tant analysable que manipulable. La vision dualiste autorise cette instrumentalisation. C'est éthiquement acceptable, car il ne s'agit pas d'un débat sur l'individu, mais sur une matière. Dépouillé de l'individu, sa réduction à une machine ne demande (presque) aucun effort (Le Breton 2008). S'ancrant dans la praxis sociale, la valeur du corps s'envole à mesure que les progrès technoscientifiques gagnent du terrain, laissant un vide axiologique effarant. A partir du moment où la technique s'est avérée efficace jusqu'à aujourd'hui où elle se substitue à de nombreuses actions, l'expansion généralisée des objets constitutifs d'un univers dit *hédoniste* prône l'idée d'unification des individus par le réseau. Une croyance diffuse laisse entendre que ces technologies, reliant les individus par de multiples machines, assurera la sauvegarde du lien social tout en permettant une indépendance individuelle. « En somme, ces techniques libéreraient tout en liant » (Berthoud 1992, 29). Le succès du virtuel, remplaçant le corps par un écran, s'explique par le contexte dans lequel il s'insère : il ouvre des possibilités incommensurables par sa position stratégique

de domestication du monde, où l'indépendance, l'autonomie, l'individualisme sont plus que jamais rendus possibles (Berthoud 1992). Il vient donc exacerber l'idéologie même de la société moderne occidentale, où le corps peut potentiellement être substitué par un écran. La crainte exprimée par Christine, Virginie, Sophia ou Stéphane semble tendre vers le fait que, parce que notre vie ne se réalise qu'à travers un ensemble de médiations techniques, sous forme d'un technocosme, le danger de cette dépendance serait qu'elle nous mène jusqu'à l'étape ultime de l'humanité à l'état achevé de machinisation. L'hypothèse d'une réification du corps dans notre rapport à l'autre, en conséquence à la distanciation physique imposée, est intéressante. Mais comment se vit-elle, est-ce qu'on ressent ce déplacement dans nos rapports sociaux ? Comment vivons-nous la virtualisation de nos relations sociales ? Est-il possible de supprimer le corps sans altérer la condition humaine ?

III. ACTUALISATION DE L'ÉCRAN PAR UNE VIRTUALISATION DU CORPS : ÇA NOUS TOUCHE ?

Laura, terminant son Master en juin, explique que cela fait deux ans qu'elle souhaite faire une formation en journalisme, mais son enthousiasme s'est atténué lorsqu'on lui a mentionné le risque que cette formation se déroule en majeure partie sur des plateformes virtuelles. Bien qu'elle reconnaisse le confort de suivre les cours depuis son lit, avec tout ce que cela implique, elle me partage à quel point ça change beaucoup de choses.

Oui, tu es en pyjama, tu ne dois pas te préparer, prendre une douche, te maquiller, tu peux même mettre le cours en *mute* et faire autre chose à côté, mais bon. Ce n'est pas la même chose, tu ne vois pas le professeur, tu as plus difficile à suivre le cours, à interagir, tu n'es pas avec les autres non plus, puis t'éteins le cours et tu es à nouveau seule dans ta chambre. Alors qu'avant on pouvait aller parler au professeur, échanger, là ça me donne moins envie de partager, je ne sais pas quand parler, puis aussi on allait parfois prendre un café avec les amis, il n'y a plus ça maintenant, ça ne donne pas envie de continuer.

(Laura, 3 juin, appel Facebook)

Elle me confie que si sa formation se donne en partie virtuellement, elle n'est pas sûre de la suivre, elle préférerait peut-être travailler l'année prochaine et décaler cette formation pour l'année d'après, afin d'éviter une formation donnée virtuellement. Cette réflexion provient du fait qu'il y a une différence importante, trop importante pour elle, entre une formation donnée virtuellement, à laquelle on assiste depuis sa chambre, à une formation IRL, où on est en interrelation avec les autres par le simple fait d'être en coprésence. Elle parle de difficultés à suivre le cours, à avoir moins envie d'échanger.

Nombreux sont les professionnels ayant adapté leur métier aux exigences des mesures de confinement. Le récit de Catherine illustre comment cette adaptation a demandé une énergie colossale. Institutrice primaire, elle a dû se former à un outil informatique pour maintenir l'apprentissage. Elle me partage le détail de chaque étape, et l'énergie que cela demande : savoir manier un outil informatique, s'assurer que chaque élève a une connexion internet, un ordinateur et un micro en état, aménager le cadre dans lequel il faut travailler pour que ce soit propice à l'activité professionnelle... Elle explique que ses élèves n'ont pas d'obligation à suivre son cours, ainsi certains n'ont pas montré le bout de leur nez depuis le début du confinement,

et cela la préoccupe. Elle me partage aussi que faire participer tout le monde est compliqué, elle ne peut voir toutes les caméras, et souvent des élèves sont frustrés car elle pose une question, ils lèvent la main comme en classe, mais elle ne les voit pas. Il n'y aura pas d'examen en juin, les élèves seront uniquement évalués sur base de leur travail durant l'année. Aussi, ses élèves passeront en sixième primaire avec trois mois de travail non-acquis. Que va-t-on faire ? Va-t-on décaler l'ensemble des programmes ? En entrant en sixième primaire vont-ils d'abord apprendre ce qu'ils auraient dû apprendre durant les mois de confinement ? Mais ils risquent de prendre du retard par rapport au programme de sixième primaire ? Catherine me partage que bien qu'elle soit heureuse de maintenir le lien avec ses élèves, ce moyen inhibe de nombreux éléments (Catherine, 2 avril, carnet de terrain).

On a vu la crainte exprimée par Christine par rapport au déplacement des relations sociales par un biais virtuel. Elle me partage qu'elle a dû s'adapter à une plate-forme virtuelle pour continuer son travail et elle passe beaucoup trop de temps sur l'ordinateur à son goût. Ensuite, elle m'explique que même sa sphère familiale et amicale s'est déplacée virtuellement, ses enfants l'appellent avec une application nommée *Houseparty* où ils peuvent se voir et se parler, avec ses amis c'est plus à travers Skype qu'ils communiquent, mais elle me partage que ce n'est pas pareil, on appuie sur un bouton on voit plein de visages apparaître, des bruits envahissent soudainement notre intérieur, puis on appuie à nouveau sur le même bouton et on se retrouve dans un silence qui nous rappelle notre réalité solitaire. C'est dans cette ambiguïté qu'elle dit

C'est bizarre, c'est même paradoxal, on se sent seul, et en même temps on est hyperconnecté, mais si cette hyper-connexion nous suffisait, on ne se sentirait pas si seul. Donc ça veut dire que ce n'est pas la même chose.

(Christine, 21 avril, carnet de terrain)

« Ce n'est pas pareil, ce n'est pas la même chose », tels sont les termes utilisés pour définir les relations virtuelles qu'elle entretient tant avec sa famille que ses amis, comparant ce type de relation aux relations qu'elle a IRL. Elle démontre un paradoxe entre l'idée d'hyper-connectivité (virtuelle) et le sentiment de solitude (réel), qui illustre peut-être pourquoi *ce n'est pas pareil*. Nicolas m'explique qu'il vit seul, ses colocataires sont partis se confiner ailleurs, et pour combler cette solitude, il a développé les outils numériques pour garder un minimum de lien social.

Télétravailler, faire des apéros virtuels avec tes amis et boire des bières. Comme tout le monde quoi, faut bien s'y mettre ! Et ça a des avantages, genre t'es plus obligé de prendre une douche, de t'habiller correctement, de marcher ou prendre les transports, la voiture, mais quand tu termines ton *facetime* et que tu te retrouves seul, bourré, dans ton salon, tu te sens seul, terriblement seul. Les potes ne sont pas là.

(Nicolas, 28 mars, appel WhatsApp)

A nouveau, le sentiment de solitude revient, un sentiment de solitude dans la vie réelle, où on éteint un bouton, et on se retrouve avec soi-même. Ce sentiment de coupure exprimé, entre le moment où on est en appel avec les amis, et le moment où l'on appuie sur un bouton pour terminer la conversation, est particulier. Un bouton sépare l'interaction avec autrui. Dans les récits, beaucoup présentent le basculement de cette nouvelle vie sur des plateformes virtuelles

comme offrant un certain confort, deux aspects majeurs s'en dégagent : le fait de ne pas devoir se préparer (prendre une douche, s'habiller convenablement...), et le fait de ne pas devoir se déplacer physiquement. Néanmoins, de ce que j'ai pu recevoir comme partage, ils finissent toujours par expliquer des aspects négatifs de ce mode virtuel, un certain manque, une carence relationnelle, un mode co-présentiel qui semble plus important que ce qu'il ne paraît, je déduis cela à travers certains termes tels que « ça donne moins envie de partager » (Laura), « « tu te sens seul, terriblement seul » (Nicolas), ou encore « qu'est-ce qui reste de la vie réelle ? » (Sophia). Ainsi, sans nier l'utilité des outils numériques permettant de maintenir un lien social, ils expriment une certaine souffrance due à l'impossibilité d'être en relation avec l'autre physiquement, en coprésence, être avec. Nous sommes contraints à nous isoler les uns des autres et à déplacer notre vie vers des plateformes virtuelles, tandis que les uniques rapports physiques avec autrui deviennent réglementés. Comment vivons-nous cette restriction d'être avec l'autre ? Martin, rentré d'Erasmus à cause de la situation pandémique, se retrouvant chez ses parents à Nantes, me partage ce qui le touche particulièrement au sein de ce contexte pandémique. Au centre de son partage : l'empêchement d'être avec l'autre. Il mentionne la notion de « geste barrière » comme fortement démonstrative de l'empêchement d'être avec autrui. Il développe particulièrement l'idée du masque.

Le masque c'est triste parce que c'est un symbole, ça nous masque le visage, ça ne laisse que les yeux dépasser, symboliquement c'est hyper fort, ça annule pleins de possibilités d'expressions du visage. Le Covid réprime pleins de trucs qui font qu'on est humain, toutes nos émotions et nos expressions du visage, tous ces signes qu'on décrypte entre nous, à cause du masque ça annule tout ça.

(Martin 24 ans, 13 juin, appel Facebook)

Le récit de Martin démontre la charge symbolique d'un tel objet. Un objet réprimant certaines expressions du visage, empêchant le développement de certains sens, tout un langage auquel on a dorénavant difficilement accès. Catherine me partage également son ressenti par rapport au port du masque, selon elle la distanciation physique se marque encore plus avec un objet s'interposant entre deux individus, empêchant la conversation, le sourire, le partage d'une certaine manière. Elle me raconte qu'en mai, lors d'une séance chez son kiné-thérapeute, les deux doivent porter un masque. Ils parlent beaucoup, et celui-ci lui dit : « nous sommes muselés. » Elle me confie que cette remarque l'a marquée par la véracité qu'elle traduit. Elle ressent la même sensation, cette sensation de ne pouvoir être, d'être juste pour soi, de manière très individuelle. Catherine partage sa crainte de l'effondrement du monde tactile, sensible.

Et si je devrais expliquer plus tard à mes petits-enfants qu'à mon époque, lorsqu'on se disait bonjour, on se faisait un bisou ?

(Catherine, 23 mai, carnet de terrain)

Les partages de Martin et de Catherine témoignent de la charge symbolique d'un objet anodin, soudainement omniprésent dans nos quotidiens et porteur d'une idéologie forte. Tous les deux donnent à cet objet le rôle de bafouer l'interaction social en empêchant l'expression des sens, des émotions, du partage. Masquer une partie du visage influe notre rapport à l'autre, le

masque marque une coupure, cette distanciation physique n'est pas négligeable dans l'atteinte au psychisme. Ils perçoivent le masque comme une coupure qui accentue la distanciation physique, une coupure qui accentue l'individualisme. Catherine manifeste explicitement cette idée lorsqu'elle exprime son ressentiment de ne pouvoir être, d'être juste pour soi. Un masque est loin d'être un accessoire, il représente un être collectif. Par le contact que nous avons avec lui, cet objet prend une valeur affective, la relation entretenue affecte tant l'objet que nous-mêmes (Vuilleminot 2018). C'est ici qu'on se pose deux questions. D'une part, quelle est l'importance de la coprésence, en quoi nourrit-elle notre rapport à l'autre, comment expliquer cette souffrance exprimée due à la non-présence de l'autre ? D'autre part, la virtualisation agit-elle comme bulle désocialisante ou comme amplificateur des relations sociales ?

IV. PRÉSENCE, ABSENCE : PHÉNOMÉNOGRAPHIE DE LA COPRÉSENCE

Ce sont les failles de la modernité poussées à leur extrême. Notre individualisme devient de l'hyper-individualisme, notre rapport à l'autre est de plus en plus étrange, se réalisant principalement à travers un écran. Tout ce que la modernité nous a enseigné comme manière d'être avec l'autre devient extrême. On ne peut plus être avec l'autre.

(Clémence, 27 mai, Appel Facebook)

Le terme « être avec l'autre » est central : que signifie, au XXI^e siècle, être avec l'autre ? On peut reprendre la phrase de Christine lorsqu'elle explique son confinement avec sa fille, « c'est la seule personne avec qui je suis vraiment en relation » (Christine, 15 mai, appel audio Skype). Le terme « vraiment » marque une rupture entre les relations qu'elle entretient virtuellement à celles IRL. Martin, après avoir décrit son ressenti à propos du masque, me partage ce qui l'affecte particulièrement au sein de ce contexte pandémique.

Je trouve ça terrible le Covid, la pandémie de coronavirus parce que je trouve que cette maladie, elle vient couper tout lien social, fin en tout cas elle rend tous les liens sociaux, tout ce qui nous rapproche, tous les trucs conviviaux, tous les trucs sympas, joyeux, et qui transmettent des choses, beh toutes ces choses-là elles sont rendues plus compliquées par la maladie. Déjà, rien que dans le mot *geste barrière*, tu mets des barrières entre les gens, donc voilà. On s'est retrouvé confinés loin des proches et du coup, ça veut dire qu'on met des barrières entre nous psychologiques et des barrières physiques. Ça complexifie toutes nos relations sociales, dès qu'on doit se passer des objets, c'est ça qui nous fait tenir, qui nous fait plaisir avec les autres, c'est tous ces trucs où il y a du lien, un contact, se passer un ballon, des cartes, un joint, se passer de la nourriture, il y a pleins de situations où on se fait passer des objets entre les différents acteurs, entre les personnes, et c'est ça qui est cool entre les humains. Le contact, l'homme est un animal social, le Covid annule non seulement nos expressions du visage mais en plus le contact social, le Covid menace deux choses qui font qu'on est des êtres humains. C'est pour ça que c'est triste le Covid.

(Martin, 13 juin, appel Facebook)

Martin explique que cette situation, par les mesures sanitaires de distanciation physique qu'elle suscite, déséquilibre nos rapports à l'autre en empêchant d'être en coprésence, en empêchant

tout objet circulant entre nous qui permet de faire lien, de partager, de rapprocher. On constate que cet empêchant d'être ensemble physiquement est fort par l'utilisation du terme « couper » : cette pandémie coupe tout lien social. Le fait qu'il offre aux objets un rôle de transmetteur de lien social est très intéressant, il énumère quelques situations où les individus passent des objets entre eux, permettant d'alimenter le lien social. Ses différents partages illustrent l'importance du partage physique, de la coprésence, de la lecture des sens, des expressions, du langage corporel. Georg Simmel, étudiant la sociologie des sens, postule que les perceptions sensorielles constituent le soubassement de la socialité. Tout échange se donne à lire sensoriellement : l'intonation de la voix, la manière d'être, l'attention à l'apparence..., cette mise en œuvre fonde l'expérience humaine. L'échange de regard offre un langage non-verbal émotionnel. Le regard accueille une intimité immédiate, incontrôlable et extrêmement personnelle, « la saisie par le regard fait du visage de l'autre l'essentiel de son identité, l'enracinement le plus significatif de sa présence » (Le Breton 2008, 104). Ainsi, au-delà de l'échange verbal, « un autre échange plus prégnant se déroule dans une sorte de rêve éveillé, de rêverie, où le corps de l'autre, son esthésie, est le support d'une nappe d'images. Il est probable que l'essentiel de toute rencontre réside dans ce gisement d'imaginaire » (Le Breton 2008, 104). L'intonation de la voix, le rythme personnel, l'expression du visage, l'échange de regards, ce langage corporel offre une lecture parfois plus révélatrice que le contenu informatif de la conversation en tant que telle. En entrant en contact avec autrui, on instaure quelque chose par la simple coprésence de nos corps respectifs.

La coprésence désigne la présence des êtres dans un même espace-temps, une continuité entre ces êtres. « C'est être avec, plus qu'être en face-à-face. [...] C'est la forme élémentaire de la socialité. [...] Cette vie commune, en même temps qu'elle est communication, interaction, est d'abord coprésence » (Piette 2004, 132-133). Au centre de cette coprésence : le corps, comme médiateur de la relation sociale, comme récepteur des charges, comme langage. On ne peut effacer le corps par un écran car, comme ces différents récits nous l'atteste, il est sensation, il nous procure des états, il est « le support matériel, l'opérateur de toutes les pratiques sociales et de tous les échanges entre les acteurs » (Le Breton 2008, 126). C'est ici que se pose le concept d'instauration. Le corps se déplace dans un environnement qu'il mobilise, qu'il active, dont il prend les énergies. Rien n'existe en ce monde sans avoir été instauré par une relation particulière que l'individu entretient avec son environnement. Tous les jours, l'individu reconstruit l'environnement dans lequel il vit, il réinstalle une relation aux objets, aux autres êtres vivants... redéfinissant son expérience au monde. Sa santé, son bien-être dépendent aussi de cet environnement. Cette perspective inscrit l'individu dans un processus quotidien d'intelligibilité. On retrouve la notion d'écologie de la perception, développée par Tim Ingold, où toute perception commence par un rapport avec le milieu dans lequel on se situe, constituant l'expérience sensorielle la plus riche (Vuilleminot, Anthropologie du corps 2018). Dès lors, comment se déroule notre engagement au sein du monde *pandémisé* ?

Cette analyse de la coprésence comme composante capitale dans notre rapport à l'autre permet d'offrir une lecture intéressante au nouveau rendez-vous quotidien pandémique du soir. À 20h, le silence de nos journées est soudainement remplacé par des applaudissements, des bruits de casseroles, parfois des concerts au pas des portes. Ces maisons, paraissant vides,

se transforment, tous sortent, applaudissent, sifflent. A 20h03, on ferme la porte d'entrée, la fenêtre de la terrasse, et on retourne à nos activités. Virginie me partage son ressenti par rapport à cette nouvelle routine.

On applaudit les corps professionnels, oui, mais surtout, on regarde si tout le monde est là, si tout le monde va bien, on s'échange quelques mots, souvent des banalités, mais ça fait du bien. Ma voisine de droite est âgée et fort angoissée par la situation actuelle, je lui ai proposé quelques fois mon aide pour les courses par exemple mais elle ne souhaite pas de contact avec moi, mais le soir, à 20h, elle est là, et on papote, j'aime bien la voir.

(Virginie, 12 avril, appel Skype)

Virginie donne à ce moment journalier un rôle qui dépasse le fait de remercier « nos héros », cela lui permet de voir les autres, de vivre un moment collectif, d'être en coprésence. Elle le dit, même si les conversations peuvent être futiles, le moment est important : il constitue le rendez-vous social des inconnus soudés par une même situation. Il n'est pas rare, d'ailleurs, que ce moment se prolonge, on discute, on veille à ce que chaque soir, chacun apparaisse à sa fenêtre. Bienveillance, encouragement, empathie alimentent ce moment. « Ils applaudissent les soignants mais ils se propulsent surtout dans le quotidien de leur quartier, pour faire des échanges, participer à quelque chose de collectif et cela passe par les regards » (Argyroglou 2020, cité dans Moghaddam 2020). Ainsi, derrière ce bruit collectif, il y a un symbolisme important, une fonction phatique cruciale, agissant comme maintien du lien social. On peut voir dans ce nouvel espace inventé un recul de l'intimité, où l'idée de privatisation s'élargit, un lieu qu'on rend éphémèrement public, comme le pas de notre porte, le trottoir devant notre maison, notre balcon, qu'on investit socialement, en adaptation à l'impossibilité de socialiser dans l'espace public, ou à la délitiation du lien social en coprésence, ou les deux.

V. LA VIRTUALISATION : ÊTRE, NE PAS ÊTRE, OU ÊTRE DIFFÉREMMENT AVEC L'AUTRE ?

Le virtuel, en provoquant une reconfiguration de nos activités et de notre sphère relationnelle, témoigne d'une certaine évolution, toujours en cours, au sein de notre société moderne occidentale. Par son omniprésence, il constitue un nouvel objet global, invitant à questionner l'usage qu'on en fait. Une lecture dominante de l'usage des objets numériques réside dans une pathologisation des interactions virtuelles, ces objets provoquent un risque de désocialisation, de retrait par rapport au monde *réel*. Sherry Turkle, particulièrement active au sein de cette vision, perçoit dans cette hyper-connectivité une forme de normalisation des interactions sociales, « qui confère un sentiment de proximité alors que nous y sommes pourtant seuls²¹ » (Nova 2018, 198). Elle définit les interactions virtuelles comme différentes aux communications qu'elle dit *authentiques*. Les appréhensions des rencontres en coprésence substituées par des communications médiatisées datent déjà de la création du téléphone fixe, où l'on reprochait également ce manque d'*authenticité*, « menant à une « civilité superficielle » » (Nova 2018,

²¹ On retrouve ici l'ambiguïté exprimée par Christine notamment, relatant ce paradoxe entre une certaine hyper-connectivité mais un sentiment de solitude très concret simultanément. Ce sentiment de solitude, comme on a pu l'observer, est présent dans de nombreux récits.

194). C'est l'idée même de la virtualisation comme atomisation du lien social. On peut comprendre ce point de vue lorsqu'on s'installe dans un espace public et qu'on compte le nombre de personnes baissant le regard sur un écran, que ce soit sur le quai d'une gare, dans un train, ou même au restaurant, alors qu'une personne est assise en face. Il faut espérer, dans ce cas, que les deux personnes soient sur leur smartphone, rendant la situation moins gênante pour l'observateur qui peut prendre pitié pour la personne qui attend que l'autre personne quitte son outil pour profiter de sa présence physique. Le smartphone devient un substitut des relations sociales, son omniprésence rend presque marginale toute sociabilisation dans l'espace public. Difficile de se rappeler qu'Internet ne s'est généralisé que depuis la fin du XXe siècle, il y a à peine trente ans.

Réalisant une thèse sur l'usage du smartphone, Nicolas Nova (2018) se demande s'il constitue une bulle de désocialisation ou s'il intensifie les relations sociales. Son travail est intéressant car il offre une nuance, une sortie du réductionnisme, démontrant une ambivalence dans l'usage des mobiles, pouvant se présenter tant comme facteur d'isolation sociale qu'amplificateur. Il y a diverses façons et raisons de construire une bulle privée : il peut rassurer, être utilisé comme moyen de gestion des relations, de facilitation, il propose une ouverture inédite vers un monde extérieur. Ces différents régimes d'usage définissent donc le smartphone autant comme « un instrument d'évitement que de rencontre, de préservation que de découverte, d'exclusion que d'inclusion. [...] Il est d'un côté un instrument d'évitement des interactions en face à face, comme le décrit Sherry Turkle, mais d'un autre côté une technologie de connexion (aux proches, aux liens faibles, aux inconnus) » (Nova 2018, 228). En permettant autant la connexion que l'évitement, l'ambivalence du virtuel est concrète. Le décentrement qu'offre le virtuel peut donc se vivre comme vecteur d'émancipation, ou comme déracinement aliénant.

Augmentation, diminution, altération ou reconfiguration des rapports sociaux ? Bien que ces évolutions technologiques numériques aient foncièrement changé notre manière de sociabiliser, beaucoup reconnaissent la modification que cette virtualisation provoque sur nos échanges sociaux, notre manière de communiquer, on ne peut faire endosser à la technicité le rôle d'atomisation des relations sociales. Parmi tous les maux, ou les vertus, dont on a paré ces différents objets numériques, il en est un qui cristallise les tensions, celui de la potentielle altération des relations humaines sous l'emprise de ces technologies. Il s'agirait de tenir compte de la crainte de certains interlocuteurs dans l'utilisation d'autant plus massive du virtuel, c'est-à-dire ne pas minimiser les implications de l'usage continu et répété des objets techniques et leur impact dans la qualité relationnelle et donc leur impact sur notre santé mentale, tout en veillant à ne pas mener à une généralisation hâtive en concluant : « le virtuel détruit notre rapport à l'autre ». Ces constats sont intéressants en ce qu'ils témoignent non pas d'une disparition du relationnel, mais plutôt d'une reconfiguration de sa place, la virtualisation du relationnel permet une autre manière d'être en relation avec autrui (Nova 2018). Il s'agirait d'une nouvelle manière d'être humain, en relation, dans le monde d'aujourd'hui.

VII. CONCLUSION

Les technologies sont souvent accusées de détruire le lien social et d'atomiser les individus, d'autant plus au sein de cette situation pandémique où nous sommes amenés à déplacer nos

sphères sociales et professionnelles en mode virtuel. Cette situation provoque un rapport à l'autre particulier, où l'autre est présent mais absent dans la vie réelle par son inaccessibilité, des mesures juridiques pénètrent le relationnel, il est présent mais absent également dans la vie virtuelle, où on peut lui parler, mais pas le voir, ni le sentir, entendre son langage corporel. Aujourd'hui, la coprésence, l'intersubjectivité, la dynamique corporelle, des corps en relation, des sens éveillés, ces composantes structurant le schème relationnel semblent disparaître. Ici réside tout l'intérêt d'un tel questionnement : Quelles sont les conséquences d'une telle régulation du relationnel ? Comment vivons-nous l'interdiction d'être en coprésence avec autrui ? Que reste-il de l'importance de la présence, du toucher, du non-verbal auquel on n'a pas accès lorsqu'on communique par le biais d'un écran ? Comment retrouver cela dans un mode virtuel ? Dans un contexte pandémique où nous sommes amenés à nous distancier physiquement et à privilégier une relation virtuelle afin de nous protéger du danger de la contamination, notre rapport à la virtualité se pose curieusement.

Une fiction partage l'idée que le lien social se maintient, qu'il se trouve simplement médiatisé par une technologie. Comme si la coprésence des corps dans un espace-temps commun n'était pas inhérente au lien social. [...] L'espace-temps commun ne devient commun que s'il est agi par l'ensemble des protagonistes de l'interaction. *Dans les pratiques pandémiques de découplages spatio-temporels, l'erreur de raisonnement consiste à réduire le lien social à l'échange alors qu'il est d'abord coprésence dans un espace-temps commun* (Vuilleminot 2020, 8-9).

Cette analyse résume notre rapport ambigu envers la virtualisation de nos relations sociales. Les moyens de communication virtuels rendent cette situation pandémique viable, ils rendent possible le prolongement de l'interaction sociale par le biais de multiples interfaces. Le virtuel se pose comme facilitateur relationnel, il permet de se regrouper facilement à travers de nombreuses interfaces, défiant ainsi les lois de l'espace-temps. Cependant, ces récits attestent que ce n'est pas la même chose. Beaucoup expriment un sentiment de solitude à travers les relations virtuelles, une carence relationnelle face à l'impossibilité d'être ensemble physiquement, de partager, de transmettre. On retrouve une autre partie du développement de la phrase « *ensemble, mais seul-e-s* ». La distanciation physique semble provoquer insidieusement une distanciation sociale, qu'on pensait éviter par les multiples interfaces virtuelles dont nous disposons aujourd'hui, mais qui est pourtant bien présente. La souffrance relationnelle est exprimée, la carence des rapports sociaux causés par ce contexte n'est pas négligeable. Sinon, comment expliquer l'augmentation du décrochage scolaire, des souffrances psychiques, du nombre de personnes âgées préférant mourir du Covid-19 que de solitude ?

Il conviendrait, en conclusion, de sortir d'un dualisme virtuel/réel au niveau de notre rapport à l'autre, afin de percevoir ces deux modes relationnels comme profondément distincts, où la virtualisation du relationnel ne vient pas supplanter et empêcher le mode *réel*, mais propose une autre manière d'être, de faire relation. La relation en coprésence et celle à distance se caractérisent par des mécanismes sociaux différents (Vuilleminot 2020), créant des interactions sociales différentes.

I. « ON EST TOUS ENSEMBLE »

Jean-Yves, confiné à Tournai dans un appartement, m'explique que sa compagne et lui se sont mis à couper du tissu blanc en petits carrés pour les transmettre à des personnes qui ont une machine à coudre, qui une fois assemblés les donnent à la commune pour qu'ils puissent avoir suffisamment de masques pour les distribuer ensuite à tous les habitants de Tournai. Il me partage que ce travail n'est vraiment pas intéressant, il s'assied pendant plusieurs heures et découpe inlassablement le même tissu, dans la même forme, bénévolement, tout en continuant son travail en télétravail, mais il me partage que ça lui fait du bien, de se sentir utile dans cette situation, aussi minime soit son action me précise-t-il, il m'explique que pour une fois qu'il y a une entraide, une solidarité, même si cela renaît dans un contexte compliqué, il veut y participer (Jean-Yves 57 ans, 2 avril, appel WhatsApp). Virginie m'explique également qu'elle coupe des petits carrés blancs pour ensuite donner à des amies qui les transforment en masque, elle fait cela avec ses enfants, et bien que ce ne soit pas l'activité la plus marrante à faire, elle me partage qu'elle aime rendre service, ça lui fait du bien d'observer cet esprit de collectivité renaître et de pouvoir en plus y contribuer. Elle me partage également qu'elle fait les courses pour ses parents, assez âgés, qui ne sortaient déjà pas beaucoup avant ce contexte pandémique, mais qui aujourd'hui ne sortent plus du tout. Elle fait les courses pour eux ainsi que leur voisine, âgée également et ne souhaitant pas sortir. Elle m'explique que ça l'a satisfait, ça la rend heureuse de voir cet esprit de collectivité, mais elle me partage qu'elle a tout de même peur que ça disparaisse aussi vite que ce n'est apparu (Virginie, 12 avril, appel Skype).

Wilfried m'explique que lors de la deuxième guerre mondiale, le peuple était soudé, réuni face à un ennemi externe, nommé et connu. Aujourd'hui, il est épaté par le fait qu'on soit tous réunis dans cette situation, tous ensemble face à un seul et même ennemi, et cette dimension amène une certaine force selon lui (Wilfried, 2 juin, appel téléphonique). Cette notion de communauté mondiale est assez répandue, nourrie par l'idée qu'on vit la même expérience que trois milliards de personnes²². Le temps pandémique constitue un temps singulier où la mort rôde, et cette peur communément partagée nourrit ce sentiment d'appartenance. D'une situation où l'on est tous isolés les uns des autres naît paradoxalement un sentiment nouveau : faire collectivité.

Le groupe Facebook « View from my window », créé dans le cadre du confinement, consiste à partager sa vue depuis l'endroit où on est confiné, et de raconter, si l'on souhaite, notre ressenti, notre journée, la description de cet endroit, ce qui nous passe par la tête. Ce groupe, créé fin mars, réceptionne des milliers de publications, il est actif tous les jours, illustrant cette envie commune de partager virtuellement une même expérience. Shantel, confinée au nord des USA, publie une photo où l'on voit un parking, un début de jardin et une petite maison à gauche. Elle explique sa situation.

²² On a observé, cependant, à quel point cette situation n'amène pas une expérience commune chez les individus qui la vivent, bien au contraire.

Ma mère de 83 ans vit dans un appartement attaché à l'arrière de ma maison. Voici une vue sur son porche / patio de ma fenêtre de salon. Le 6 mars, elle a décidé qu'il serait préférable de fermer les portes entre notre maison et la sienne pour qu'elle puisse être protégée pendant la pandémie puisqu'elle a plusieurs défis sanitaires. C'était une décision difficile à prendre car nous nous voyons normalement tous les jours et nous dînions ensemble tous les soirs.

(Shantel 61 ans, 24 avril, Facebook)

Elle révèle à plusieurs milliers d'individus une partie de son intimité, elle exprime combien il est difficile de vivre si proche de sa mère sans qu'elle puisse la voir, être avec elle. A cette publication, de nombreux individus réagissent, cela passe d'un témoignage à un encouragement, mais le symbolisme est crucial : cette notion de communauté mondiale nourrit une empathie massive. Les déclinaisons de ce sentiment d'appartenance se font sentir également dans l'entraide entre concitoyens. On voit se tisser des réseaux de solidarité créés pour aider les personnes âgées ou fragilisées, une cagnotte pour les restaurateurs, les artistes, les petites organisations..., des ramassages de dons pour les réfugiés et les sans-abris. La solidarité explose. Les récits de Jean-Yves et Virginie le démontrent. Face à cette solidarité nouvelle, de nombreux citoyens se mobilisent pour l'activer, la concrétiser à travers diverses actions. Christophe Béchu, maire d'Angers, partage les adaptations collectives actuelles, telles que les commerçants et artisans se reconvertissant en point de vente pour des producteurs locaux. Habituellement, une coiffeuse est une coiffeuse, se préoccupant de la qualité du service de son salon. Aujourd'hui, il explique que tous se tournent vers un même objectif : assurer la protection des concitoyens. « Il y a cette prise de conscience de la place et de la nécessité de chacun dans cette grande chaîne de solidarité, de maintien de services qu'on est en train de construire » (Béchu 2020, cité dans Robert 2020).

I. QUEL SYMBOLISME DERRIÈRE CE SENTIMENT DE COLLECTIVITÉ ?

Ce sentiment de collectivité provient de l'idée « on est tous ensemble ». Cette situation crée une image de communauté mondiale rassemblée par une expérience inédite groupale commune, dont l'une des composantes serait le danger de la mort. Nous sommes rassemblés par notre condition de finitude, de mortalité. Ainsi, non seulement nous sommes tous susceptibles de mourir, mais également de causer la mort d'autrui. Jean-Yves explique cette difficulté dans notre rapport à l'autre, où ce n'est pas pour lui qu'il a peur mais d'assumer la responsabilité de le transmettre. On retrouve cette notion de collectif, de sacrifice personnel pour le bien-être de ses concitoyens, de soucis de l'autre.

On se dit entre nous, il n'y a pas trop de danger, mais on se dit, on peut nous-même transmettre la maladie à une personne qui se sent elle vulnérable, c'est ça qui est compliqué. On reprend le contexte ici où on est dans un cadre familial, où moi-même je dis « tiens est-ce que je peux vous embrasser ou pas ? je voudrais bien mais je me dis beh est-ce que c'est vraiment bien de le faire, même si je me dis bon moi pour moi-même je n'ai pas trop de problèmes mais si jamais je l'attrape et que je le transmet là par contre je me dis merde j'aurais pas dû le faire, et c'est ça qui complique les choses.

(Jean-Yves, 13 juin, appel WhatsApp)

La peur de contaminer l'autre, que notre négligence constitue un risque pour la santé physique d'autrui est au centre des préoccupations de Jean-Yves. Aiguiller son comportement afin de prendre le moins de risque possible pour autrui. L'idée de collectivité est donc présente, dans le sacrifice personnel, dans une restriction de notre liberté pour assurer le bien-être collectif. Nicolas explique les précautions qu'il prend pour des raisons analogues à Jean-Yves, il partage que parfois ça le pèse, qu'il les juge inutiles, mais qu'il les applique tout de même, pas pour lui, mais pour autrui. « C'est ça qui rend le truc compliqué, sinon ça ferait longtemps que je m'en foutrais » (Nicolas, 7 mai, appel WhatsApp). Ce qu'il y a de fort dans ce partage, c'est que Nicolas est confiné seul dans un appartement, il n'est pas en contact avec des personnes dites vulnérables, mais il fait l'effort, il restreint des dimensions de sa vie pour protéger autrui.

En analysant les groupes Facebook, de nombreux débats émergent de manière quotidienne au sujet de la pandémie. Ces débats brassent de nombreux sujets, ces cybers-citoyens discutent à propos du port du masque, de la manière de vivre le confinement, des discours politiques, des symptômes, la pandémie à travers toutes ses dimensions. Facebook comme réceptacle virtuel de la pléiade d'opinions. Au cœur de ces débats, on retrouve cette idée de sacrifice individuel pour le bien-être collectif, et partant d'une attention bienveillante, certains discours se radicalisent, alimentant un climat de haine déplorable. Des messages, gorgés de reproches et d'intimidation, témoignent de cette observation.

Vous voulez nous aider ? Respectez les règles du confinement, respectez les gestes barrières. Ça veut dire quoi ? Concrètement n'allez pas faire vos courses en famille, n'allez pas faire vos courses en couple, n'allez pas faire vos courses entre amis. [...] Restez à 1m de nous, toussiez et éternuez dans votre coude, *ne nous touchez pas*, et tout ira pour le mieux.

(Salim 28 ans, 20 mars, Facebook)

Je pense que le plus dur avec le confinement ce n'est pas d'être enfermé chez moi mais de voir tous les parisiens dans la rue sous ma fenêtre [...]. Si les gens respectaient les consignes minimales de tousser dans leur coude, rester à distance et se laver les mains peut-être. Dans les faits, *des gens crachent par terre, se collent pour parler et se touchent le visage*.

(Mael 32 ans, 18 mars, Facebook)

L'utilisation de l'impératif, comme on l'observe dans ce partage, témoigne d'une injonction. Ce n'est pas une forme suggestive, il s'agit d'un ordre. Une interlocutrice avec qui j'ai beaucoup échangé clôtura la conversation ainsi : « Merci d'avoir lu, et reste chez toi » (Zoé, 14 mai, discussion Facebook). Bien que ce soit bienveillant, on décèle une pointe d'injonction. Ces derniers temps, le « à la prochaine » est remplacé par « reste chez toi ». Ce partage est intéressant également dans une séparation qu'il opère à travers l'usage des termes nous/vous. De qui parle-t-il, comment interpréter cette coupure ? On pourrait penser qu'il sépare la population entre deux groupes, entre les individus qui auront une attitude laxiste et souple, interprétée comme une déconsidération de la situation actuelle, souvent assimilée à un acte égoïste, et les individus qui considéreraient avec sérieux la situation, et par leur attitude de respect envers les règles, démontreraient leur empathie, leur altruisme. On est soit égoïste ou

altruiste, aucune nuance. On observe l'expression d'une haine envers ceux que Salim regroupe dans le « vous » en disant « ne nous touchez pas ». On retrouve cette idée de division de la population en deux parties distinctes dans le partage de Mael, et un sentiment de mépris exprimé envers ceux qui ne respecteront pas les consignes. A travers un autre commentaire, Mael extériorise cette haine.

Si le fait de faire un footing a réellement mis en danger la vie d'autres personnes et potentiellement mené à la mort de certains, j'espère que tu assumeras tes actes [...]. Oui j'ai la haine et les irresponsables qui se rassemblent dans des parcs et se promènent dans la rue comme si de rien n'était la méritent [la mort].

(Mael, 18 mars, Facebook)

Cette haine, présente envers les personnes marchant dans la rue, faisant du footing, crachant par terre, va jusqu'à souhaiter la mort de ces personnes jugées irresponsables. La peur de l'autre est caractéristique des temps épidémiques, dû au phénomène de contagion, mais pas la haine. C'est un sentiment étranger, distinct, illustrant le glissement de terrain qui est en train de s'opérer. Par la référence à la responsabilité que Maël fait, on peut interpréter cette haine par le fait qu'il s'agit de faire des efforts communs pour protéger l'ensemble de la collectivité d'une mort potentielle, et le fait de voir l'attitude d'individus qui n'appliquent pas les consignes de la même manière peut nourrir cette haine. Sortir dehors, par exemple, signifie avoir conscience de devenir porteur sain, signifie alors avoir conscience d'augmenter le risque de tuer des personnes. Pour ce qui semble être une première fois, chacun endosse le poids de la vie de ses proches, voire de la population entière.

Quand tu sors de chez toi, tu prends le risque de récupérer un virus sur une rambarde, le museau de ton chien ou une microgouttelette dans l'air. Tu prends donc le risque de devenir porteur sain et de contaminer des gens pendant 4 à 20 jours. Tu prends donc le risque de tuer des gens.

(David 24 ans, 18 mars, Facebook)

Sur les groupes Facebook analysés, certains individus expriment leur questionnement par rapport au choix du lieu pour le confinement, en particulier leur envie de rejoindre leur famille tout en ayant peur d'être LE contaminateur. On observe cette ambiguïté au sein du récit de Jean-Yves, ne souhaitant pas être responsable de propager le virus par sa négligence. Ils se privent alors de les voir, tout en ayant peur de ne pas être présent s'il y a des complications. Laszlo publie son récit où il partage sa décision de quitter son appartement pour aller chez sa maman se confiner. Parmi les réactions à son partage, la majeure partie rejoint cette réponse.

Je partage un 18m² avec mon mec, rez-de-chaussée, jamais de soleil. On serre le cul, mais c'est le prix à payer pour pas répandre le virus. J'aurais pu me barrer chez mes parents en banlieue proche : maison, piscine, grand jardin. Mais non. Mon devoir de citoyenne c'est de garder mes concitoyens sains, donc je ne bouge pas et je n'augmente pas mes chances de contaminer d'autres. C'est sûr que si vous migrez pour répandre vos microbes on va rester longtemps en quarantaine hein. Sérieux tous ceux qui sont

partis de leur appart' pour leur petit confort : vous êtes des putains *d'égoïstes*. [...] Il faut un effort collectif, et un courage collectif qui doit être plus grand que tes 15m².

(Sophie 27 ans, 19 mars, Facebook)

Sophie dégage les différents sacrifices qu'elle a fait afin de faire son devoir de citoyenne, c'est-à-dire d'éviter de contaminer ses concitoyens. L'idée de sacrifice individuel, d'effort collectif, de responsabilité, qu'on retrouve également dans le récit de Sandra au sujet de ses enfants, dans celui de Mael, de Salim, de Sophie... fait renaître le dilemme présent dans toute démocratie : quelle part de liberté est-on prêt à sacrifier pour assurer une forme de sécurité ? Si on y prête attention, ce dilemme semble déjà résolu. En ces temps de confinement où chacun a un avis bien tranché sur ce que ses semblables font de travers, une surveillance mêlée à de la peur créant un climat non-viable, on est dans une injonction de sacrifice personnel au nom du bien commun, recréant l'idée de collectivité : « on est tous ensemble là-dedans, donc on doit tous faire des efforts. » La question de la responsabilité, du sacrifice fait écho. Cette collectivité s'identifie dans le fait que pour éradiquer ce virus, on dépend des autres, c'est « toute l'humanité dans le même bateau, qui renonce à beaucoup de choses pour le bien commun » (Tabarly 2020, citée dans Tellier 2020). Dans ce contexte, il n'y a plus d'individualisme qui tienne, « il faut séparer alter et ego » (Fournier 2020, cité dans Neveux 2020).

Catherine ne partage pas ce sentiment de collectivité. Elle m'explique que bien qu'on assiste à des discours très communautaires, elle observe sur un autre plan de nombreux comportements individualistes, elle illustre son point de vue par l'exemple de certains supermarchés vidés de leur alimentation de base, tels que la farine, le riz, le vinaigre blanc me cite-t-elle. Elle décrit également l'ambiance de l'espace public comme démonstratif de l'individualisme, où les individus se méfient les uns des autres, s'écartent et se protègent, chacun pour soi.

Ce qui est paradoxal c'est qu'il y a des discours très communautaires, « il faut se serrer les coudes il faut s'encourager » mais il y a beaucoup d'individualisme aussi, presque de l'hyper individualisme. Au début il y avait beaucoup de solidarité, tout le monde fabriquait des masques, on apportait à manger aux hôpitaux, et puis maintenant on est tombé dans l'autre extrême, un individualisme à tout cran où on se méfie de tout le monde, où on regarde tout le monde d'un air suspicieux, où on se fait engueuler quand on n'a pas de masque.

(Catherine, 2 avril, carnet de terrain)

Ce récit exprime un ressenti différent des précédents, apportant une nuance intéressante. Elle mentionne également une régénérescence de la notion de communautaire, mais son discours laisse à penser que cela ne reste pour elle qu'une notion, Catherine n'en voit pas les déclinaisons concrètes, au contraire, elle observe un individualisme qui s'exacerbe, une surexposition du chacun pour soi. Elle ne partage pas ce sentiment d'appartenance à un collectif. L'idée d'une société soudée perd sa pertinence à l'image d'un individualisme accru. Elle parle de méfiance également, de suspicion, dans quoi s'enracine ce nouveau vivre ensemble ? Thibault reprend le même exemple des supermarchés pour critiquer un

individualisme omniprésent. Selon lui, cette situation pandémique permettrait même d'extérioriser le passage de l'individualisme à l'hyper-individualisme.

C'est du chacun pour soi, on sent fout de savoir s'il y aurait assez de riz pour tout le monde, on en prend 5 kg, parce que le plus important, c'est soi. Et après on vient nous parler de collectivité. Oui, oui. Moi je n'en vois pas réellement, bien au contraire.

(Thibault, 21 mars, appel Skype)

Anne, la femme de Wilfried, prend le combiné téléphonique pour me partager également son ressenti à propos de la situation pandémique, et me partage particulièrement sa tristesse par rapport à ce qu'elle observe.

Je suis étonnée, parce qu'on écoute beaucoup la télévision, que les gens restent très égoïstes, très fort. Quand tu entends les réactions, les propositions de collectivité, de solidarité, ça ne les intéresse pas, ils continuent à faire en disant « moi, moi, moi ». Il y a beaucoup de gens qui sont égoïstes, qui ne pensent qu'à eux.

(Anne 84 ans, 2 juin, appel téléphonique)

Cette image d'une société soudée tranche avec le caractère supra-individualiste caractérisant la société moderne occidentale, dont on voit également de nombreuses déclinaisons : les magasins vidés, des critiques envers l'égoïsme des uns et des autres, etc. Les supermarchés ressemblent à ces scènes de films catastrophe. Plus de farine, plus de riz. On stocke. La solidarité se fragilise face à ce « chacun pour soi ». Anne dénonce cela en répétant trois fois le terme « moi », cherchant à démontrer l'importance de cet individualisme. Jean-Yves me recontacte deux semaines après notre première rencontre. Il m'explique qu'il est déçu de tout ce qui se passe, parce qu'il observe que l'idée de faire collectivité s'est déjà estompée, il me dit qu'on ne peut parler de collectivité dans un climat de méfiance généralisée, il n'y a pas de solidarité qui tienne dans un tel climat social, où notre rapport à l'autre peut être source de suspicions, voire d'altercations.

Ce qui est paradoxal c'est qu'il y a des discours très communautaires, « il faut se serrer les coudes il faut s'encourager » mais il y a beaucoup d'individualisme aussi, presque de l'hyper-individualisme. Au début il y avait beaucoup de solidarité, tout le monde fabriquait des masques, on apportait à manger aux hôpitaux et tout ça, et puis maintenant on est dans un individualisme à tout cran où on se méfie de tout le monde, où on regarde tout le monde d'un air suspicieux, où on se fait engueuler quand on n'a pas de masque.

(Jean-Yves, 16 avril, appel WhatsApp)

On observe un paradoxe entre l'idée d'une collectivité divulguée et une non-application concrète de sa pratique, comme le témoignent Catherine et Thibault. Le caractère potentiellement illusoire et fictif de cette idée de collectivité rejoint la crainte exprimée par Virginie : disparaître aussi vite qu'elle n'est apparue. Cet élan collectif va-t-il disparaître ou perdurer ? Est-ce encore imaginable, ou l'individu est-il devenu trop individualiste ? Cette

cohésion singulière estompe provisoirement les lignes de fractures, mais se pose néanmoins dans le cadre de la pandémie, apparaissant d'autant plus fragile qu'elle se manifeste à travers une injonction à rester chez soi. C'est une discipline défensive. Pourquoi faut-il un événement grave pour que l'on se rend compte qu'il faut s'entraider, pourquoi en période pandémique ? Et comment se décline ce nouveau sentiment de collectivité au sein de la vie quotidienne ? Qu'est ce qui fonde cette collectivité, sur quoi se construit-elle au sein de cette pandémie ?

II. LA NOTION DE COLLECTIVITÉ EN HÉCATOMBE : SUPRA-INDIVIDUALISME CRITIQUE

Un ébranlement majeur de l'entrée en modernisation serait l'effondrement de la communauté locale. La société traditionnelle est une société holistique, hiérarchisée, où la survie de chacun dépend de la communauté, constituant une ressource basée sur une économie de faveurs. La Révolution Industrielle, affaiblissant peu à peu les liens tribaux, atomise ce système, un socle majeur à toute société pendant un million d'années désintégré en l'espace de deux siècles. La société moderne occidentale est celle de l'individualisme, de l'homo æqualis, redéfinissant la notion de « faire société ». Désormais, on est un individu avant d'être un membre de la communauté. Le souci de la communauté et du respect des traditions n'est ni sa priorité, ni sa ligne de mire, l'individu a conscience qu'il détient sa destinée, il « devient » par ses propres choix et valeurs. Ce mouvement d'autonomisation ne fait d'ailleurs que s'accroître au fur et à mesure que les cadres dits traditionnels volent en éclat et que les intérêts privés s'enracinent comme fonctionnement social (Harari 2015). Une pléiade d'activités illustre l'espace de libre choix, d'expression et de réalisation de soi, de déploiement du privé, d'idées personnelles, de désirs, d'intimité (Raineau 2006).

Cette idéologie accentue l'exclusion, la précarité, la solitude. L'entrée dans la modernisation se caractérise par une désacralisation des liens. Le prix de cette liberté est la survie individuelle, où chaque individu devient l'unique responsable de ses revenus, subvenant à ses propres besoins, sans autre garantie que la sienne. L'idéologie libérale considère que l'individu a en lui-même les capacités d'être autonome, responsable, capable de se prendre en charge. Elle a pour conception un citoyen actif, « qui gère tout par lui-même et pour lui-même » (Louzoun 2005, 150). On est dans une insécurité, une modernité insécurisée (Le Breton 2008). L'Etat construit et organise des communautés pour combler notre besoin de l'intime, du contact social, qui ne peut être comblé par ces mêmes institutions. Ces « communautés imaginaires » regroupent des millions d'inconnus qui ne se connaissent pas, mais qui se l'imaginent. On croit avoir un passé commun et un futur à organiser ensemble. Le sentiment d'identité, de sens, d'unité justifie la résonance de l'idée de communauté, dans un monde où on peut rapidement se retrouver seul. A défaut de la communauté traditionnelle locale et de la force de la famille nucléaire, on prend ce qu'on nous propose, mais toujours dans la même recherche : la survie (Harari 2015). Cette pandémie, d'une certaine manière, atteste du caractère imaginaire de la collectivité. On observe, au contraire, des déclinaisons d'un individualisme, voire d'un supra-individualisme, tel ces rayons des supermarchés vidés de riz et de farine, le climat de méfiance régnant, ou encore comment l'espace commun se voit divisé en petites parcelles individualisées pour une période momentanée. Ainsi, l'idée de collectivité serait-elle une illusion pour tenter de dissimuler un individualisme exacerbé ?

L'espace commun se découpe en parcelles individuelles érigées en forteresse [...]. Chacun interprète et bricole sur sa portion de trottoir. Avec masque/sans masque, accompagné/seul, avec gel hydro-alcoolique/sans gel, etc... chacun privatise pour un temps x un morceau de l'espace commun et s'y comporte en fonction de sa lecture et de son acceptation ou non de l'ensemble des nouvelles normes ou d'une partie d'entre elles (Vuilleminot 2020, 6).

Cette pratique d'appropriation individuelle de l'espace public pour un petit moment, peu importe la manière de le privatiser, témoigne d'une même logique : l'individualisation de l'espace autour de soi. L'ensemble forme une intimité tant métaphorique que physiquement avérée. Ces pratiques démontrent la perte du sens commun qui se fracasse brutalement. On parle d'une nouvelle collectivité, cela ressemble davantage à un paroxysme de l'individualisme. Sandra m'explique que suite à plusieurs expériences péjoratives, où le fait d'avoir oublié son masque lui a coûté quelques regards très culpabilisateurs, le port du masque devient pour elle indispensable pour son bien-être.

Je mets un masque parce que je ne veux plus tous ces regards et ces remarques sur moi. Au début, ça m'embêtait d'en mettre un, je trouvais ça oppressant, mais le regard des gens est devenu lourd, insistant, culpabilisant, parfois on te fait la remarque de manière vraiment désobligeante, donc aujourd'hui je le mets comme ça on me fiche la paix.

(Sandra, 23 mai, carnet de terrain)

L'identification, ce dans quoi l'individu se reconnaît et se voit reconnu par autrui, le pousse à se comporter suivant un système de significations, de représentations et de valeurs propres au groupe social auquel il s'identifie, respectant les normes instituées par ce groupe (Reyniers 2018). Les nouvelles normes, en ce contexte pandémique, sont le port du masque, une distance physique de minimum 1 mètre et demi, un retrait du corps dans la restriction du toucher, et les manquements à cette norme sont plus visibles et critiquables. Il y aurait un phénomène de « copier-coller » impressionnant, où chaque acteur converge ses choix vers des pratiques, des valeurs, des discours identiques. Chacun pense être l'unique décideur de ses choix, alors qu'il ne fait que « se plier aux injonctions d'un champ social dont il méconnaît l'impact sur lui » (Le Breton 2008, 173). Il s'agirait d'une construction dirigée, mais surtout éphémère, dépendant de la symbolique propre à un moment donné, sélectionnant les pratiques et objets selon la tendance actuelle, prenant ainsi l'allure d'un vestiaire de théâtre, changeant de costume aussitôt que l'ambiance se transforme (Le Breton 2008).

Ces différents partages attestant de cette injonction généralisée, parfois violents, démontrent la conscience de protéger les plus vulnérables, dans la reconstruction de l'idée de collectivité. Cette situation instaure un climat de méfiance générale, celui qu'on côtoie au quotidien devient soudainement une menace, où le besoin de se protéger peut glisser rapidement à la paranoïa de l'évitement, accentuant le caractère hyper-individualiste des comportements. On craint celui qui vient d'ailleurs. « C'est donc un drôle de collectif qui s'exprime puisqu'il se concrétise dans la distance des uns aux autres » (Gauchet 2020, cité dans Robert 2020).

Les notions de sacrifice collectif, responsabilité citoyenne, altruisme refont surface, longtemps effacé de l'argot, réapparaissant dans un mouvement de solidarité... ou de haine ? Lorsqu'on observe, à travers le vécu des individus, le lien social actuel, l'idée de collectivité paraît illusoire. Cette carence communautaire présente depuis l'entrée en modernisation fait que la communauté de sens et des valeurs se disperse dans la trame sociale, donnant un effet de lien superficiel, sans aucune soudure réelle. Le corps social semble se diviser en deux groupes, où on retrouve d'une part les personnes dites responsables, appliquant correctement les mesures sanitaires, et d'autre part les personnes irresponsables, qui ne se soucieraient pas du bien-être collectif, de la santé des plus vulnérables, en ayant des comportements interprétés comme égoïstes. La pensée hygiéniste triomphe, ainsi que la doctrine de la peur. La manière de vivre le confinement suscite beaucoup de conflits. Pour certains, d'autres s'octroient une liberté débordante, or tout le monde fait des sacrifices. Du choix du lieu de confinement jusqu'au choix de courir, tout acte devient condamnable. On est surveillé par notre famille, des amis, la voisine, les passants. Tout le monde a son mot à dire sur le comportement d'autrui, la surenchère des gouvernements s'applique tristement aux individus. Ce n'est plus que le policier qui surveille la bonne application des mesures, mais le citoyen lui-même. C'est dans cette observation qu'on peut développer l'idée de *pan sensitif* de Ropert (2014).

III. DU PANOPTISME INFORMATIQUE AU PANSENSITIF

Foucault réfléchit au lien entre espace et pouvoir au sein du contexte de la peste au XVIII^e siècle. A cette époque, la population reçoit l'injonction de rester chez elle : c'est le quadrillage d'une ville pestiférée, rendant effective une surveillance généralisée : « La ville pestiférée, toute traversée de hiérarchie, de surveillance, de regard, d'écriture, la ville immobilisée dans le fonctionnement d'un pouvoir extensif qui porte de façon distincte sur tous les corps individuels – c'est l'utopie de la cité parfaitement gouvernée » (Foucault 1975, 200). Pour illustrer cette société de surveillance, Foucault prend l'exemple du *panopticon* : une tour centrale abritant un surveillant au centre et des cellules disposées en cercle autour de cette tour. Par la lumière illuminant la cellule du prisonnier, le surveillant sait ce qu'il fait ou ne fait pas. Mais le surveillant étant invisible, le prisonnier ignore s'il est surveillé ou non, se trouvant dans un état de conscience permanente de visibilité. L'action de surveiller est discontinuë, mais son effet permanent, assurant un fonctionnement automatique du pouvoir. Ce principe, Foucault l'étend à la société, car il incarne parfaitement les dispositifs de surveillance d'un nouveau régime, l'autodiscipline. Ce régime instaure son pouvoir plus doucement et insidieusement, sur base d'un échange : une partie de la liberté contre plus de sécurité. Ce contrôle généralisé donne naissance à une prison sans murs (Foucault 1975).

Les récentes problématiques de surveillance du réseau, telles les caméras, les smartphones, internet, offrent à cette réflexion une dimension extrêmement actuelle. Si la mise en place de ces caméras se justifie au préalable comme réponse au besoin de sécurité, elles seront vite banalisées. Elles illustrent la surexposition de l'espace social, sous un lexique sécuritaire, mais également invasif et non-démocratique : c'est le contrôle généralisé (Svarre 2019). Dans ce contexte pandémique, face aux nouvelles normes, chaque individu devient un potentiel surveillant, provoquant le déplacement du panoptisme informatique au panoptisme collectif :

c'est la surveillance mutuelle. Ropert (2014) nomme cela le *pansensitif*, où « non seulement l'humain est surveillé à tous les échelons, mais chacun devient son propre surveillant », induisant une forme de contrôle horizontal : « Ce n'est plus un pouvoir vertical qui observe la population : chacun peut potentiellement observer son voisin » (Ropert 2014). Un jour, me baladant, je vois un homme sur un banc, instantanément je me demande « a-t-il le droit ? », devenant moi-même agent de surveillance. C'est petit, c'est fin, c'est discret. On ne sait pas si on doit y faire attention. Mais c'est là.

Les nouvelles normes n'entraînent pas de révolte massive mais une pression implicite sur les déviants. Les polices n'ont même pas à intervenir, chacun devient par son attitude, son regard ou la manière dont il prend possession de sa place dans la file, le garant du respect de la distanciation sociale (Vuilleminot 2020, 6).

La surveillance est acceptée et normalisée, au point que les citoyens se convertissent en maîtres de l'ordre, veillant au respect des mesures sous la couverture du bien collectif. L'échange que Foucault mentionne au sujet de la tension entre liberté individuelle et sécurité collective se manifeste dans le contexte pandémique actuel, dont le dilemme est d'emblée résolu, et les concitoyens n'hésitent pas à le rappeler. Si l'on pense autrement, on comprend qu'il vaut mieux le garder pour soi. Notre comportement se répercute directement sur le corps social. Il s'agit aujourd'hui d'une injonction généralisée, on appelle à un effort collectif, où le collectif et l'individuel sont amenés à collaborer. Ici réside toute l'application du régime auto-disciplinaire imaginé par Foucault : un contrôle automatique. Mais est-ce que cela signifie que ces personnes dites « irresponsables » ne souhaitent pas protéger les autres ? Qu'ils ne se préoccupent pas de la santé physique d'autrui ? Comment comprendre ces attitudes ?

II. UN CLIMAT DE MÉFIANCE : NOTRE RAPPORT À AUTRUI IMPACTÉ

I. COMMENT COMPRENDRE LE COMPORTEMENT D'AUTRUI ?

Au cours du mois de mai, Catherine m'explique qu'elle retourne à l'école primaire. Les mesures sont transmises, elles sont strictes, mais surtout inapplicables selon elle. Le gouvernement demande que les élèves soient placés à 1m50 les uns des autres, et qu'autour de l'institutrice en présence de ses élèves il y ait 8m², en classe comme en récréation. Comment appliquer une telle mesure ? Pour Catherine, c'est irréalisable, tout politicien qui a été professeur auparavant sait qu'on ne peut pas demander, dans une cour de récréation, que les élèves jouent entre eux avec 1m50 de distance. Ce n'est pas par manque de volonté, mais par l'impossibilité à l'appliquer. Catherine m'explique qu'elle porte le masque quand il y a des parents ou quand elle marche dans les couloirs, mais le retire en classe. Lors de la récréation, elle ne demande pas aux élèves de respecter 1m50 de distance, elle me dit qu'elle a des collègues qui passent leur récréation à crier sur les enfants, à essayer de les séparer, mais naturellement, ils se rapprochent tout aussi vite. Alors les collègues crient encore plus, et Catherine me partage qu'elle trouve que ça n'a aucun sens. Elle me partage les retrouvailles entre deux enfants, où le garçon souhaite faire un câlin à une copine mais les collègues les séparent parce qu'il faut respecter la distanciation physique.

J'avoue que ça m'a rendue furieuse. Ces enfants ne se sont plus vus depuis 3 mois, et on ne leur permet pas de faire un câlin ? Pour moi, ce n'est humainement pas possible. Il y a la question sanitaire, je ne nie pas, mais la question humaine pour moi est essentielle. C'est inapplicable. Parce que du coup, ils ont été séparés, ils ne comprennent pas pourquoi, et ça les affecte. Pour moi, il ne faut pas exagérer, se protéger au point de devenir inhumain, je dis non. Je refuse.

(Catherine, 23 mai, carnet de terrain)

Ce récit démontre comment une même mesure s'applique différemment selon la personne. Dans ce cadre, on demande aux professeurs de faire respecter une distance entre les élèves et avec le professeur, en récréation comme en classe, on observe dans ce récit comment certains professeurs tentent de faire respecter ces règles, tandis que d'autres ne le font pas parce qu'ils ne sont pas en accord avec elles, comme Catherine, reprochant qu'à cause de ses règles, on a des attitudes « inhumaines ». C'est dans ce cadre qu'elle ne souhaite pas les appliquer. On peut interpréter, dans ce récit, un renouvellement du questionnement qu'on s'est posé dans la partie sur notre rapport à l'autre, c'est-à-dire du dilemme entre la santé mentale des individus (le bien-être des enfants dans ce cadre-ci) et la santé physique (le danger de contagion).

Sandra, mère de six enfants, confinée seule dans le Brabant Wallon, me partage une situation critique qui l'a touchée particulièrement. Un de ces fils, Tristan, vit en France depuis peu et est venu se confiner en Belgique chez ses beaux-parents, avec sa femme (Anne) et son fils. Rentrant en France pour le travail, il demande à ses frères et sœurs de venir à la maison familiale (chez Sandra) passer un week-end avant qu'ils ne rentrent en France. Sandra m'explique qu'elle n'y voit pas d'inconvénient, elle convoque alors tous ses enfants, sans se douter des débats que cette proposition allait déclencher. Sandra m'explique que pour Tristan et Anne la situation est absurde, qu'il y a des morts tous les jours, pour diverses raisons, le Covid s'ajoute simplement à la longue liste des adjoints de la mort. Ils dénoncent le rôle des médias, l'énergie qu'ils mettent pour alimenter la peur, la peur de vivre dehors, la peur de l'autre, la peur du relationnel. Sandra me montre une discussion Facebook avec ses enfants où Tristan écrit : « Fuck les lois les amis vivez avec votre cœur c'est le plus important. » Léon, un autre fils, vit avec Amélie dans un appartement à Bruxelles. Sandra m'explique qu'il s'ennuie dans son appartement, sa copine travaille et il se sent seul, que revoir sa famille et bouger de lieu lui ferait du bien, mais au message de Tristan, Sandra me montre la réponse de Léon : « Fuck les lois, je ne sais pas. Sans vouloir faire mon rabat-joie, il y a quand même des lois qui sont là pour une bonne raison. » Sandra me raconte ensuite qu'Amélie, d'habitude silencieuse au sein de la famille, affirme son opinion, trouvant cette proposition déplacée, incohérente et égoïste. Valentin et Camille, deux autres de ces enfants, vivent également en appartement en ville, et décident de ne pas se rendre à ce week-end pour des raisons semblables. Sandra m'explique que Valentin écoute les nouvelles, entend les pertes humaines, économiques, qui se déroulent. Bien qu'il ne le voie pas physiquement, il sait que cela se passe. Tous font des sacrifices pour le bien commun, pourquoi se permettrait-il de s'octroyer un plaisir égoïste parce qu'il en a

envie²³ ? Sandra me partage son désarroi. Loin d'avoir incité tout cela, elle a été le relais du souhait de Tristan et Anne, et réceptionne aujourd'hui l'ensemble des avis, sans que les enfants ne se parlent directement entre eux (Sandra, 19 avril, carnet de terrain).

Ces récits démontrent comment des mêmes mesures s'activent différemment à travers les individus selon leur réception, cette réception se fait selon le degré d'adéquation des mesures avec l'histoire de la personne, ses valeurs, son contexte, sa sensibilité... de nombreux facteurs sont à prendre en compte. Le récit de Catherine témoigne d'un refus des mesures, de manière secrète (elle explique qu'elle met son masque lorsque les parents sont présents), car elles ne s'accordent pas avec certaines de ces valeurs (elle parle d'humanisme). Dans le récit de Sandra, on voit comment au sein d'une même famille, cette situation n'est pas appréhendée de la même manière, selon notre réception médiatique, selon notre contexte, on le voit notamment par rapport aux enfants vivant en ville, qui semblent plus *touchés* par cette situation, par les pertes humaines et économiques, et surtout, à travers ces opinions, une idée importante semble se construire : pourquoi se permettre un plaisir égoïste alors que tous font des sacrifices pour le bien commun ? On retrouve à nouveau la présence de ce dilemme.

Clémence me partage une journée qu'elle a passée en famille auprès de sa grand-mère, âgée de 90 ans, confinée seule dans sa ferme en région tournaisienne. Elle m'explique qu'ils vont normalement une fois par semaine lui rendre visite, ils partent très tôt et reviennent tard pour passer toute la journée ensemble. Malgré qu'elles s'appellent souvent, Clémence me confie que c'est très difficile de ne pouvoir se voir, que sa grand-mère en pâtit aussi énormément, mais que ses frères (de Clémence) refusent toute visite pour ne pas risquer de contaminer leur grand-mère. Elle m'explique qu'ils sont quatre enfants, assez différents, mais cette différence se marque particulièrement en cette période, où les sensibilités de chacun s'extériorisent particulièrement, et trouver un compromis avec lequel tout le monde se sente confortable est complexe. Après trois mois sans pouvoir la voir, suite à d'innombrables débats, prises de têtes, appels et messages, ils trouvent un arrangement : se voir dans le jardin avec des masques. Heureuse de pouvoir enfin aller la voir, Clémence me confie néanmoins que cette journée a été difficile, parce que sa grand-mère ne comprenait pas leurs comportements, tels que ne pas se faire un bisou, ne pas s'approcher, marquer une distance physique, être masqué. Selon elle, ça rendait vraiment sa grand-mère malheureuse, qui ne pouvait même pas les embrasser alors que cela faisait trois mois qu'ils ne s'étaient pas vus. Elle me raconte qu'à la fin de la journée, ils ont pris une photo de famille, et que sur la photo il y a à gauche sa grand-mère, et à droite toute la famille, masquée et serrée.

Quelle photo de famille, après on s'étonne qu'elle ne sourie pas vraiment dessus. Et le pire, c'est qu'elle voulait à chaque fois se rapprocher de nous, et que du coup nous on s'éloignait d'elle, la faisant sentir toxique, comme un poison. Quelle protection ! Tout au long de la journée, elle voulait mettre sa main sur moi, se mettre à côté, et il fallait à chaque fois que je lui rappelle des mesures, auxquelles je n'adhère qu'à moitié d'ailleurs. Je n'y adhère pas trop, et pourtant me voilà à influencer ma vie et faire

²³ L'idée de sacrifice pour le bien commun est une ouverture intéressante à la question : quelle part de liberté est-on prêt à laisser pour assurer une forme de sécurité collective ? On développera plus en détail cette question dans les pages qui suivent.

souffrir quelqu'un de très proche pour respecter ses mêmes mesures, venant de l'extérieur, par on ne sait même pas qui. A ce moment-là, on se demande quand même ce qui est le plus important, le lien social ou la distance pour protéger ? Mais en protégeant sa santé physique, on nuit à sa santé mentale et ça n'est pas négligeable. Alors quelle santé on protège en faisant tout cela ?

(Clémence, 9 juin, appel Facebook)

On peut interpréter, à travers le récit de Clémence, la présence du dilemme entre la santé mentale de l'individu et la santé physique. Comment préserver ces deux pôles sans entrer dans une radicalisation où l'on favoriserait l'un au détriment de l'autre ? C'est la question que Clémence se pose. Elle se rend compte à quel point les mesures qu'ils appliquent pour protéger la santé physique de sa grand-mère, c'est-à-dire se distancier d'elle pour limiter un risque de contagiosité, déteint sur sa santé mentale. Elle résume finement cette ambivalence lorsqu'elle demande « quelle santé on protège en faisant tout cela », et on aimerait ajouter, à quel prix ?

Claire vit à Frasnès-lez-Buissenal, depuis toujours. C'est Jean-Yves qui me donne son contact car il me dit qu'elle souhaite me raconter son expérience de confinement. Elle a 89 ans, a un fils qui vient trois fois par semaine chez elle (Jean-Yves) et des visites quotidiennes. Elle me dit que dans le village, tout le monde la connaît, et tout le monde sait que sa porte est toujours ouverte. Elle me dit ensuite que cette situation a tout bousculé. Plus personne ne vient la voir, Jean-Yves continue mais fait très attention, il désinfecte les poignées de porte, ne l'embrasse plus, se tient loin d'elle. Elle me confie qu'elle ne comprend pas toutes ces mesures, ni les injonctions de son fils, qui lui demande de ne plus voir personne, car c'est trop dangereux apparemment, surtout pour les personnes de son âge, qui peuvent en mourir, mais elle m'explique qu'elle n'a pas peur de la mort, son mari est décédé l'an dernier, ses amis meurent chaque année, la mort fait partie de la vie. Elle veut voir ses amis, et que de temps à autres, un ami passe pour boire du pinot dehors, mais elle ne le dit pas à Jean-Yves, pour éviter qu'il la réprimande et qu'il vienne plus souvent pour la surveiller. Elle termine son appel en me disant :

J'ai l'âge de mourir, c'est normal. En revanche ce qui n'est pas normal c'est de ne plus voir mes amis. Qu'est-ce qu'il préfère, que je meure de ce virus ou de solitude ?

(Claire 89 ans, 23 avril, appel téléphonique)

Ce récit démontre l'adaptation superficielle aux règles, c'est-à-dire un respect conforme lorsqu'il y a un « agent de sécurité » présent, et une non-application lorsqu'on est seul. Il illustre le bricolage de l'individu. L'individu adopte les mesures, parfois seulement en apparence, façonnant un rôle extérieur pour éviter les convergences, d'autant plus que les citoyens se surveillent entre eux, veillent à l'application stricte des mesures, et n'hésitent pas à dénoncer celui qui « ne fait pas assez ». Mais derrière ce rôle, il bricole des solutions personnelles, en retrait, pour sa propre survie, sa continuité. On découvre alors un marché informel d'adaptations et de ruses. On retrouve cela notamment dans le récit de Catherine également, confiant qu'elle porte le masque uniquement lorsqu'elle est en présence d'un agent de surveillance, dans son contexte les parents d'élèves ou ses collègues. Ensuite, Claire vient à nouveau soulever la question de l'ambiguïté entre la santé mentale et la santé physique, nourrie d'un constat intéressant : « j'ai l'âge de mourir. » Cette réflexion questionne le fait

qu'une grande partie du monde se confine pour protéger les plus fragiles, dont la majeure partie sont des seniors, et paradoxalement, ce sont ceux qui expriment souvent une moindre inquiétude par rapport au virus. Lorenzo Gherli expliquerait cette attitude d'une part, car beaucoup ont déjà enterré époux ou amis, la mort n'est pas quelque chose qu'ils redoutent forcément, et d'autre part, ils ont grandi à une époque où la mort faisait partie de la société, des épidémies, ils en ont connu (Cannarella 2020).

Beaucoup d'éléments offrent des pistes de réflexions permettant de comprendre comment l'individu ressent cette situation. Les attitudes interprétées selon une lecture « je-m'en-foutiste » sont qualifiées d'égoïsme. Est-ce que ce terme est approprié ? Pour différentes raisons, certains individus n'appliquent pas les mesures, et cette non-application se fait soit de manière explicite, soit subtilement, de manière conforme lorsqu'il y a un « agent de sécurité » (que ce soient les parents d'élèves, nos collègues, ou un proche). Parce qu'ils ne les comprennent pas (Claire), parce qu'ils ne sont pas d'accord (Tristan et Anne), parce qu'elles sont en inadéquation avec leurs valeurs (Catherine), parce qu'elles provoquent la souffrance d'un proche (Clémence), les raisons sont nombreuses. Est-ce que cela fait d'elles des personnes irrespectueuses, ne se souciant pas de la santé d'autrui ? Comment peut-on imaginer un vivre ensemble dans le respect des valeurs de chacun ? Comment se vit le lien social dans ces divergences ?

II. CONSÉQUENCES SUR LE LIEN SOCIAL : ALTERCATIONS ET TENSIONS

Anne, la belle-fille de Sandra, habitant en France avec son mari, est rentrée en Belgique se confiner chez ses parents. Elle entre en contact avec moi pour me partager son point de vue sur cette situation, et les répercussions sur notre rapport à l'autre. Elle décrit cette situation comme un non-sens général, où les individus se nourrissent du discours médiatique sans prendre de recul, avalant les informations telles des pilules (on retrouve l'idée du modèle de la seringue hypodermique), et elle interprète les attitudes de méfiance et de peur comme le reflet de cette réception médiatique. Là où ça la dérange vraiment, c'est quand ça bouscule ses propres relations. Elle me raconte qu'elle a une amie de longue date qu'elle devait rencontrer, qu'elle voit peu du fait qu'elle vit loin, mais lorsqu'elles se sont vues, Anne lui raconte son confinement, le fait qu'il y avait beaucoup de monde (c'est une ferme transformée en habitat groupé, accueillant une trentaine de personnes), et elle me partage que son amie lui a rétorqué qu'elle était « inconsciente, stupide, égoïste » (les termes utilisés par Anne), et encore plus par le fait qu'elle ne la prévient pas avant de la voir. Elle m'explique qu'elle n'est même pas montée dans la voiture de son amie, car cette dernière a refusé, et qu'aujourd'hui, elle ne répond à aucun message.

Elle ne voulait rien entendre de moi, elle me regardait vraiment comme une pestiférée, comme un virus rouge qui clignote, elle ne voulait rien savoir, elle m'a à peine écoutée qu'elle m'a engueulée puis est partie, et depuis plus de nouvelles, pas de réponse à mes messages. Voilà, le Covid, ça anéantit une relation amicale de 8 ans.

(Anne, 21 juin, carnet de terrain)

Anne illustre une expérience où, par une trop grande divergence d'appréhension d'une même situation, un conflit important éclate, rendant (provisoirement ou durablement) une amitié

impossible. Nicolas me raconte qu'il est invité chez un couple d'amis pour dîner, il y va en jogging et lorsqu'il arrive chez eux, il prend une douche. Pour lui, ses amis sont très stressés, trop stressés, il prend pour exemple le fait qu'ils désinfectent chaque aliment des courses avec du gel hydroalcoolique. Il me raconte que ses amis le placent en bout de table, le plus loin possible d'eux, et qu'à un moment, prenant la cruche d'eau pour se servir, Nicolas m'explique la réaction de son ami qui lui crie « ne touche à rien, c'est moi qui te donne les choses, ne touche à rien » (les propos que Nicolas me rapporte). Il vit cela très négativement.

A quoi ça sert de m'inviter chez eux si c'est pour me traiter comme ça ? En plus j'ai pris une douche ! Ils sont paranos, paranos, paranos. J'avais l'impression d'être un lépreux, un truc dégueulasse. Je trouve que ça révèle nos vrais liens vis-à-vis des autres, tu vois les gens changent ou révèlent leur vrai, leur vrai fond quoi. Dans ce cas-ci, on vient de deux mondes différents, et ça ne se voyait pas tellement avant, aujourd'hui ça éclate. Mais ce n'est pas grave, les amitiés ça part.

(Nicolas, 12 juin, appel WhatsApp)

Ces récits démontrent comment le fait qu'on reçoive cette situation pandémique différemment impacte sur nos relations sociales, générant de grosses tensions. Ils mentionnent la souffrance que peut générer le fait de se sentir non-compris, mis de côté, donnant le ressentiment d'être « un lépreux » (Nicolas), « une pestiférée » (Anne). D'ailleurs, les deux intervenants concluent en disant que cela met en péril leur relation amicale. Catherine me partage qu'elle ne comprend pas ceux qui se laissent envahir par cette situation pandémique en désinfectant tout, qui calculent tout, qui vivent dans cette tension constante.

Ces gens-là, ils doivent être épuisés, puisque tous leurs gestes sont tellement réfléchis, ils doivent tellement tout penser à désinfecter, laver leurs courses à l'eau, désinfecter encore, ça doit être épuisant. Moi, j'avoue, ça me fait du bien de voir des personnes qui s'en foutent. Tu sais, des personnes qui t'embrassent, sont heureux de te voir, qui te traitent comme quelqu'un, non comme un danger. Oui, parce que derrière ces masques anti-virus là, il y a des gens, des amis, des parents, des étudiants, des humains quoi !

(Catherine, 18 juin, carnet de terrain)

« Qui te traite comme quelqu'un. » Cette réflexion rejoint de nombreuses réflexions émises précédemment, où la divergence d'attitude peut provoquer une atteinte à la personne, comme on le voit dans le récit de Clémence partageant la souffrance de sa grand-mère, ou encore celui de Anne ou de Nicolas qui souffrent face à la réaction de leurs amis. Cette divergence d'attitude vient déséquilibrer le rapport à l'autre, jusqu'à atteindre notre identité personnelle. Noah est confiné à la campagne avec sa maman, il me partage qu'il se balade plusieurs fois par semaine, découvrant des vastes champs à un kilomètre de chez lui. Une difficulté qu'il ressent est son rapport aux chiens lors des balades, il m'explique qu'il adore les chiens, mais qu'il ne sait pas s'il peut caresser ceux qu'il croise en balade. Il partage comment, suite à la remarque d'un maître de chien, il s'efforce à ne plus appeler les chiens, afin d'éviter qu'une telle situation ne se reproduise.

Je pars souvent dans ces champs, et comme ils sont très grands, les maîtres lâchent souvent leurs chiens. Alors ils courent, et quand ils me voient, naturellement, je les appelle. Mais maintenant c'est plus pareil, certains maîtres n'apprécient pas du tout, parce qu'on dit que les chiens peuvent être aussi porteurs du virus, une étude ou l'autre a montré un chat à Liège qui a peut-être contracté le virus, mais bon on ne sait pas trop, on ne sait plus. Mais ce que je sais, c'est qu'ils n'aiment pas ça. Un jour un maître m'a fait une remarque très critique, me reprochant le fait que je me permette de toucher son chien en sachant le risque que je prenais. Je ne sais plus exactement ce qu'il m'a dit, mais c'était loin d'être gentil. Je ne voulais vraiment pas le rendre mal, je déteste les altercations, et encore moins avec des inconnus. Du coup, maintenant, j'ignore les chiens qui viennent vers moi. C'est un petit détail on me dira, ça ne change pas ma vie, mais ça m'affecte, donc je m'octroie tout de même le droit d'en parler. C'est là, ça me questionne, je ne sais pas trop comment me comporter, puis les chiens c'est un exemple parmi tant d'autres.

(Noah, 14 avril, appel Facebook)

Noah termine le récit de son expérience en disant qu'il s'agit d'un petit détail mais qui l'affecte. Par l'incertitude que certaines situations génèrent, où l'on ne sait pas comment l'autre va réagir face à notre comportement, de peur de créer une altercation, on peut voir un repli sur soi. Ainsi, à un moment pourtant quotidien, par la divergence née de cette situation, notre rapport à l'autre peut être impacté. Noah prend l'exemple des chiens en balade, mais précise qu'il s'agit d'un exemple parmi tant d'autres. Ainsi, ces altercations ne sont pas propres au cercle des proches, mais s'appliquent également à un niveau plus large, impactant notre rapport à l'autre en tant que concitoyen. Sandra m'explique qu'elle n'a jamais reçu autant de remarques désobligeantes qu'en cette période, à tel point qu'elle ne veut plus aller dehors. Elle me partage qu'elle se sent comme une « pestiférée » (terme qu'elle utilise) dans certains magasins, ou même dans la rue, à travers le regard d'un passant. Elle me raconte son expérience dans un magasin.

Je rentre dans ce magasin, à peine un pied dedans, un vendeur me crie « votre masque madame ! » d'un ton que j'ai trouvé si méprisant. Je lui dis que les masques ne sont pas obligatoires dans les magasins, il me rétorque du même ton qu'ici, oui. Je suis partie aussi vite que je ne suis rentrée. Je comprends les règles, qu'il faille mettre un masque dans certains cas, et si je ne le fais pas c'est surtout parce que j'oublie, mais est-ce une raison de traiter les autres ainsi ? Comme des microbes dégoûtants ? On se protège, mais à quel prix ?

(Sandra, 12 juin, carnet de terrain)

Les lois écrasent le corps de mesures, tel le port du masque, qui n'est ni un geste incorporé, ni communément partagé, mais qui s'impose comme nouvelle norme. En l'espace de quelques semaines, porter un masque est devenu un acte valorisé, dont l'infraction amène une désapprobation du groupe social. Quand on est le seul à ne pas en avoir parmi ceux en portant, la première attitude est de baisser le regard. Cet objet, comme d'autres, s'impose soudainement dans notre vie quotidienne, s'identifiant comme « geste barrière » porteur

d'une idéologie, témoignant du climat de méfiance, de protection, empêchant encore plus la réalisation de nos sens, obstrué par du tissu. Le contexte pandémique modifie notre rapport au sensible.

Beaucoup d'éléments ressortent de ce partage. Se protéger, mais à quel prix ? Quel équilibre entre santé physique et santé « collective » ? Sandra me confie que ce n'est pas le virus qu'elle vit comme dangereux, mais la vie en collectivité, qu'est-ce que c'est comme climat pour vivre ensemble ? Catherine me partage un ressenti assez semblable à celui de Sandra, exprimant également un mal-être au sein des espaces publics et une certaine appréhension à y retourner. Elle m'explique qu'elle porte le masque uniquement pour les autres, non pour sa protection, si cela n'en tenait qu'à elle, elle n'en porterait pas. Elle n'est pas contre, loin de là, mais ce n'est juste pas un réflexe, c'est quelque chose de nouveau qui s'impose dans son quotidien, et surtout, outre son caractère nouveau, c'est externe à elle, cela ne relève pas de son choix, et elle n'a pas l'habitude de sortir avec. Elle m'explique à quel point ça l'affecte, les altercations avec des inconnus, elle vit cela difficilement.

Je rentre dans un magasin, on me reproche que je n'ai pas mon masque, certains me laissent rentrer mais me surveillent, d'autres m'interdisent complètement l'accès, mais dans les deux cas je me sens comme quelqu'un qui a la peste. Autant dire que ça ne donne plus envie, ces regards, ces grognements, j'ai plus envie.

(Catherine, 11 juin, carnet de terrain)

Virginie m'appelle un jour, en colère. Elle me raconte qu'elle est partie au marché acheter des légumes, elle avait oublié son masque, et dans la file, une dame âgée se retourne vers elle et lui dit « « mais vous ne lisez pas les nouvelles ? vous ne regardez pas l'actualité ? ce n'est pas possible aujourd'hui de faire ça ! vous ne pouvez pas faire ça ! » » (Ce sont les propos qu'elle me rapporte, il ne faut donc ne pas négliger le caractère subjectif de ces mots). Elle vit cela très mal, elle se sent terriblement rejetée, et décide de ne rien répondre et de rentrer chez elle, ne sachant quoi répondre.

Je déteste ça, je déteste, je ne veux plus, je déteste. Dis ça dans ton travail, que c'est comme ça qu'on fait société maintenant.

(Virginie, 3 juin, appel Skype)

Laïa, travaillant dans un magasin alimentaire, partage que nombreux sont les clients venant lui reprocher qu'elle ne surveille pas les mesures de sécurité. Le magasin autorise 25 personnes en même temps, et ça peut arriver que deux personnes se dirigent au même moment vers le rayon des fromages, et soudainement se retrouvent proches l'une de l'autre.

Ils viennent m'engueuler, en disant que je ne fais pas respecter les mesures de sécurité, mais qu'est-ce que j'y peux moi ? Je n'ai pas des yeux partout. Et est-ce mon rôle à faire cela, vraiment ? Faire la police ? Et comme ce sont des clients, bien-sûr sûr, je dois garder tout ça pour moi et dire, « oui désolée ».

(Laïa, 2 mai, carnet de terrain)

Ce récit montre comment les usagers du supermarché s'attendent à ce que Laïa endosse ce rôle de policier, mais que cela ne paraît pas naturel pour elle. Elle partage aussi comment un jour, marchant sur un trottoir et croisant quelqu'un, cet individu lui dit « Oh ! Bon sang éloignez-vous » et à quel point cette interaction l'a affectée (Laïa, 27 mai, carnet de terrain). Edouard Hall, s'intéressant à la question de la proximité corporelle entre individus au sein des espaces publics, étudie les distances construites culturellement entre individus : quels sont les objets, les circonstances qui font qu'on prolonge notre corps, dans quel cadre ? (Vuilleminot 2018). Si on reprend cette théorie de la proxémie et du prolongement corporel, on observe que la question du prolongement du corps est retravaillée dans ce contexte. Les distances entre individus font désormais l'objet d'injonctions, 1 mètre et demi est le minimum, la distanciation n'est plus uniquement culturelle, elle est légale. La décence, le tact, la neutralisation sont cruciaux, les corps ne peuvent se toucher, le fait de se sentir envahi physiquement ne concerne plus un problème d'odeur, de bruit, mais devient un danger. Cette nouvelle définition de la proximité génère de nombreuses tensions.

Clémence me partage qu'un jour, se baladant dans un parc, elle passe à côté d'une dame âgée assise sur un banc, elle lui dit bonjour, mais ne reçoit pas de réponse de sa part. Elle m'exprime son étonnement, elle se demande : « ne m'a-t-elle pas répondu parce qu'elle ne veut aucun contact avec moi au point où m'adresser un mot serait déjà risqué ? » Ce questionnement reste dans sa tête, elle souhaite retourner auprès de la dame pour lui demander, mais finalement se retient car elle a peur de la déranger, bien qu'elle aurait aimé comprendre cette réaction. Elle se demande si c'est parce que les médias relaieraient l'idée que les jeunes ne respectent pas le confinement parce qu'ils ne se sentent pas, ou moins concernés par le danger actuel. Elle me dit qu'elle n'est pas du tout d'accord avec cette idée, qu'il s'agit d'une généralité, ils regroupent tous les jeunes et ça l'énerve que ce discours simpliste influence les relations qu'elle peut avoir avec des individus, comme dans ce cas-ci. Elle termine en m'expliquant que ce n'est pas grand-chose, un petit moment anodin, mais que ça lui a un peu gâché sa balade. (Clémence, 2 mai, appel Facebook). Clémence interprète l'attitude de la dame comme un geste de protection envers une personne potentiellement dangereuse pour elle, d'autant plus si elle est jeune, et dénonce alors le rôle des médias, qui relaient des informations fausses et généralisées, créent un climat social méfiant, accentuant potentiellement la fracture générationnelle. En cette période où chacun maîtrise l'art de critiquer ce que l'autre fait ou ne fait pas, les jeunes sont particulièrement visés (Michel 2020). Les médias relaient l'idée que les jeunes ne veulent pas se confiner, organisent des rendez-vous dans les bois ou le long des Ravels, vivent à dix en colocation, un discours dans lequel les jeunes ne se reconnaissent pas forcément. Il s'agirait de confronter ces ressentis à d'autres données. Il y a-t-il des jeunes qui s'écartent ? Il y a-t-il des personnes âgées qui ne semblent pas craindre les jeunes ? Les personnes âgées s'écartent-elles aussi des autres personnes moins jeunes ? On remarque premièrement que ce sentiment de rejet n'est pas présent uniquement chez des individus jeunes. Ensuite, par le récit de Claire ou de Clémence, on retrouve deux personnes âgées qui n'expriment pas une crainte envers les jeunes et cherchent au contraire un contact social. On ne peut généraliser ce discours.

Ces récits, décrivant des altercations sur l'espace public, tranchent nettement avec l'espace des balcons et des terrasses, où l'empathie et la bienveillance sont les termes pouvant décrire ces nouveaux espaces publics. D'un climat de bienveillance à un climat de méfiance, le contexte

n'est pas le même. Les interactions dans la rue ou dans un supermarché avec une forte densité de personnes ne sont peut-être pas les mêmes que dans un village en Wallonie, et encore moins dans un lieu qu'on rend éphémèrement public, comme le trottoir devant notre maison ou le pas de notre porte, qu'on investit socialement, mais qui reste de l'ordre de l'intime.

Ces récits témoignent de la diversité de points de vue, on constate à quel point cette même situation n'est pas reçue de la même manière, et comment ces différentes interprétations provoquent un rapport social conflictuel, tant au sein d'un même noyau familial qu'avec un inconnu. Jean-Yves, constatant cette multitude d'opinions s'entrechoquant, m'explique son point de vue sur ce climat social.

Avec le Covid, ce qui est très compliqué, c'est que comme c'est une maladie qui touche les gens de manière très différente, il y en a qui ne ressentent rien du tout et d'autres par contre qui en meurent, il y en a qui en ont vraiment peur et d'autres qui s'en fichent, ça crée de la part de la population des réponses qui sont aussi très différentes. Donc ça varie entre des gens qui sont complètement obsédés par cette maladie parce qu'ils ont peur de l'attraper et d'en mourir, et d'autres qui s'en foutent complètement. Et donc, c'est très compliqué justement à cause du fait qu'il n'y ait pas d'adhésion commune au niveau de la population.

(Jean-Yves, 22 mai, appel WhatsApp)

Anne me raconte une expérience qu'elle a eu lors d'une fête chez des amis, avec certaines personnes qu'elle ne connaissait pas. Ils étaient une trentaine m'explique-t-elle, la soirée se déroule bien, mais elle me détaille un moment précis.

Une personne fait le tour avec un gel hydroalcoolique et je refuse cette proposition, ce qui le choque, car il s'agit d'un geste de « bon sens » selon lui, et il interprète mon refus comme un acte insensé. Pour moi, le refus est un geste politique, un geste qui marque mon désaccord avec les mesures gouvernementales. A partir du moment où je décide de me rendre à une fête, s'il y a le coronavirus qui traîne, on l'attrape, gel ou pas gel. Mettre du gel est un geste dit de barrière, qu'on nous a ordonné insidieusement, pour qu'on sente une infime maîtrise sur la propagation du virus, mais qui est fondamentalement inutile. Accepter ce gel signifie obéir, telle une marionnette, aux consignes du gouvernement, dont beaucoup sont futiles. Alors, je refuse, et par ce refus, étant la seule autour d'une table de 20 personnes, j'ai conscience de m'autoexclure. Mais je ne souhaite pas participer à cela (Anne, 6 juin, carnet de terrain).

Elle me confie qu'elle n'a pas pu expliquer tout cela à la personne, car elle ne voulait pas entrer dans un tel débat, mais ça la touchait de constater que parce qu'elle était en désaccord avec des mesures imposées, on la percevait comme quelqu'un d'insensé, alors que pour elle c'est tout le contraire, questionner ce qu'on nous impose et en rejeter une partie avec laquelle on n'adhère pas révèle d'un travail sensé. Ce qui la touche particulièrement est le fait que cela perturbe sa bulle intime, que même en soirée, un moment de détente, on soit amené à faire face à une telle situation.

Clémence, par rapport à la journée qu'elle a passée avec sa famille auprès de sa grand-mère, m'explique que beaucoup de mesures lui paraissaient inutiles, qu'à partir du moment où ils décident de lui rendre visite, ils acceptent de prendre le risque, et qu'imposer des petits gestes est uniquement pour se donner bonne conscience. Elle les jugeait inutiles, voire nocifs dans certains cas où elle explique par exemple qu'elle ne peut toucher sa grand-mère. Elle me partage que selon elle, il y a beaucoup de non-sens, mais pour éviter la confrontation, elle applique ces différentes mesures imposées par ses propres frères.

Il y a aussi ce truc où on essaie un peu de respecter les règles et en même temps on ne sait pas trop, genre là on est venu voir ma mamie, on met un masque et puis on mange dehors... en fait on fait quoi on fait un peu genre fictif il faut faire attention mais en même temps on sait qu'une fois qu'on décide de venir ici il y a le risque, il y a ça aussi. On accepte le non-sens des mesures gouvernementales, on applique ces mesures, et leur non-sens aussi apparemment ! Moi, il y a beaucoup de choses auxquelles je n'adhérais pas, mais il y avait mes frères pour me surveiller « Clémence, mets ton masque, keep the distance ». Donc même quand tu n'es pas d'accord, ta propre famille est là pour te surveiller.

(Clémence, 9 juin, appel Facebook)

Catherine, dans une idée assez similaire, me parlant de certaines mesures qu'elle juge absurdes telles que le port du masque en classe, conclut : « inutile mais obligatoire » (Catherine, 11 juin, carnet de terrain). On voit une coupure importante au niveau du corps social, une césure, présente tant entre concitoyens qu'au sein d'un cercle amical, familial, de manière très personnelle. Et on le constate, chacun a tendance à alimenter cette catégorisation en se définissant dans un « camp ». Le comportement de l'autre, au moindre signe, se lit par cette lecture dichotomique. Mais pourquoi construire une séparation, établir une dichotomie, entre « ceux qui ont peur et ceux qui ne s'en préoccupent pas », on le voit dans ces récits, à quel point tout n'est pas noir ou blanc, vrai ou faux, bon ou mauvais. Ceux qui ne portent pas de masque ne se préoccupent ni d'attraper le virus, ni de le transmettre. Serait-ce ça qu'on retiendrait ? A dénormaliser les phénomènes sociaux, on gardera tout de même son principe normalisateur, ce corpus cognitif qui nous offre une grille de lecture pour interpréter une interaction sociale, où selon l'âge, le statut, le genre, on s'attend à ce que la personne en face de nous agisse selon ces prototypes prédéfinis ? Classer et catégoriser, c'est la grille de lecture qu'on souhaite garder ? Etablir une telle dichotomie revient à nier la richesse de l'individu, la complexité des relations et la polyphonie des opinions, c'est passer à côté de la réalité. A catégoriser, la société détient une médaille de (dés)honneur.

Comment être ensemble dans l'acceptation de la différence ? Comment faire entendre ses valeurs respectives, dans le cas de Clémence l'importance du lien social, de la santé mentale de sa grand-mère à la santé physique, tout en respectant l'opinion de l'autre ? Comment équilibrer ces divergences dans le respect des valeurs de chacun ? Peut-on être ensemble sans passer par une radicalisation des comportements d'une part, sans exclure de manière volontaire ou non l'autre parce qu'il a une attitude qu'on juge *déviante* d'autre part ?

III. BOUSCULEMENT DANS NOTRE RAPPORT À L'AUTRE : COMMENT ÊTRE ?

Sandra me partage son désarroi à propos de cette situation.

J'avoue que je ne sais plus trop, d'un jour à l'autre les mesures changent, il faut mettre un masque dans les transports en commun, dans certains magasins, avoir une bulle de 10 personnes, finalement non, en voiture tu peux conduire avec une personne assise derrière en diagonale de toi, les horaires des magasins changent constamment, qu'est-ce qui est ouvert qu'est-ce qui ne l'est pas, puis chaque magasin invente des micro-règles, quand on va chez des amis ou de la famille, eux-mêmes instaurent également des règles. Comment on fait, comment on doit être, c'est plus possible !

(Sandra, 12 juin, carnet de terrain)

Catherine m'explique aussi ce désarroi face à l'amas de règles caractérisant le contexte actuel, qui crée un climat social d'autant plus inconcevable, selon elle, que ces règles sont fluctuantes et que chacun les adapte à sa manière.

Tout le monde crée ses propres règles, les unes parfois plus irrationnelles que les autres, et toi, tu ne sais plus quoi faire, comment être. Tu vas chez l'un tu dois désinfecter tes mains, porter un masque – chez des amis hein ! – rester sur une chaise bien choisie et attendre qu'on t'apporte les choses, tu vas chez l'autre ce sont des embrassades, on se touche, on partage la même cruche. Ça crée un chaos pas possible. On fait quoi, comment on sait, quand on pénètre dans une intimité, que ce soit une maison ou un magasin, comment les personnes entendent les mesures et qu'est-ce qu'ils nous demandent ? On ne sait pas, on ne sait plus, il faut faire comment ?

(Catherine, 11 juin, carnet de terrain)

La fragilité du cadre culturel se donne à voir, l'expression polyphonique de la vie collective nous plonge dans un amas diffus d'informations, un chaos d'injonctions et de surmesures. Des règles, on en sature. On se situe à l'antipode de l'anomie, et cet amas de mesures n'aide pas à reconstruire un sens. A défaut de ne pouvoir puiser dans l'univers de non-sens actuel, dû à la profusion des règles, à la surmédiatisation, aux contradictions et aux comportements sociaux ambigus, les solutions personnelles prolifèrent, façonnant de nouvelles références, au point où on assiste « à une accélération des processus sociaux sans que le niveau culturel suive » (Le Breton 2008, 14). Nous sommes dans un contexte social noyé par une multiplicité d'opinions ayant un caractère changeant, maniable et éphémère, provoquant alors de multiples débats et altercations, tant au sein d'un même foyer qu'avec un inconnu. Chacun détient sa propre acceptation de la situation, selon son histoire, son contexte, et ses différences se marquant dans une appropriation singulière des mesures. C'est dans cette idée que Catherine me dit « tout le monde crée ses propres règles », provoquant un déséquilibre social. Théodora est confinée avec sa maman dans leur maison, Théodora m'explique qu'elle ne sentait pas le besoin de sortir dehors, elle a un jardin, la maison est grande, et dehors elle ne sait pas ce qui se passe. Elle me partage un moment qui l'a affectée.

L'autre jour, une amie de ma maman était dans le jardin, je la connais depuis que je suis née, et sans réfléchir je lui ai fait la bise, heureuse de la revoir. J'ai très vite regretté mon geste, elle m'a dit qu'elle était en contact avec ses parents, qu'elle aurait préféré éviter. Ça m'a mis mal pendant tout le repas, je n'osais plus lui parler. Je ne sais plus comment être socialement. Je crains le fait d'aller dehors.

(Théodora, 14 juin, carnet de terrain)

Elle me partage qu'après une telle expérience, elle n'ose plus aller dehors, de peur d'être confrontée à une telle situation. Se comporter de manière socialement correcte est plus compliqué. Faire la bise peut être reçu négativement. On ne sait plus comment être, on ne connaît pas les seuils de tolérance, les sensibilités, la manière dont chacun accueille ce contexte et entend le danger. Les divergences, provoquant de nombreuses altercations, proviennent d'une réception différente de la pandémie. Ce qui nous arrive peut se percevoir comme une difficulté selon un degré très variable. Les individus subissent des « affections », terme relatif à une maladie ou à un malheur, tout ce qui nous arrive peut se percevoir comme une forme de difficulté qui engage la santé, pas seulement corporelle mais également la santé familiale, la santé collective, le bien-être. La conception de la maladie, du malheur divergent, et de là découlent des attitudes singulières. D'une part, on retrouve des individus qui voient la vie extérieure comme un réel danger mortel. D'autre part, des individus subissent cette maladie comme une barrière à leurs projets, à leur vie sociale... Au cœur de ces débats, c'est la conception de soi, de la maladie, du corps qui est centrale. On ne connaît pas non plus l'histoire de chaque individu, son contexte, avec qui il est confiné, où il travaille, si un proche est décédé du Covid-19, encore moins sa relation à la maladie, à la souffrance, à la mort, ou encore son intolérance à l'incertitude, son rapport à la contagion. La réception des messages médiatiques met en jeu des schèmes interprétatifs liés à des identités de groupe, ainsi que de la personne même, hors de son groupe. L'étape d'intégration du discours officiel ne se fait pas de la même manière, et en revendiquant la singularité de l'altérité, on reconnaît le sujet historique comme hors de portée de tout métarécit. La vie sociale découle d'un croisement de perspectives. Chacun détient sa propre perspective du monde, chacun est, à part entière, un acteur social. L'histoire, le contexte, les conditions font qu'une même situation n'est pas reçue de la même manière. Chaque individu brode autour de ces discours, l'adapte. C'est ici, dans ces zones de convergences, qu'éclate la spécificité de chacun. Toute cette construction symbolique, cette dimension historique et le contexte de chacun nourrit des sensibilités très différentes.

L'hétérogénéité de l'univers de sens et de valeurs s'extériorise, la diversité des récits de vie met en péril l'idée d'un métarécit moderne. Les divergences, caractérisant l'espace public actuel, impacte profondément les individus, dont certains développent une crainte du dehors, du rapport à l'autre. Jean-Yves me partage les retrouvailles qu'il a eu avec ses enfants, ses enfants vivent tous dans leur propre logement, mais se retrouvent une à deux fois par mois chez Jean-Yves, à Tournai, pour passer des moments ensemble. Avec la situation pandémique, ils se sont vus seulement en juin. De cette expérience, il décrit l'imbroglio caractérisant l'espace social actuel.

C'est vrai qu'on est dans un contexte maintenant qui est chamboulé, et les gens perdent beaucoup leurs repères, ils ne savent pas trop comment réagir, parce que... même des proches, on se rencontre et on se demande : est-ce qu'on se fait la bise ou pas ? Mais t'imagines, même à mes propres enfants, ça va jusque-là ? Moi je t'ai fait la bise, je n'ai pas fait la bise à Sébastien je n'ai pas fait la bise à Guillaume, on est de la même famille, c'est vraiment un truc qui...

(Jean-Yves, 13 juin, appel WhatsApp)

On voit que cette incertitude dans notre rapport à l'autre déteint sur nos propres relations, entretenues avec un ami ou son enfant, donc nous touche de manière extrêmement personnelle finalement. Nous avons le souci, de manière générale, de nous comporter convenablement, pour ne pas dire conventionnellement. L'interaction sociale est régulée par un ensemble de modalités socialement définies, acceptées et appliquées. L'individu a incorporé des formes d'exister normalisées, dictées par la société, que ce soit la manière de dire bonjour, de marcher, de pleurer un absent (Piette 2004). Nous agissons par rapport à des normes préétablies, dont la violation induit des réactions de la part du groupe. La normalité est une donnée éphémère, susceptible de changer selon le cadre dans lequel elle s'active. Ainsi, « ce qui est normal, pour être normatif dans des conditions données, peut devenir pathologique dans une autre situation » (Canguilhem 1984, 119). Aujourd'hui, au sein du contexte pandémique, des comportements de politesse se sont inversés, se faire la bise ou serrer la main de quelqu'un deviennent des actes reprochables, irrespectueux et répréhensibles.

Voici que nous sommes investis d'un devoir de méfiance. Saluer quelqu'un qu'on croise dans la rue, lui dire bonjour, se tourner vers lui, s'apparente aujourd'hui à un manque de respect élémentaire. A contrario, s'écarter ostensiblement de lui, voire détourner la tête sur son passage devient une marque de sollicitude à son égard ! (Vuilleminot 2020, 8).

Des conduites auparavant tout à fait acceptables voire attendues sont aujourd'hui dites déviantes, le normal et l'anormal se confondent, les normes de politesse s'inversent, des gestes considérés grossiers sont aujourd'hui vivement recommandés. Dire bonjour sans aucun contact physique. S'éviter le plus possible. Des rites d'évitement et une mise à distance régulent le contact physique, et la rupture du cadre établi peut causer une gêne importante. Tout acte déviant peut s'interpréter comme « une atteinte personnelle au droit à l'immunité, un manque de respect élémentaire vis-à-vis de l'autre, une prise de risque inutile et irresponsable. [...] Chaque manquement à la norme apparaît alors comme une agression de l'autre. Dès lors, les marques de civilité et d'incivilité s'inversent. Éviter de saluer devient la nouvelle norme, ainsi qu'anticiper la rencontre par de multiples marques d'évitement » (Vuilleminot 2020, 3-4).

L'anthropologie existentielle se centre sur l'attention au réel. Observer comment deux individus s'approchent, se croisent, interagissent, se séparent à nouveau. L'entrecroisement, le début d'une action, l'anticipation des actions, des gestes, l'individu en train d'agir, d'être ou ne pas être en relation. C'est dans ce cadre qu'Albert Piette développe la notion du *mode mineur*, c'est-à-dire « la manière d'être quotidien, toujours pénétrée par d'autres choses que ce qui fait

l'enjeu précisément de la situation, à ne pas être face-à-face, à agir sans besoin de la maîtrise, du calcul, sans effort et sans fatigue. Bref, voir, percevoir sans regarder ni même apercevoir » (Piette 2004, 132). L'intériorisation d'appuis matériels et d'identités stabilisées allège le travail d'interaction sociale. L'anthropologie existentielle, par l'attention aux détails et aux invisibles, recentre l'étude sur l'importance du temps présent, selon les caractéristiques d'une présence située dans un espace-temps défini (Piette 2004). C'est dans ce cadre que j'ai observé les corps en contexte pandémique, ces corps qui ne semblent plus savoir comment entrer en relation, prisonniers d'un contexte exigeant une distanciation, une répression des sens, condamnés à se rendre invisibles. On tend à une privation des sens dans l'espace public. Au cœur de cette pandémie, il y a le corps, le corps en relation, le corps social. On retrouve nos frontières personnelles, notre condition communautaire, un corps qui est bien présent, participant activement à la réflexion du lien social. La force de la pandémie réside en l'évidence oubliée, qui est questionnée : la projection du corps comme entité visible sur le plan tant social, médical, culturel, politique que personnel. Les repères d'identification somatiques avec l'autre sont rompus. C'est le danger du contact physique, de la contagion.

Cette situation pandémique accentue ces conduites de retenues. Jamais il n'y a eu une réticence aussi importante au fait de toucher et/ou d'être touché. Observer les moments furtifs dans le contexte pandémique, la gestuelle des proximités, le croisement des corps, étudier l'être-en-relation, focalisé sur l'attention. Ne pas marcher trop près, dépasser quand le trottoir le permet, ne pas aller au rayon légumes en même temps, être particulièrement attentif aux déplacements de l'autre... de nombreux instants du quotidien deviennent minutieusement réfléchis afin de ne pas gêner, éviter la confrontation. Décence, tact, neutralisation sont de mise. Les regards s'évitent, on se préoccupe de ne pas attirer l'attention. Ainsi, chaque geste, chaque pas est explicitement et intentionnellement réfléchi. La fluidité, le lâcher-prise ne sont plus possibles. Les interactions sont étranges et discontinues. A défaut de codes de conduite, il faut mettre nos sens en écoute, sentir l'autre. Il y a une incertitude dans les rapports entre les corps. Des corps hésitants. Cette insécurité ontologique se fait sentir. La protection contre l'imprévisible et les contingences qui peuvent assaillir dès que l'on quitte son intimité nourrit des conduites de repli ou de fuite de l'espace public. Comment s'engager dans le monde, quand cet amas de mesures et de gestes barrières ne font qu'accroître notre détachement au monde, et donc de notre relation à l'autre ?

Nous ne sommes plus dans cette « mise en suspension de la volonté, de la maîtrise, du calcul, de la conscience théique » (Piette 2004, 133). Au contraire, nous sommes dans un travail de contrôle et de maîtrise, en vue de cohérence et de respect, nos modes d'être ne conviennent plus, les normes sont reconfigurées en l'espace de quelques semaines. La structure perd de sa consistance, l'individu est contraint à se réinventer dans un contexte qui ne s'y prête pas. Cette situation fascine par le travail de « dénaturalisation » qu'elle entraîne insidieusement, provoquant un renouvellement de la communauté de sens. Elle illustre l'adaptation de l'individu, la reconstruction de son mode d'être face à une situation nouvelle et inédite, sa réappropriation de l'existence.

IV. CONCLUSION. LIEN SOCIAL EN DÉSÉQUILIBRE : COMMENT SE RÉINVENTER ?

Ça c'est nouveau aussi d'avoir autant de tension dans l'espace commun, beaucoup de règles aussi, qui changent rapidement, s'atténuent ou s'accroissent, on ne sait jamais. Beaucoup de tension, beaucoup de règles, et comme tout le monde ne prennent pas les règles de la même manière. Fin jamais avant on se disait qu'on allait dans l'espace commun et qu'on pouvait peut-être arriver en altercation avec quelqu'un, un inconnu, fallait le faire quoi. Maintenant il y a beaucoup d'altercations.

(Sandra, 5 juin, carnet de terrain)

Un impératif provisoire, structurant se met en place pour réguler les rapports sociaux, mais son application varie considérablement. La désorganisation sociale et l'afflux notable de nouvelles normes alimentent un contexte de confusion et d'assainissement. Ces mesures font office d'un cadre formel, autour duquel les individus bricolent, dans une large autonomie, afin de donner une certaine direction à leurs choix et actions. L'individu draine, adoucit, nuance, injecte mais tisse dans la fluidité le nouveau ou la perte de références. Ces différents récits illustrent une souffrance individuelle majeure, ils parlent de méfiance, d'altercations, de sentiment de rejet, d'exclusion, de non-compréhension, de violence, et d'un repli sur soi non négligeable. Une appréhension à vivre un moment dans l'espace public. Cela passe par des petits moments quotidiens et futiles, tels que caresser le chien d'un inconnu, dire bonjour à un passant, faire la file au marché pour acheter des légumes, des petits moments qui se bousculent et qui peuvent nous affecter.

L'épidémie, en mettant à l'épreuve la relation entre l'individu et la communauté, concrétise l'expérimentation du concept de communauté. L'illusion d'un monde solidaire et commun nous amène à respecter les mesures au nom de la protection de nos nouveaux « frères et sœurs du monde. » Mais c'est ce même esprit de collectivité qui alimente ce climat de surveillance, de reproche et d'altercations. L'éclatement de la diversité des opinions accentue l'expression polyphonique caractérisant la vie sociale, et ces variations de l'altérité créent une incertitude dans notre relation. La coalition avec un inconnu peut être rapide, ce contexte de méfiance généralisée alimente les tensions. En réponse à une carence de sens, à une dépersonnalisation critique, l'atomisation et la tendance au repli sur soi de la part de l'individu est présente. La désuétude, dans ce contexte, n'est pas choquante. Ce questionnement est central au sein d'une épidémie. Que révèle-t-elle de nous-même, de notre rapport à autrui ?

En analysant ces discussions, on observe davantage d'exhibitions de peur qu'autre chose : cette affaire est avant tout psychologique. Au cœur du contexte pandémique : la peur de l'autre, l'autre comme danger de contagion ou comme surveillant pouvant nous réprimander. Ainsi, l'espace public comme lieu de danger est commun à tous les citoyens, certains pour qui il s'agit d'un espace potentiel de contraction du virus, synonyme de lieu à risque de propagation, pour d'autres par le fait qu'il devient un espace de méfiance et d'altercations. Une peur de l'autre se généralise, l'autre comme potentiel *transmetteur* ou l'autre comme surveillant, nous dégradant, nous déshumanisant en quelque sorte.

Comment respecter le sens de chacun, la pluralité des points de vue, sans tomber dans une radicalisation du mode d'être ? Comment peut-on imaginer un vivre ensemble dans le respect des valeurs de chacun ? Les valeurs qui orientent l'existence des individus sont relatives. Relativité socio-historique, au sein d'une même société. Comment respecter ces valeurs sans définir tout comportement s'écartant des nouvelles normes comme anormal ? Comment se vit le lien social dans ses divergences ? Ne pas porter de masque, est-ce nécessairement un geste dit anarchiste, antigouvernemental, marginal ? Ne pas en porter reviendrait donc à ne pas se préoccuper de la santé d'autrui ? Comment respecter la personne dans sa compréhension de la pandémie sans arriver à une altercation ? Ce climat de tensions atténue l'empathie, le travail de compréhension paraît plus compliqué, et la généralisation hâtive, lier un comportement à une idéologie, semble malheureusement trop instantané. Comment accepter la polyphonie des opinions sans chercher à les taire et à imposer une pensée linéaire et univoque centrale ? Certains craignent la conséquence de ce climat de peur : est-ce propre à l'épisode épidémique, ou est-ce que ça risque de perdurer ?

Nous risquons de ne plus aller vers l'autre, l'étranger, l'inconnu, comme on l'a toujours fait. Se serrer les mains, s'embrasser, se donner l'accolade, deviennent des actes dangereux. Le Covid-19 va peut-être tragiquement transformer la façon qu'on a aujourd'hui de toucher l'autre, de l'approcher, d'être à ses côtés (Daoud 2020).

Avec cet amas de mesures sanitaires, nous ne savons plus comment se comporter avec l'autre, et par précaution, nous nous évitons. On remarque d'ailleurs, dans certains récits, des individus qui se replient sur eux-mêmes afin d'éviter une prochaine altercation. Jean-Yves craint que l'ensemble des mesures régulant notre toucher persiste, d'autant plus au sein du contexte dans lequel cela s'insère, un individualisme exacerbé.

Alors c'est une question de sécurité sanitaire, mais est-ce que ce n'est pas quelque chose qui va rester dans la tête, qu'on va garder, c'est quelque chose qui change nos rapports sociaux, nos manières d'être, de saluer, d'être avec la personne, d'entretenir une relation, et on le voit on ne sait plus comment être avec cet autre. On doit se méfier, se distancier, se protéger, donc on arrive dans une sorte de nouvelle aire de l'individualisme, où l'individualisme devient carrément une protection pour sa propre santé, et la santé des autres.

(Jean-Yves, 13 juin, appel WhatsApp)

Mais quelle santé ? A entendre l'expression de ces souffrances sociales, incompréhensions, divergences, quelle santé protège-t-on ? On retrouve à nouveau une partie du développement de la phrase « *ensemble, mais seul-e-s* ». Alors qu'on prônait la régénéscence d'une collectivité soudaine, on observe plus une exacerbation de comportements individualistes, notamment dans la manière de se protéger les uns des autres, provoquant une méfiance s'extériorisant en attitude parfois haineuse. Ces récits ne témoignent pas d'un sentiment de collectivité, de solidarité, de partage, mais plutôt d'un « chacun pour soi », attestant d'un sentiment de solitude. Cette multitude d'opinions s'entrechoquant au sein de l'espace public et privé, provoquant une restructuration de notre rapport à l'autre, amène à questionner notre

manière de faire société, d'être avec l'autre. Est-ce comme cela qu'on souhaite faire société ? Dans cette méfiance, cette déshumanité, traitant celui qui se comporte différemment comme un « pestiféré » ? Est-ce que ce climat social est le prix à payer pour assurer une protection individuelle ? Comment se comprendre, se respecter dans nos divergences, comment se parler ? Beaucoup d'interlocuteurs ressortent l'idée d'équilibre entre la santé physique et la santé mentale : se protéger, mais à quel prix ? Un rééquilibrage va devoir se faire pour pacifier les relations. Il y a une transmission de normes qui s'opère, des nouvelles normes. On va devoir reconstruire des normes sociales acceptables pour tous, non sous la forme d'injonction, mais de construction démocratique. Comment souhaite-on reconstruire notre société ? Vers où allons-nous ? Sommes-nous actuellement dans une dénaturalisation de l'éducation normative ? Il y a-t-il urgence à réfléchir sur ce que nous sommes et surtout, sur ce que nous devons être, collectivement et individuellement ?

RAPPORT À NOTRE PLACE EN DÉMOCRATIE : QUEL POUVOIR D'ACTEUR ?

La propagation de la peur de l'autre, le confinement comme mesure anti-libérale et inégalitaire, les intérêts privés contrôlant le message médiatique..., ces facteurs nourrissent une carence de confiance. Stéphane se méfie de cette situation, où l'Etat tient un rôle paternel, qui couve et protège ses enfants, les prémunis contre d'éventuels ennemis. Il est compatissant, présent, attentif. Selon lui, il faut rester vigilant, car ces moments critiques sont idéaux pour contrôler la population aisément sous l'excuse d'éviter la propagation du virus. Selon lui, les mesures sont d'autant plus faciles à mettre en place que la peur s'est généralisée, justifiant le confinement, les mesures anti-libérales, etc. Stéphane prend pour exemple le Danemark, où durant ce temps pandémique, ils mettent un vaccin en place. Ce qui le dérange est le caractère obligatoire du vaccin, ainsi que le fait que dans ces vaccins, d'après lui, se nichent des molécules dont on ne sait à quoi elles correspondent.

Les gouvernements ont des pouvoirs spéciaux, ça leur permet de faire n'importe quoi, de prendre des mesures et des décisions qui outre-passent la Constitution. Le fait d'avoir un papier pour dire où tu vas, de t'empêcher de bouger, de rassembler ta famille, tout ça c'est contre la Constitution. Il y a un manque de bon sens pas possible, on évolue vers des gouvernements de dictature, le fait de ne plus pouvoir parler de ce qu'on veut, le fait que ce soit imposé avec du non-sens, et le fait que les gouvernements en profitent pour faire ce qu'ils veulent, le fait qu'on ne peut pas s'exprimer et dire ce qu'on pense. [...] On est dans une dictature. [...] Ça pourrait être vu comme un test. On se rend compte que les gens sont comme des petits moutons. On peut gérer les gens comme on veut. On ne s'est pas posé les questions ne fût-ce que de bon sens. Il y a des pays qui n'ont pas accepté ce que l'OMS a dit. Ça pourrait être un test des gouvernements pour voir si on peut contrôler la population. Et le pire, c'est qu'on a prouvé notre docilité. La façon dont les gens suivent ce qu'on leur raconte est effarante. Alors qu'on ne doit plus mettre de masque depuis deux semaines, ils continuent à le faire. Par peur [...] Tu peux regarder les choses individuellement. Mais une fois que tu relies tous les points, tu commences à voir the bigger picture, et là ça questionne. On parle pourtant d'un Etat dit « démocratique », pour autant que ce terme ait encore du sens.

(Stéphane, 15 juin, Appel Skype)

Laïa, jeune étudiante en formation massage, travaillant à mi-temps dans un supermarché et confinée à Bruxelles, me partage également sa méfiance envers l'Etat. Pour elle, cette situation exceptionnelle démontre à quel point les individus sont soumis à l'Etat. S'enfermer chacun chez soi, sortir uniquement quand c'est nécessaire, porter un masque, tout cela s'est réalisé presque trop naturellement selon elle. Ce qu'elle redoute particulièrement, c'est la vaccination.

Va-t-on nous obliger à faire un vaccin contre notre gré ? Certains me répondent « jamais, il s'agit de notre corps, ils ne peuvent pas nous y forcer. » Mais ils s'en foutent. Le confinement, n'est-ce pas déjà une atteinte majeure à un droit universel, qu'est la

liberté ? Or, on l'a accepté, sans problèmes, pas de révolte. Il faut rester méfiant ? Non. Ils ont déjà gagné. C'est trop tard. On a déjà trop accepté. On a déjà prouvé qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent de nous.

(Laïa, 27 mai, carnet de terrain)

On décèle une méfiance envers l'Etat, particulièrement dans ce contexte pandémique, envers une certaine surveillance, un contrôle étendu de la population sous le motif de protection. Ils expriment un soupçon envers l'Etat, qui utiliserait la propagation de la peur comme outil de gouvernement pour imposer des mesures de contrôle. Tant Laïa que Stéphane expriment une méfiance envers la vaccination, percevant cette mesure comme quelque chose qui n'est pas uniquement de l'ordre du sanitaire, mais qui chercherait à surveiller les citoyens sous la couverture d'une protection sanitaire. Quelle loi vont-ils faire passer ? Et le vaccin, va-t-il être obligatoire ? Serait-il uniquement de l'ordre de la protection de la maladie, où profiteront-ils de la couverture médicale pour servir d'autres intérêts peu notoires, pas démocratiques, encore moins libéraux ? On a mentionné, dans la partie concernant les traitements médiatiques, l'impact des réseaux sociaux sur la pensée et le discours des individus. La formulation d'une théorie du complot peut se ressentir à travers ces récits, à travers une méfiance importante envers toute mesure prise par l'Etat. Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans leur récit est l'expression d'un sentiment de dépassement, leur discours laisse entrapercevoir des citoyens qui dénoncent un système politique qui se dit démocratique mais qu'ils jugent dictatorial. Il y a une conscience de la dangerosité du système politique sans pouvoir y changer quelque chose, ils expriment un sentiment de non-pouvoir, non-action sur cette situation. « On a prouvé notre docilité » (Stéphane, 23 mai, appel Skype), « on a prouvé qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent de nous (Laïa, 27 mai, carnet de terrain), ces phrases expriment ce sentiment. Mais parce que nous avons respecté ces mesures extrêmes et comme l'indique Stéphane non-libérales, cela signifierait-il que nous n'avons plus de pouvoir d'acteur ? Sommes-nous toujours en démocratie, avons-nous toujours un espace de liberté d'expression et un pouvoir d'action en tant qu'acteurs à part entière de la société ? Qu'est-ce qu'être en démocratie, et où sommes-nous actuellement ?

I. DÉMOCRATIE : UTOPIE OU RÉALITÉ ?

Le système politique moderne, par l'instauration d'un nouvel ordre politico-social, établit une démocratie, dont les textes de droits de l'Homme constituent la matérialisation juridique. La légitimité de l'Etat est dans le pouvoir d'agir qu'il donne aux citoyens, la souveraineté vient du peuple. La société est le produit de ce que l'individu en fait, les institutions sociales se pensent par et pour elles-mêmes. L'individu devient sujet de droit, à qui on reconnaît une dignité et une autonomie, devenant acteur à part entière de la vie politique (Thibaud 1984) : droit de voter, liberté d'opinion, liberté de réunion et liberté d'association. Un espace de communication, protégé par le droit, permet cette mise en discussion politique. La démocratie a pour Bible les droits de l'homme, reconnaissant une liberté d'opinion et d'expression universelle (Draelants 2018). Où sont actuellement ces droits politiques ? Comment s'exercent-ils dans cette situation ? Nous sentons-nous en situation de droit ? Peut-on réellement se considérer acteurs à part entière de la société ? Qu'est-ce qu'il nous reste comme marge de manœuvre réelle ?

« On est en démocratie et en même temps les choses sont de plus en plus fermées, on ne sent plus le droit de faire quoique ce soit » (Rey 2020, citée dans Chaverou & Lamotte 2020). On a l'impression que tout se passe hors de nous, que nous sommes uniquement les spectateurs, assis et inactifs. Que les mesures s'imposent, et qu'on contribue sans vraiment y participer. De manière presque automatique.

Cette pandémie fragilise le concept de démocratie. Comment légitimer une démocratie lorsque la voie de communication principale de la société est tenue par des privés ou par l'Etat ? Que les citoyens défendant une opinion divergente, bien que scientifique et pertinente, sont muselés ? Que les mesures gouvernementales sont prises sans qu'on ait quelque chose à dire, et que leur respect se fait sous forme d'injonction ? Comment expliquer, dans une société dite « libérale », « cette obéissance à grande échelle ? » (Vuilleminot 2020, 9). Le confinement questionne, car il s'impose dans de nombreux Etats dits libéraux. Être confiné, c'est démocratique, mais pas libéral. Lorsque la prochaine génération questionnera ce mouvement de repli mondial, quels mots utiliserons-nous pour expliquer cela ? Serons-nous seulement capables de l'expliquer ? Il y a-t-il des mots, ou un vaste ensemble dense et disparate de ressenti, une aberration qui rend stérile ? On en doutait, la pandémie l'a prouvé, l'Etat garde son pouvoir de domination. Conscients de son ignorance, imposant des mesures univoques et surtout non-libérales, très peu de citoyens défient pourtant cette autorité, ne serait-ce que dans la parole, comme si on avait tous incorporé le fait que plus que jamais, dans cette situation, il vaut mieux ne pas exprimer ses divergences. C'est l'idée même de l'individu qui refuse tout en étant docile. Jusqu'où est-on prêt à accepter ? Quand va-t-on dire non ? Peut-on seulement dire non ? A-t-on encore notre mot à dire ? Confinés, mais toujours libres ?

On peut formuler de nombreuses hypothèses. Comme les Grecs qui prétextaient croire aux mythes car ils donnaient sens à leur environnement, on ne cherche peut-être pas à questionner certains principes tant qu'ils offrent un sens, « non au regard d'une quelconque vérité mais par rapport au paysage du devenir » (Gras 1985, 156), conscients que la société se construit sur une croyance axiomatique. C'est donc la possibilité de conserver des repères, évitant « une tension cognitive, émotionnelle ou morale, résultant d'une épreuve de changement » (Piette 2004, 132). La légitimité de notre gouvernement actuel se fonde donc sur l'idée que « tout vaut mieux pour une population que l'incertitude et le chaos » (Vuilleminot 2020, 9). Dans ce chaos s'inscrit la peur, « très massivement diffusée et ressentie par la population. Cette peur qui rôde, cette peur qui s'est installée dans nos vies est un puissant moteur pour le respect du confinement, pour le respect des règles » (Gauchet 2020, cité par Robert 2020). Toute explication est considérée afin d'amoindrir la violence que cette incompréhension génère. C'est un système de régulation de la violence. Ainsi, bien que nous ayons nos raisons de douter, « du moins ces mesures ont-elles le mérite d'exister, elles offrent un cadre à nos vies, nous soulagent d'une montagne de décisions indécidables sur la manière d'affronter cet impensé-impensable » (Vuilleminot 2020, 9). Une deuxième explication serait la mise en danger d'autrui. On a pu remarquer que cette conscience de mettre en danger autrui est présente dans de nombreux récits. Cependant, beaucoup se heurtent à cette restriction drastique de leur liberté, mais ne s'arrête-t-elle pas lorsqu'elle met « l'autre » en péril ? De quel droit pourrait-on sans vergogne mettre en péril la vie d'autrui ? Ceci mériterait une monographie : qu'est-ce que la liberté ? Ces questions tendent au débat, un autre débat. C'est dans ce cadre

que les mots de Jean-Dominique Michel sont intéressants, invitant à questionner ce qui se passe juste devant nous, qui nous semble invisible, que nous ne percevons pas car c'est proche, actuel et intimement lié à nous-mêmes.

En ces temps de confinement, on ne peut s'octroyer le droit de faire à sa façon. Par contre, cette obéissance civile ne doit pas mener à une interdiction de penser ou de parler. « Donner sens à ce que nous vivons, nous renseigner, oser poser des questions est non seulement un droit inaliénable mais aussi une nécessité vitale ! » (Michel 2020), tant pour notre propre santé psychique que notre résilience collective.

II. « OBÉISSONS, MAIS OSONS PENSER ! »²⁴

L'après me fait extrêmement peur étant donné qu'il peut y avoir deux poids deux mesures ; prendre conscience et se responsabiliser quant à l'impact que nous avons, ou (malheureusement) exploser et consommer encore plus à cause du « manque » dû au confinement.

(Lauranne, 31 mars, Facebook)

Retravailler, reconsommer : j'ai l'impression que la machine va se réenclencher immédiatement après cette crise. [...] Je lis dans la presse les inquiétudes sur le PIB, la croissance, la chute du prix du baril de pétrole... Quand on voit ces signes d'alerte dans l'actualité, on se dit que ce n'est pas l'humain qui va prendre le dessus.

(Rey 2020, citée dans Chaverou & Lamotte 2020)

Il ne faut pas demander ce qui risque d'arriver quand ce sera l'été. La crise climatique est bien là, et personne ne bouge. On aura bien plus de morts à cause de cette crise qu'avec le Covid. Mais pour ça, il n'y a pas d'argent et pas de volonté politique. Mais bon, comme d'habitude, on ne peut que parler, dénoncer, et espérer qu'on nous écoute.

(Jean-Yves, 13 juin, appel WhatsApp)

Le confinement c'est comme un Erasmus. Tu vis un moment inédit dans ta vie, dans lequel tout est chamboulé, les habitudes, les repères. Tu apprends énormément, Tu penses revenir différent. Et finalement, tu te réintègres rapidement et effroyablement dans une routine que tu connaissais, que tu avais laissé en partant, que tu ne pensais ne jamais reprendre, mais naturellement, tu te fais avoir.

(Clémence, 9 juin, appel Facebook)

Nombreux parlent d'un monde d'avant et d'après, témoignant du souhait d'un monde différent. La mondialisation fera-t-elle l'objet d'un examen scrupuleux ? La mort des petites et moyennes entreprises va-t-elle favoriser les multinationales ? Va-t-on changer le système afin de mettre l'individu en avant ? Que ce soit une piqûre de rappel de la « mère-nature » ou la

²⁴ Jean-Dominique Michel, *Anatomie d'un désastre*, Avril 2020, Interview YouTube.

confirmation même du discours des alarmistes ou encore le processus de globalisation qui se retourne contre lui-même, chacun offre à cette situation une explication différente. Sans entrer dans ces différentes recherches de reconstructions symboliques, on retrouve un point central commun à ces réflexions : chacun observe, dans cette pandémie, la preuve d'une faille du système moderne, peu importe dans quel domaine (notre rapport à l'environnement, la globalisation, les inégalités sociales, la perte de sens de la démocratie...), tous émettent des souhaits pour que cela ne se reproduise plus, mais il y a une crainte généralisée de déception ! Ils craignent une dépossession de leur choix, une non-maîtrise de leur temps, où la direction de leur vie ne les concerne pas, où le processus est déjà paramétré secrètement, peu importe leur action.

On retrouve à nouveau une partie du développement de la phrase « *ensemble, mais seul-e-s* ». De nombreuses voix s'élèvent au questionnement, à la prise de recul, à un souhait de coupure avec le monde d'avant, que ce soit au niveau de la mondialisation, de notre rapport aux autres entités constituant notre environnement, de réenclencher le local... Mais ces voix, pourtant nombreuses et résonnantes, semblent se forcer à ne pas se projeter de peur d'échouer. Tout se déroule comme si, inconsciemment, les individus avaient intégré que la causalité n'est pas successive mais analogique. Entre utopie et réalité, le précipice est grand, et la désillusion trop accessible. Avons-nous la légitimité de croire, ou n'est-ce qu'illusoire ? Comment concrétiser un imaginaire désiré, véhiculé et partagé ? Sommes-nous acteurs à part entière de la société, ou acteurs d'un théâtre fictif auquel on croit depuis (trop) longtemps ? Comment rompre avec la désillusion, éviter un désenchantement fatal ?

III. POUR UNE CRISOLOGIE²⁵ : QUE SOUHAITONS-NOUS ?

La pandémie marque un temps inédit, incertain, propice à des réflexions politiques et morales, constituant un motif particulièrement fécond de changement. En déséquilibrant partiellement la structure sociétale, elle propose une reconfiguration de la société. Elle efface les certitudes, nous confronte au questionnement. On est face à un travail de re-symbolisation des modes de vies composant notre monde et donnant du sens à nos choix et nos actions. Si tout se construit, tout peut se déconstruire aussi. Tout peut être remis en cause, sélectionné.

Etudier la modernité s'avère minutieux, car accoutumé à la présence des récurrences rythmant notre quotidien, notre regard glisse sur les phénomènes sociaux. Cela demande une attention à un monde flottant de significations, une perception d'un univers dont la familiarité inhibe toute épaisseur. Tout n'est pas culture, la culture elle-même est une construction sociale. Les sociétés humaines n'ont rien de naturel, les inventions de sens sont toujours liées à un certain déterminisme. Le concept de normal n'a pas d'existence, il n'existe pas de science biologique du norma, mais uniquement une science des situations dites normales. Dans le contexte moderne occidental, les digressions historico-théoriques témoignent de cette construction culturelle. Progressivement, on observe une infiltration et une infusion d'idées, de valeurs et de pratiques dans la vie sociale, qui se définissent comme *naturelles*, rendant tout phénomène

²⁵ Morin, Edgar. « Pour une crisologie. » Dans La notion de crise, de André Béjin et Edgar Morin (Dir.), 149-163. L'Herne, 1976.

non-questionnable. Le discours commun est rarement remis en question, ancré dans un en-soi immuable et abstrait. Cela permet de masquer les rapports sociaux, politiques et culturels influençant notre perception du monde, tout en dispensant de nombreuses pratiques de justifier leur légitimité. S'interroger sur la condition humaine, c'est constater que l'insertion sociale échappe à toute immédiateté. En d'autres termes, l'individu n'existe qu'à travers de multiples médiations lui confectionnant son identité propre. Le propre de la condition humaine est de « donner sens » à chaque existence et, collectivement, « faire société ». Cette production de sens est donc toujours questionnable (Draelants 2018). Cette pandémie, en attaquant le corps social de manière brute, foudroyant l'individu dans sa profondeur sous le thème d'une danse macabre, offre une situation particulièrement féconde au questionnement.

Edgar Morin propose une déconstruction très pertinente de la notion de crise, permettant de réoffrir à ce terme la puissance de sa définition. L'ensemble de sa réflexion peut se résumer en une phrase : « La crise du concept de crise est le début de la théorie de la crise » (Morin 1976, 163). Il s'agit de redonner un sens à la crise. Toute situation est en équilibre, composée d'un côté manifeste et d'un côté virtuel. Pour qu'il y ait système, il faut qu'il y ait maintien de la différence. Ainsi, toute interrelation actualise un principe de complémentarité en virtualisant simultanément un principe antagoniste. Antagonisme et complémentarité sont deux pôles d'une même réalité. Ces antagonismes font irruption lorsqu'il y a crise, révélant un aspect latent, virtuel, caché. La crise est l'actualisation du côté virtuel, qui devient manifeste, tandis que ce qui est manifeste tend à se virtualiser. La crise est à la fois un révélateur et un effecteur. La crise annoncerait deux formes de mort : la décomposition et la rigidification. Ce second aspect se manifeste par le blocage de ce qui, jusqu'alors, assurait la réorganisation permanente du système. Or, c'est justement ce blocage qui permet le déblocage de potentialités ou réalités inhibées. Le blocage correspond à une levée des contraintes. Ainsi, le caractère central de la crise réside dans la perturbation/blocage subi par l'organisation/réorganisation, il est dans le dérèglement, la dérégulation (Morin 1976). Aborder la crise comme déstabilisateur permet de réinscrire l'opération de construction de sens dans un temps long tout en tenant compte des perceptions locales. Elle permet de retrouver la complexité de la réalité vers laquelle le concept de crise fait signe, de reconnaître et se saisir des éléments cachés qu'elle peut révéler, les potentialités qu'elle manifeste, tout en incluant les acteurs locaux dans la construction du sens des événements qui les affectent (Brachet 2013).

C'est l'expérience des révolutions, les frustrations et les désirs de changements s'accumulent, on envoie des traces, des signes, puis tout d'un coup ça explose sans qu'on sache vraiment pourquoi, parce que le déclencheur est parfois minime. Et c'est à ce moment-là que toutes les frustrations accumulées, mais aussi toutes les idées, les utopies, les projets qui marinaient dans le grand bocal des insatisfactions se déploie, explose et aboutit à quelque chose d'autre (Descola 2020, cité dans Erner 2020).

Comme le souligne Lévi-Strauss (2001), l'épidémie, avant d'être une question politique, soulève de nombreuses questions philosophiques. C'est dans son rôle crucial de révélatrice qu'on peut saisir la teneur, le sens et l'essence de ce terme. Perturbant l'entière des sphères sociales, cette situation redéploie tout un imaginaire latent qui s'actualise, exposant les limites, les failles et les incohérences de notre société, les rapports quotidiens structurant la vie sociale,

provoquant un travail de dénormalisation des phénomènes sociaux. Nous sommes dans une société où le temps social se fait éphémère, où la notion de communautaire est utilisée plus par coutume que pour son sens, où l'individu moderne, par sa fragilité d'identification, se situe dans une non-place. L'utilitarisme a dévoré l'humanité. Les questions morales et éthiques se voient dépossédées de leur pertinence. Les philosophes qui gouvernaient lors de la Grèce Antique ont été remplacés par des économistes avides de profit et de pouvoir. Quelle viabilité au sein d'un monde où tout est susceptible d'être fabriqué, vendu et acheté ? Si ce qui fonde l'individu, son corps, son esprit, sa relation, l'ensemble de ce qui le constitue sont soumis au processus de rationalisation, que restera-t-il ?

Le temps épidémique est passionnant, car « il anime les figures et cartographie les espaces de la modernité. Il accentue les contradictions » (Wald 2008, cité dans (Keck 2018)). Le monde s'offre de plus en plus à nous à travers un écran. Le rythme social morcèle notre personne. On cherche notre unité de sujet, l'affirmation d'un « je », la production d'une identité. On parle d'autant plus de solidarité que cette valeur déserte le champ social. Le hasard est banni, le sacré de même. Beaucoup de paradoxes apparaissent au grand jour, et les individus, enfermés physiquement, élèvent leur esprit au questionnement et à la prise de recul. Quand tout devient insaisissable, quand la sécurité n'évoque plus que des mots, sur qui peut-on se reposer ? Cette expérience, que représente-t-elle ? Que souhaitons-nous construire (ou déconstruire) à partir de cette expérience ? Dans le chaos actuel, que voulons-nous, que voulons-nous plus ? Qu'est-ce qu'on souhaite délaisser, qu'est-ce qu'on souhaite garder (Latour 2020) ?

CONCLUSION

Au cours des dernières décennies, tout épisode épidémique a entraîné des réactions politiques, sociales et diplomatiques. Là où le Covid-19 se démarque est par sa dynamique sans précédent dans sa diffusion planétaire. En déstabilisant autant de secteurs de l'activité humaine en si peu de temps, il ne questionne pas seulement l'individu, mais aussi la question de l'information, du politique, de l'environnement, de la migration, des inégalités, des rapports entre humains et non-humains..., c'est le monde dans son entièreté qui est mis en examen. Cette pandémie démontre ainsi que la définition classique de la société n'a plus de sens, car celle-ci s'anime non pas entre humains, mais à travers un ensemble d'associations dont beaucoup d'acteurs n'ont pas de forme humaine. Elle amène à mieux se situer : au milieu des autres espèces, non au-dessus (Latour 2020).

La pandémie actuelle fait éclater une polyphonie de discours, démontrant à quel point notre chaque individu vit et ressent un même événement différemment. Ainsi, elle offre à l'altérité une chance de s'exprimer. Ce qu'il y a de stupéfiant est la manière dont une situation pourtant mondiale vient reconfigurer nos rapports de manière finalement très intime. Dus aux mesures sanitaires imposées, de nombreux éléments structurant notre quotidien se voient annulés, accentués ou inhibés, provoquant un certain désarroi et une perte de repères. La démarche hypothético-déductive réalisée au sein de ce travail illustre la centralité du relationnel, qu'on retrouve travaillé en quatre rapports : l'être en relation avec lui-même, avec autrui dans la virtualité, avec autrui au sein d'une collectivité, avec son rôle d'acteur au sein d'une société démocratique. La reconfiguration opérée à travers ces quatre modes d'être, dû au contexte pandémique, peut prendre sens au sein de la phrase « *ensemble, mais seul-e-s* ».

Premièrement, on vit une même situation pandémique mais pas à la même échelle. Selon qu'on soit face à un travail de deuil, qu'on ressorte d'une longue période de solitude, que notre tendance à l'assuétude s'exacerbe dans cette situation, qu'on travaille dans un climat anxigène, ou qu'on soit confiné avec des personnes qu'on tolère difficilement, une même mesure gouvernementale ne se répercute pas de la même manière selon notre situation. La singularité que cette situation mondiale provoque est essentielle. Deuxièmement, notre rapport à l'autre *virtualisé* provoque un sentiment de solitude, une carence relationnelle face à l'impossibilité d'être en coprésence. Dans ce contexte de danger de la contagion, nos sens, notre corps entier tend à être virtualisé, le corps n'est plus le médiateur de nos relations sociales, et cela se ressent dans l'idée que *ce n'est pas la même chose*. La distanciation physique provoque insidieusement une distanciation sociale, qu'on pensait éviter par les multiples interfaces virtuelles dont nous disposons aujourd'hui, mais qui est pourtant bien présente. Troisièmement, dans notre rapport à l'autre en collectivité, on observe une exacerbation de comportements individualistes, notamment dans la manière de se protéger les uns des autres, provoquant une méfiance s'extériorisant en attitude parfois haineuse, en conséquence à une mesure sanitaire de distanciation physique. Mais quelle santé protège-t-on ? Nous sommes dans une incertitude d'être, l'obligation de distance physique se heurte parfois à une spontanéité non travaillée et une familiarité. Cette multitude d'opinions s'entrechoquant au sein de l'espace public et privé

amène à questionner notre manière de faire société. La vie devient une « affaire collective » et la souffrance n'est plus celle des individus dans leur intimité, mais celle des liens collectifs. Dernièrement, notre place d'acteur au sein d'une démocratie semble compromise. De nombreuses voix s'élèvent au questionnement, à la prise de recul, à un souhait de coupure avec le monde d'avant. Mais ces voix semblent avoir intégré qu'elles n'avaient aucun impact réel, qu'elles restaient de l'ordre du fictif et de l'illusion, malgré le fait qu'elles constituent un poids colossal si on les rassemble. On est en démocratie, où le pouvoir se légitime par le peuple, mais ce peuple semble dispersé.

La crise, dans son aspect d'éveil, actualise le virtuel, qui devient manifeste, permet le déblocage de potentialités ou réalités inhibées. C'est dans ce caractère central de dérégulation qu'elle autorise la construction d'un après. La crise crée des conditions nouvelles pour l'action, portant en elle des possibilités de changement, il y a simultanément une destructivité et une créativité en action, une créativité en action (Morin 1976). Cette pandémie, retranchant l'individu dans une situation singulière, agit comme paroxysme de la modernité, propulsant ses failles sur la scène publique, donnant matière à réfléchir. Ce contexte perturbe la normalisation instaurée par l'idéologie moderne. Que révèle-t-elle de notre manière d'être au monde ? L'usage du temps doit-il répondre en termes de rendement, ou retravaillerons-nous l'expression « perdre du temps » ? Ressentons-nous un besoin de faire collectivité en dehors d'une mise en danger du corps social ? Allons-nous réinvestir notre pouvoir d'acteur en tant que sujet inscrit dans un Etat démocratique ? Quand le lien social se délite, que le manque à penser s'installe et que les repères s'estompent, comme se (re)construire ? Ce travail ne cherche pas à rendre compte du phénomène de contagion d'un virus, mais bien la transformation de la réalité des personnes due à cette contagion, des formes de représentation de cette nouvelle réalité, tout en précisant qu'il s'agit d'un panorama limité qui met en exergue le vécu d'une infime partie de la population touchée par cette situation pandémique.

Les cartes sont redistribuées, c'est le moment d'une sortie, pouvant mener le monde dans tous les sens : repli nationaliste, mais on sait comment ça s'est terminé lors de l'entre-deux guerre, ou au contraire, le constat qu'on ne peut pas faire seul. Cet avenir va dépendre du débat public, de la volonté des gouvernements d'ouvrir le regard. On est invité à « penser des institutions, quelles que soient leurs natures, internationales qui pourraient répondre au caractère international des questions qui nous sont aujourd'hui posées par la constitution même de notre monde » (Bronner 2020, cité dans Gesbert 2020). Quel espace politique légitime pour traiter de telles réflexions ? Comme le dit Lévi-Strauss, une épidémie est avant tout de l'ordre du philosophique, sûrement par le fait qu'elle rappelle notre condition humaine la plus fondamentale : notre finitude. Ce contexte, dans toute sa puissance, force à ramener le débat autour de l'essentiel, qui peut se décliner en deux questions ouvertes : Qui sommes-nous ? Que voulons-nous ? Ce travail ne propose que des questions ouvertes, dont chacun peut s'en saisir et y répondre à sa guise, ces questions restent ouvertes... Il s'agit donc d'une conclusion sans vraiment conclure. Il n'y a pas de conclusion possible pour une telle situation, uniquement une proposition de prolongation du débat.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies

- Berthoud, Gérald. *Vers une anthropologie générale: modernité et altérité*. Genève : Librairie Droz, 1992.
- Canguilhem, Georges. *Le normal et le pathologique*. Paris: Presses Universitaires de France, 1984.
- Foucault, Michel. *Surveiller et Punir*. Paris: Gallimard, 1975.
- Harari, Yuval Noah. *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*. Paris: Albin Michel, 2015.
- Kapuscinski, Ryszard. *Eb ene*. Paris: Librairie Plon, 2000.
- Le Breton, David. *Anthropologie du corps et modernité*. Paris: PUF, 2008.
- Svarre, Brigitte et Gehl, Jan. *La vie dans l'espace public. Comment l'étudier*. Québec: Ecosociété, 2019.
- Thompson, John. *The Media and Modernity: A Social Theory of the Media*. Stanford: Stanford University Press, 1995.

Documents non-publiés

- Hugues Draelants, Jean De Munck, Matthieu de Nanteuil. *Sociologie et anthropologie des mondes contemporains*. Cours, Louvain-la-Neuve: Université Catholique de Louvain, 2019.
- Nova, Nicolas. *Figures mobiles : une anthropologie du smartphone*. *Anthropologie sociale et ethnologie*. Genève: Université de Genève, 2018.
- Reyniers, Alain. *Introduction à l'anthropologie sociale et culturelle*. LPOLS 1225, Louvain-la-Neuve: Université Catholique de Louvain, 2018.
- Vuillemenot, Anne-Marie. «Esquisse d' une réflexion : de l'espace et du temps en contexte pandémique ?» 2020.
- . «Quand l'invisible se donne à entendre.» 2020. 9.
- . *Anthropologie du corps*. Louvain-la-Neuve: Université Catholique de Louvain, 2018.

Articles Scientifiques

- Mengin, Amaury & Alle, Mélissa... «Conséquences psychopathologiques du confinement.» *L'Encephale*, 17 Avril 2020: 1-32.
- Anoko, Julienne & Desclaux, Alice. «L'anthropologie engag e dans la lutte contre Ebola (2014-2016) : approches, contributions et nouvelles questions.» *Santé Publique*, 2017: 477-485.
- Brachet, Julien & Bonnacase, Vincent. «Les « crises sahéliennes » entre perceptions locales et gestions internationales.» *Politique africaine*, 2013: 5-22.
- Douay, Nicolas. «Mouvements sociaux numériques et aménagement de l'espace.» *"Informations sociales"*, 2014: 123-130.
- Epelboin, Alain. «L'anthropologue dans la réponse aux épidémies : science, savoir-faire ou placebo ?» *Bulletin Amades*, Septembre 2010: 1-11.

- Gras, Alain. «Sociologie du temps. Anthropologie du présent.» *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1985: 145-159.
- Keck, Frédéric. «Ce virus est potentiellement pandémique : les énoncés divinatoires des experts de la grippe aviaire.» *Anthropologie et Sociétés*, 2018: 271–289.
- Latour, Bruno. «Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise.» *AOC*, 29 Mars 2020.
- Lévi-Strauss, Claude. «La leçon de sagesse des vaches folles.» *Etudes Rurales*, n° 157-158 (Janvier-Juin 2001): 9 - 14.
- Louzoun. «Précarités souffrantes: tentations cliniques. .» Dans *Répondre à la souffrance sociale*, de Joubert & Louzoun, 163-170. Paris: ERES, 2005.
- Michel, Jean-Dominique. «Covid-19 : fin de partie ?! .» *Anthropo-logiques*, 18 Mars 2020.
- Morin, Edgar. «Pour une crisologie.» Dans *La notion de crise*, de André Béjin et Edgar Morin (Dir.), 149-163. L'Herne, 1976.
- Moulin, Anne-Marie. «L'anthropologie au défi de l'Ebola.» *Anthropologie & Santé*, 30 Novembre 2015: 1-19.
- Piette, Albert. «L'anthropologie existentielle: présence, coprésence et leurs détails.» *Antrocom*, 2004: 99-103.
- Raineau, Clémentine. «Du rite de passage au souci de soi : vers une anthropologie de la jeunesse?» *Siècles*, 2006.
- Thibaud, Paul. «Enquête anthropologique sur la société moderne.» *Esprit*, 1984: 165-174.
- Zimmermann, Toussaint &. «User, Observer, programmer et fabriquer l'espace public.» *Collection des sciences appliquées de l'INSA de Lyon*, 2001.

Articles de presse

- Aellig, Milena. «La peur ancestrale des épidémies nous a-t-elle jamais quittés ?» *Radiographies du Coronavirus*, 9 Avril 2020.
- Brunfaut, Simon. « André Comte-Sponville : "J'aime mieux attraper le Covid-19 dans un pays libre qu'y échapper dans un État totalitaire".» *L'Echo*, 27 Avril 2020.
- Cannarella, Giorgia. «Pourquoi les personnes âgées ont-elles du mal à respecter le confinement ?» *VICE*, 24 Mars 2020.
- Chaverou, Eric & Lamotte, Anne. «Coco : "On a l'impression que les invisibles de la société se révèlent" France Culture.» *Confinement vôtre*, 28 Avril 2020.
- . *Virus* : "C'est peut-être une des rares fois où on a tous quelque chose en commun."» *Confinement Vôtre*, 30 Mars 2020.
- Delpont, Sophie. « Boris Cyrulnik : "On est dans la résistance, pas encore dans la résilience".» *Confinement Vôtre*, 9 Avril 2020.

- Erner, Guillaume. « L'invité des Matins. Philippe Descola : "Face au monstrueux choc épidémique des grandes conquêtes, les peuples amérindiens ont utilisé la dispersion pour survivre". » *France Culture*, Avril 2020.
- . «Les conséquences directes et indirectes du confinement.» *Radiographie du coronavirus*, 26 Mars 2020.
- Fauquembergue, Anne. «Covid-19 : le deuil bouleversé.» *Actualités*, 30 Mars 2020.
- Gesbert, Olivia. «Coronavirus : une épidémie de la peur ?» *La grande table idées*, 10 Mars 2020.
- . «Des chauves-souris et des hommes: politiques épidémiques et coronavirus. Entretien avec Frédéric Keck. » *LundiMatin*, 21 Mars 2020.
- Hakem, Tewfik. « Corine Pelluchon : "Nos territoires sont des souverainetés partagées, il nous faut trouver le moyen de cohabiter un peu mieux avec les autres vivants". » *Confinement Vôtre*, 14 Avril 2020.
- Laurentin, Emmanuel & Prissé, Manon. « Abdel Wedoud Ould Cheikh : "Il n'y a qu'à accepter humblement ce qui advient, car c'était écrit". » *Actualités*, 16 Avril 2020.
- Martin, Nicolas. «Quelles conséquences psychiatriques de l'épidémie ?» *Radiographies du coronavirus*, 27 Avril 2020.
- Maurel, Lionel. «La guerre au coronavirus ou le grand rituel de purification.» *S.I.Lex*, 23 Mars 2020.
- . «Ni complot, ni châtement : penser la crise du coronavirus au-delà du dualisme.» *S.I.Lex*, 31 Mars 2020.
- Michel, Jean-Dominique. «Anatomie d'un désastre.» Youtube, 2020.
- Moghaddam, Fiona. « Pour le photographe Martin Argyroglo, "il fallait trouver une autre manière de témoigner". » *Confinement Vôtre*, 16 Avril 2020.
- Neveux, Pierre. « Jean-Louis Fournier : "Le monde est devenu mortel, cela rend l'humanité plus émouvante". » *Confinement vôtre*, 25 Mars 2020.
- Petit, Pauline. «Penser l'enfermement avec 5 grands philosophes.» *Savoirs*, 9 Avril 2020.
- Richard, Philippe. « ENTRETIEN. Frédéric Keck : "Je ne dis pas que la Chine a gagné". » *Ouest-France*, Mars 2020.
- Richeux, Marie. « Valérie Manteau : "Je suis quelqu'un qui a besoin de frontalité, même avec la mort". » *Confinement Vôtre*, 17 Avril 2020.
- Robert, Stéphane. « Christophe Béchu : "Chez les agents de la collectivité, le sentiment de responsabilité est fort comme il n'a jamais été". » *Confinement Vôtre*, 7 Avril 2020.
- . Pierre Fulla : "L'humanité s'est toujours relevée". » *Confinement Vôtre*, 2020.
- . «Le lien qui nous unit à l'épreuve du Covid-19. Marcel Gauchet, Jérôme Fourquet & Patrice Gueniffey.» *Actualités*, 12 Avril 2020.
- Roport, Pierre. «La société de surveillance de Foucault.» *France Culture*, 13 Juin 2014.
- Sansonetti, Philippe. «Covid-19 ou la chronique d'une émergence annoncée.» *Web conférence*. Collège de France, 2020.

Sautreuil, Pierre. «Coronavirus: «Les épidémies contemporaines mettent en scène une peur de la mondialisation».» *Le Figaro*, Janvier 2020.

Serrell, Mathilde. «Journaux de confinement, la lutte des classes.» *Art et création*, 20 Mars 2020.

Sperber, Dan. «Les idées sont-elles contagieuses ?» *Les Chemins de la Philosophie*, 24 Septembre 2014.

Tellier, Maxime. « Marie Tabarly : "Si ce confinement peut servir d'électrochoc pour la sauvegarde de la planète... "» *Confinement Vôtre*, 6 Avril 2020.

Van Reeth, Adèle. «Un monde grippé : les enjeux anthropologiques de l'histoire des épidémies.» *Philosophie de l'épidémie*, 22 Septembre 2014.

